

On trouvera ici certaines monographies de la XVII^{ème} promotion de superviseurs formés à Psychasoc. Formation sur deux années à raison de deux semaines pleines par an. Formation dense, impliquante et « intranquille » pour reprendre un beau mot de Pessoa... Les textes qui suivent en témoignent.

Sommaire

- **Joseph ROUZEL**, *Tenir la position ; incarner la posture ; éviter de poser pour la galerie...*
- **Pascale FAUVEAU**, *Du diagnostic au trait du cas.*
- **Maria-Pia PERROT**, *Storia di qualche storie*
- **Gina BIJVELT**, *Tout ça pour ce @*
- **Didier BOUTERRE**, *Sur père vision à supervision*
- **Yvain PIKETTY**, *Vacance... Chemin d'errance.*

Tenir la position; incarner la posture; éviter de poser pour la galerie...

Dans *Le désert des Tartares*, Dino Buzzati met en scène un petit groupe de soldats aux confins du désert. Ils sont là en attente sans fin d'un danger hypothétique. Il y a de quoi désespérer. Rien ne vient. Juste quelques mouvements du sable agité par le vent. Les journées sont rythmées par la routine quotidienne de la garnison. Ainsi en va-t-il de la supervision. Dans un cérémonial (c'est le terme qu'utilise Freud pour le dispositif de la cure) un peu usant, répétitif, réglé comme du papier à musique, tel un praticable de théâtre: trois temps dans l'Instance clinique, frustration à tous les étages... Là aussi en place de superviseur il s'agit de tenir la position. On ne sait jamais par quel chemin la vérité va jaillir. Il faut se tenir prêt dans cette position que le vieil Héraclite décrit comme *elpis anelpiston*, l'attente de l'inattendu, l'espoir de l'inespéré; position que plus près de nous le psychanalyste Théodor Reik souligne comme relevant de la surprise, d'un savoir ne pas savoir. Oui, il s'agit bien dans ce dispositif étrange de se laisser surprendre. Comme pour la mort, de l'avènement de la vérité on ne sait ni le jour ni l'heure. Il s'agit juste de se tenir prêt, car comme le lion, elle ne bondit qu'une fois, et faute de l'attraper par la crinière, on la laisse filer. Tenir la position participe du repérage symbolique: qu'est-ce qu'implique le fait d'endosser la casquette de superviseur, dans la différence des places, la mise en fonction d'une place d'exception, dans la tenue rigoureuse du cadre etc

Mais tenir la position ne suffit pas, encore faut-il incarner la posture en position de superviseur. Comme le dit Lacan en reprenant le titre d'une belle comédie de Guillaume Apollinaire: Il ne suffit pas de se prendre pour Tirésias, encore faut-il en avoir les mamelles ! Voici le synopsis de la comédie d'Apollinaire intitulée *Les mamelles de Tirésias*: Thérèse veut faire l'homme et laisse la charge d'enfanter à son mari qui lui ne pense qu'à faire l'amour. Sa décision étant prise, elle sent que ses seins se détachent d'elle; de sa blouse entrouverte sortent les mamelles, des ballons d'enfants que des fils retiennent dans leur envol et à qui elle s'adresse : « Envolez-vous oiseaux de ma faiblesse [...] comme c'est joli les appâts féminins [...] on en mangerait. etc » Redevenue Thérèse, mais aussi plate qu'une planche, elle finit par rejoindre son mari pour...« tremper la soupe», comme elle dit ; elle distribue un stock de ballons pour nourrir les enfants qu'il a enfantés par milliers. Même sans ses appâts, qu'elle a laissés dans l'aventure, elle cause son désir. Comme quoi il ne faut peut-être pas trop se fier aux appâts-rances. L'objet du désir n'est jamais l'objet désiré. Ainsi en va-t-il du désir du superviseur qui prête le réel de son corps à cette opération. En 1974, Lacan affirme à propos de l'analyste, ce que nous pouvons tirer du côté du superviseur: « nous y mettons notre peau, c'est-à-dire ce qu'il peut y avoir de plus efficace et aussi loin qu'on y aille, de notre présence réelle ». Se faire le semblant d'objet de l'autre, en quelque sorte. Incarner la posture relève du réel. Le mot d'incarnation dit bien qu'il s'agit de l'avoir dans la peau, dans la chair, cette posture.

Par contre il y a va aussi d'une part d'imaginaire: prendre la pose comme superviseur, poser pour la galerie, se faire une belle image. Bref se prendre pour le superviseur, alors que chacun sait qu'aucun signifiant ne peut recouvrir le sujet qui n'apparaît jamais que représenté, mais pas tout. En effet « si un homme qui se croit un roi est fou, un roi qui se croit un roi ne l'est pas moins » (Lacan). Et un superviseur qui se prend pour un superviseur est tout aussi fou.

On l'aura compris : dans la position, la posture et la pose du superviseur se dessine dans l'ombre ce trou qu'enserme le noeud Bo, avec RSI, (Réel, Imaginaire, Symbolique), mais sans oublier que ce trou où s'inscrit l'objet @, marque de façon indélébile le désir, désir qui ne se produit jamais que d'un ratage, toute l'éthique consistant, comme l'énonce Beckett dans *Cap au pire*, à « rater mieux. Rater mieux, encore ».

C'est à ce ratage forcément que nous ont convoqué ceux de la XVII e promo de superviseurs, ce ratage qui produit les scories de parole et d'écriture. « C'est ce déchet, cette chute, ce qui résiste à la signification qui vient à constituer comme tel le sujet désirant » (Lacan, *L'angoisse*, p. 102). Car ces chutes tels les copeaux du menuisier, témoignent d'un travail d'usinage intérieur, d'un cheminement. Même si, comme le dit Heidegger, ces chemins ne mènent nulle part. « Chemins qui ne mènent nulle part » est un poème de Rainer Maria Rilke:

Chemins qui ne mènent nulle part

entre deux prés,

que l'on dirait avec art

de leur but détournés,

chemins qui souvent n'ont

devant eux rien d'autre en face

que le pur espace

et la saison.

Comment soutenir la place de superviseur, dans ces trois registres RSI, sur ces chemins qui ne mènent nulle part? C'est fut tout l'enjeu de cette journée de soutenance des monographies que d'en apporter pour chacun un témoignage en acte, chacun selon son style et sa manière. Merci aux quelques uns qui ont accepté de rendre public ce travail.

Joseph ROUZEL, formateur qui a accompagné la XVII ème promotion de superviseurs.

FAUVEAU PASCALE
DU DIAGNOSTIC AU TRAIT DU CAS
En passant par la musique

PLAN

Anecdote
Cheminement
Projet

PUZZLE

Résonances
Certificats
Divisions
Diagnostics
Ecouteuse
Danses
Langues des signes
Petit a
Rêverie
Grand B
Relations Malade-Médecin

«LES MOTS POUR LE DIRE»

2010 Impasse
1989 Des pairs
1988 Des manques
1986 Traversée
Asiles
2008 «Trop m'a»
Petites boîtes
Autismes
«Ils m'ont appelée vilaine..»

Mémoire
Consciencés
«Il faut laisser un verre aux morts»

DU DIAGNOSTIC AU «TRAIT DU CAS»
«Ce qu'il faut faire?»
Superviser

ANECDOTE

Pour la troisième fois, je viens à Montpellier avec une flûte dans mon sac; pourtant il n'y a pas de lieu pour jouer..

J'avais cherché à me loger dans un studio pour ce faire, sans résultat.

Les hôtels refusent que j'y fasse quelques gammes.

Cette fois, j'ai une flûte neuve, que je viens d'acheter, très cher, enfin capable de prendre au «sérieux» mon bonheur de jouer. Je suis décidée à demander: peut être pourrais-je rester jouer dans les locaux de la formation le soir?

C'est le premier jour de cette troisième semaine de formation à la supervision d'institutions.

Il a été question de musique, avec le film «Tous les matins du monde»⁽¹⁾ en introduction.

... De la petite musique de chacun. D'être ou ne pas être musicien. Du pouvoir de rendre toutes les inflexions de la voix humaine avec un instrument. D'une musique capable de faire revenir les morts. De chaque note qui meurt. D'un chant d'enfant qui fait vibrer le corps du roi. De la femme qui donne son corps à l'homme pour qu'il... (1)(2)

Au bord du dire, le son , l'émergence, le chant?

*«Tous les matins du monde sont sans retour», Sainte Colombe enseigne enfin Marin Marais:
«Il faut laisser un verre aux morts».(1)(2)*

Je m'enhardis. J'aborde J. à la fin de la journée.

Je m'entends lui poser la question. Je le tutoie. Il répond par «vous» et par «je ne sais pas quoi vous dire». Ce qui me touche c'est le vous. Comment l'ai-je occulté? La place d'exception se marque par le vous. En tant que formateur il occupe une place d'exception. Je me suis égarée dans le tutoiement. Rien de grave. Une sensation d'inanité. Discrète. Mais insistante.

Ainsi j'en suis restée à flûter sans son dans ma chambre d'hôtel, pensant à Wladyslaw Szpilman jouant du piano en silence dans sa cache de Varsovie...(son livre autobiographique et dans le film «le pianiste» de Roman Polansky)⁽³⁾⁽⁴⁾

Je ne peux pas jouer ici. Rien à voir avec le danger. Seulement une contrainte inhibitrice. Il fait froid pour jouer dehors, si tant est que j'en aurais l'envie. Je n'ai pas la force de chercher plus avant, ou d'imposer mon désir.

Chambre d'hôtel . Sons soufflés sans timbre dans ma flûte. Il y a du bruit, un bruit autorisé, garanti non musical.

Pas de place possible pour ma petite musique, pas assez de force pour la chercher.

Quelque chose en moi ne trouve pas sa place.

Je me suis obstinée à emmener mon instrument, j'espérais trouver un lieu pour jouer, je n'y croyais pas suffisamment. Je croyais que je ne l'amenais que pour faire des gammes, me maintenir en forme en quelque sorte.

Je suis en suspension. Je ne sais pas ce qui s'est passé. Ca a changé.

Quoi?



PDF Editor

CHEMINEMENT

«La musique du coeur du monde» s'intitule un conte arabe.(5)

Ce que j'ai entendu ce jour c'est que la musique est au coeur des transferts, au sens psychanalytique de ce mot.

Je suis venue me former à la supervision d'institutions; pédopsychiatre formée avec la psychanalyse, mais entravée par la modernité médicale et administrative, je veux retrouver un enthousiasme dans le travail.

La place de pédopsychiatre, construite année après année, il me faut raconter ce qu'il en est; je ne peux plus me taire en continuant de tenir un navire à l'ancienne contre vents et marées. C'est une place de médecin, même si dans une médecine aux marges de la médecine, au moins jusque récemment: la marginalité médicale de la discipline n'est plus vraiment assumée, elle deviendrait une branche comme les autres d'une médecine hautement technicisée.

Je dis de cette place qu'elle est de plus en plus souvent rendue absurde.

Ma pratique d'artiste musicienne et comédienne ne peut me nourrir, même si elle est intense.

J'ai parfois pensé que je pouvais quitter cet habit de psychiatre pour exercer comme psychothérapeute, ou art-thérapeute. Et envisagé que la supervision soit une manière de garder un pied dans la vie des institutions, une pratique qui me permette de faire vivre et transmettre mon expérience des institutions et des souffrances psychiques.

J'entends pourtant qu'on me dit que la place de superviseur pourrait rester congruente à celle de psychiatre. J'ai l'impression d'une vision naïve.

Est-ce une question de place, dans ce contexte en mutation?

Dans l'angle ouvert entre pédopsychiatrie renvoyée à de l'absurde et supervision en germe, il y a cette flûte dont je ne peux me servir, et qui vient de me donner l'occasion bien involontaire d'annuler l'exception de la place de notre formateur.

Annuler, ou simplement dénouer une problématique de transfert?

PROJET

Dire

Dans le tissu déchiré des pratiques que j'ai connues en pédopsychiatrie

Toutes ces dissonances

Des diagnostics

Du scientifique

Des obstacles aux transferts.

Des déplacements de transferts.

Comme un puzzle, un matière désarticulée

Dire

Ces relations humaines

Point d'orgue. Suspension.

Je me déplace.

Après la dissonance, la phrase musicale tourne, oscille, y revient, et puis se pose un instant sur un accord parfait. Puis, le silence. Prélude à une autre musique. Ou à séparation.

Comprendre

La musique comme cheminement avec l'intime pour nos pratiques thérapeutiques.

Où chacun pourra se reconnaître à sa place.

PUZZLE

RESONANCES

Aujourd'hui, penser mon travail c'est faire avec un puzzle,
fragments de certitudes apprises, théories lues admises désavouées retrouvées, ébauches de constructions personnelles,
vingt années de cheminement psychanalytique, et plus encore d'expériences thérapeutiques et artistiques, sans oublier nombre de croyances rencontrées,
et puis,
tant de gens que j'ai entendus: soignés, soignants, institutions, colloques...
et combien d'injonctions - enseignements sur les manières de faire - discours d'administratifs - exigences de parents - certitudes de collègues - etc.... que je peux ou ne peux suivre,
un sentiment d'impuissance souvent
pourtant
chaque fois que j'ouvre la porte pour une nouvelle consultation, «cela» se remet en marche, la fatigue, le doute s'évanouissent, un coin du puzzle entre en résonance avec celui ou celle - là...
J'occupe la place

Je louvoie. Entre savoir et savoir ne pas savoir.

J'écoute.

Le ou les parents, l'enfant, l'adolescent; des professionnels en lien avec l'enfant.

Je fais des liens, je défais des évidences. Je n'ai jamais raison sans eux. Je souligne un aspect, je reformule un dire; ici je suis un tiers entre eux, là je suis en soutien narcissique à cette mère ou ce père; ailleurs je me tais.

A un tel, je dis que je ne sais pas parce que je ne sais pas comment dire ce que je sais ou crois savoir, je m'imagine qu'il ne peut recevoir cette parole, à tort ou à raison; à un autre j'affirme une

perception, ou je raconte une expérience que j'ai eue parce que je crois qu'elle peut être utile à la perception que ce parent-là a de son enfant.. ou à la perception qu'à telle personne d'elle même. Je lis un compte rendu de bilan, j'évoque avec précautions un diagnostic... je reviens vers leur/sa perception

Je reçois la colère de ce parent. Je dis ma fonction, ma place, comment je pense l'occuper avec eux. J'interroge l'histoire, le contexte. Je ne suis pas là pour rechercher une cause, mais pour faire connaissance avec eux, afin de laisser émerger ce qui fait problème.

Je partage de l'information avec d'autres professionnels, toujours sur la limite de la transgression du secret médical... J'oriente vers un-e- des collègue-s ...

Je joue avec l'enfant. Je me laisse aller à une rêverie intérieure pendant que l'enfant dessine. Je m'étonne avec eux. Je serre la main de chacun.

Je suis en jeu, en représentation, en action, en silence tour à tour tout au long de la journée.

Je prescris un médicament une fois sur 1000, ou moins.

J'écoute je les écoute j'écoute aussi ce que ça dit à l'intérieur de moi

je ressens, je me sens affectée, ou pas, agacée, ou éprouvée, inquiète, contente..

CERTIFICATS

A chaque situation son certificat. Il y a lieu de demander un financement. A chaque certificat son diagnostic: **Classification française des troubles mentaux de l'enfant et de l'adolescent**. Celle ci ne convient pas tout à fait aux normes actuelles. Correspondance et transcodage. «**CIM10**».

Classification internationale des maladies mentales. (6)(7)

Démarche nécessaire. Scientifique. Internationale. Chaque trouble a son code. le métier de psychiatre s'exerce sur cette base reconnue.

Chaque fois que je remplis ce certificat, j'ai une impression précise, qu'il serait plus sérieux de refouler: celle de trahir «un peu» l'enfant ou l'adolescent que j'ai reçu, peut-être celui qui résonne avec l'enfant en moi. Traduire dans cette terminologie pragmatique et soi disant a-théorique les paroles que j'ai reçues dans le creuset de ma consultation ne ressemble pas à grand chose, à mon sens. La chose serait cependant acceptable s'il ne s'agissait que d'un repérage utile à l'orientation thérapeutique, et strictement confidentiel.

Mais il ne s'agit pas de cela.

Il s'agit de justifier les frais engagés, et pour ce faire, de transmettre des informations confidentielles à des tiers inconnus de moi ou presque, et dont les liens avec les pouvoirs locaux sont réels.

Le diagnostic n'est plus aujourd'hui une affaire qui incombe seulement au médecin, un repérage utile et nécessaire à son action thérapeutique; mais un outil scientifique qu'il importe de partager avec le patient, en l'occurrence les parents de l'enfant, afin de lui/leur permettre d'accéder aux soins en toute connaissance de cause. Nous devons donc expliquer et le diagnostic, et la méthode thérapeutique correspondante. Scalpel, chimie ou psychothérapie, même médecine «basée sur l'évidence»(20). Progrès social, puisque le médecin, ce notable souvent trop puissant à cause de ses connaissances, ne délivre plus ses ordonnances et pronostics du haut de sa tour d'ivoire; les soignés ainsi sont enfin acteurs, parce que consentants en conscience, de leur traitement. Le diagnostic est une affaire partagée entre médecin et malade. L'information est disponible, et les patients ou leurs parents peuvent vérifier la justesse du traitement indiqué.(10)

Un diagnostic donne lieu à un traitement, parfois aussi à des droits et des avantages sociaux. La maladie est parfois cause de handicap, lequel donne lieu à des compensations dûment répertoriées.

En milieu scolaire cela signifie aménagements à la scolarité, auxiliaire de vie scolaire (AVS), orientation en institution...(8)(9)

Autant de raisons de faire connaître à d'autres tiers le diagnostic posé.

La diagonale du diagnostic - entre médecin et patient - est devenue une horizontale: le médecin autrefois réputé savoir faire un diagnostic du fait de son diplôme et de son expérience, est devenu le scientifique dûment qualifié de notre «véhicule» corporel et psychique; l'information étant accessible à tous, son rôle est de donner accès à la connaissance qu'il possède en tant que spécialiste dans le domaine de la santé, et de pratiquer les actes techniques utiles. Cette horizontale ne concerne pas seulement le médecin et le malade, mais aussi des tiers, supposés capables de partager le dit secret médical.

Un diagnostic implique des causalités répertoriées, dont les inconnues, (trouble alors dit «idiopathique»).

DIVISIONS

L'adhésion au modèle scientifique est le fondement de ce fonctionnement.

Notre corps, mais aussi notre vie mentale, sont l'objet d'un savoir.

Si être malade est une expérience à vivre, se soigner implique ici entrer dans une division de l'expérience: si je suis celui qui dit être malade, la maladie est ce qui est objet de science en moi et qui est à diagnostiquer. La cause du trouble - à savoir ce qui m'affecte en tant que sujet supposé sain - pourra être trouvée et le désordre traité. Il y a entre le médecin et le malade un objet à examiner, étudier et traiter, à savoir la maladie. La chose est ainsi claire: untel a ce problème de santé, nous - médecin, malade, famille, systèmes de santé, de compensations, de remédiations, d'adaptations - prenons les moyens techniques et financiers disponibles pour le résoudre ou le réduire.

S'agissant d'un problème somatique, la division de l'expérience ainsi comprise reproduit la division habituelle à nos sociétés occidentales entre l'esprit et le corps.

S'agissant de vie mentale, l'affaire est plus étrange, car s'il est admis de se vivre affecté d'un trouble mental, il est plus dangereux d'en faire un objet étranger à sa propre psyché. Le langage commun ne s'y trompe pas qui fait dire à de plus en plus de personnes: je suis bipolaire, je suis schizophrène; mon enfant est hyperactif, autiste etc...le trouble repéré et partagé devient en fait partie prenante de l'identité de la personne. L'objet du savoir passe par glissement métonymique, de la maladie à la personne. Le trouble mental peut ainsi être totalisant, notamment pour un schizophrène dont la personnalité est divisée, sans oublier d'un autre côté l'inflation des dites perversions narcissiques, diagnostic sans appel pour la personne identifiée comme telle.... . Lorsque nous partageons notre diagnostic de trouble mental avec une personne, et qu'elle reconnaît ce savoir, nous lui attribuons, et elle avec nous, soit une partie étrangère à elle-même, soit une identité spécifique de malade, soit les deux.

La division de l'expérience vécue peut ainsi être déplacée entre elle et nous: Soigné/soignant. Le soignant est celui qui détermine le soigné à sa place de soigné. Un positionnement scientifique en santé mentale impose une distinction claire entre personnes saines et personnes malades.

Lorsqu'il s'agit de la vie mentale d'un enfant, nous introduisons, en réponse à une demande qui ne vient parfois pas d'eux-mêmes, une division entre l'enfant et ses parents. L'enfant a un trouble, tel trouble, et il convient de faire ceci et cela. Si cela concerne sa vie mentale, nous prenons le risque de déterminer son devenir en l'assignant à une place définie par la science, à laquelle adhèrent - ou

non - ses parents, et dans le but de traiter un problème, nous prenons le risque d'en créer un autre. Qui pourrait être bien plus grave. A partir d'une simple grille de critères, il rentre dans une cotation qui va se traduire en un diagnostic, lequel deviendra l'explication du trouble qui les amène. L'enfant a «ceci». «Cela» se dit entre médecin et parents. L'enfant l'entend. Le trouble est nommé entre parents et enfant. Parfois cela soulage un temps. Parfois cela le rend étranger. Il est «cela», quelle qu'en soit la cause.

Paroles de parents en consultation:

- Les enfants aujourd'hui sont ils les mêmes qu'autrefois?
- On ne disait pas «cela», avant (dyspraxique, hyperactif etc..)
- On ne leur offrait pas tant de choses pour progresser, avant
- Pourtant, avec tout ce qu'on a fait comme démarches de soins pour lui, il est toujours «cela»
- maintenant que je sais qu'il a «cela», je ne peux pas lui interdire ceci ...
- puisqu'il s'agit de «cela», ce n'est pas de ma faute
- je vous demande de soigner «cela» pas de faire de la psychologie..

S'il est «cela», d'où vient-il? L'enfant lui même, peut il se détacher de cette parole qui le dit (comme) «cela»? Alors que son identité est en construction? Si dans le cas d'un diagnostic juste est posée la question de l'identification au diagnostic et de ses effets, à fortiori en cas d'incertitude ou d'erreur.

Si je ne rentrais pas dans cette logique diagnostique, je ne serais pas payée, et mes collègues non plus. L'enfant n'aurait pas le taxi qui lui permet l'accès aux séances, ni l'AVS dont l'école a besoin pour l'accueillir avec ses difficultés (non, non, il faut dire: dont l'enfant a besoin pour compenser son handicap) , ni ses parents l'allocation pour éducation spéciale éventuelle etc...

DIAGNOSTICS

Il n'est pas de médecine sans diagnostic.

Le préfixe dia- en grec se traduit par «en séparant» ou «en traversant»
-gnostic vient de la racine grecque gnôsis qui signifie connaissance
«En séparant, en traversant la connaissance»: Diagnostic

Dictionnaires (glanés sur internet):

Le Littré définit le diagnostic comme «**Art de reconnaître** les maladies par leurs symptômes et **de les distinguer** les unes des autres».

Le Larousse parle de l' «**Identification de la nature** d'une situation, d'un mal, d'une difficulté **par l'interprétation** de signes extérieurs..»

Wikipédia parle quant à lui de «**Raisonnement** menant à l'**identification** de la cause d'un problème ou à la détermination d'une espèce ... à partir de caractères ou symptômes relevés par des observations des contrôles ou des tests»; il précise en ce qui concerne le diagnostic médical:

«**Démarche** par lequel le médecin va **déterminer** l'affection dont souffre le patient et permettre de proposer un traitement»

Reverso: «**Fait** d'identifier une maladie grâce à ses symptômes»

Futura sciences: «**Procédure** permettant de reconnaître une maladie sur la base des symptômes décrits et des examens pratiqués par le médecin

Académie Française (8ème édition: 1935) : «**Action de distinguer** telle ou telle maladie par ses symptômes» (9ème édition: en cours) «**Identification** d'une maladie chez un patient **d'après l'étude** des symptômes et des signes, les résultats de divers examens, etc.»

Que fait le médecin pour poser un diagnostic?

Procédure, Raisonnement, Démarche... termes certainement plus contemporains pour penser l'action en question, que interprétation ou art, où la subjectivité de celui-ci s'exercerait encore De l'étude à l'identification, quelle aura été son action?;

L'action d'identifier un trouble se contenterait-elle de procédures et de faits? Déterminer une affection, est-ce la même chose que distinguer la nature d'un mal?

Quand je m'en tiens à la CIM 10, il suffit de recueillir les faits et de les regrouper, l'outil est statistique, le nombre de critères est codifié.

ECOUTEUSE

Mon travail d'«écouteuse» chemine autrement.

(Ce néologisme m'a été inspiré par la lecture de Tony Hillerman, dans ses romans policiers sur fond de culture Navajo, dont le troisième de la série s'intitule «Femme qui écoute»: «... *(Elle) possédait le don rare d'entendre des voix dans le vent et de recueillir les visions qui montaient de la terre.*

C'était quelque chose qu'elle tenait de famille: un don de divination de la cause des maladie...») (13)

Sans aller parler de divination, je pourrais dire: diagnostiquer c'est distinguer dans le contexte de vie d'une personne, la nature d'un mal?

Formée en psychiatrie à une époque où la psychanalyse était encore bienvenue, et ayant eu la chance de travailler dans plusieurs services animés des principes de la psychothérapie institutionnelle, ma pratique, construite au fil des années, pourrait se formuler comme celle d'une «clinique de la situation»:

Prendre acte de la situation dans laquelle se trouve l'enfant que je reçois, et moi avec lui. Une recherche de la dynamique de vie qui est en jeu, et des obstacles auxquels elle est confrontée. Une attention à la place que l'on m'attribue. Une prise en compte bienveillante des paroles, des postures, des intonations, des silences, de chacune des personnes en jeu dans cette demande qui m'est adressée. Qui s'étaye autant sur mes connaissances médicales, que sur les ressentis et images qui me traversent. Qui sont aussi celles de mes expériences passées, personnelles, culturelles ou professionnelles. Où parfois plus que l'étude, c'est la rêverie qui me conduit à des identifications de l'ordre d'un diagnostic.

Alors, le diagnostic du «trouble mental» prend sa place, comme outil de repérage d'un fonctionnement psychique, comme image de ce qui fait problème, image orientant vers ses possibles causes, comme indice des perspectives envisageables. Image inscrite dans un contexte, et portée par ma subjectivité. Image qui se transforme au fil des rencontres. Image qui est comme une photo, prise sous un certain angle ce jour là avec cette lumière là et qui est et n'est pas le sujet. Image qui sera portée par un mot, un signifiant. Ou plusieurs. Qui se transforme au fil des rencontres.

Le diagnostic est aussi un acte de langage.



PDF Editor

La démarche scientifique fait de nous des objets d'étude.

La démarche scientifique est un acte spécifique aux êtres parlants. Il est chaque fois un «Je» qui étudie et qui transmet. Et qui veille à correspondre aux critères de l'objectivité.

Il est une démarche scientifique qui a établi que le sujet observant a une influence sur l'objet de son étude.

Cela peut être considéré comme une gêne pour la démarche scientifique.

Cela peut être considéré comme inhérent à la démarche en sciences humaines.

Cela peut se considérer sous l'angle philosophique, épistémologique.

Nous sommes les sujets de la science...

Nous sommes sujets de la science, et aussi ses objets.

Nous sommes sujets à la science parfois comme à une passion.

Parfois comme à une religion.

Parfois comme à un discours.

Ou à un miroir: je suis, nous sommes, le sujet qui observe et je, nous, est l'objet; que me, nous, renvoie-t-elle de je, de nous?

Elle permet de voir ce qui est caché, de révéler ce qui est inconnu, d'explorer notre univers dans ses confins les plus extrêmes.

Elle ne fait pas souvent de poésie.

«Selon le sage Salomon, sagesse n'est point en âme malivoie (malintentionnée), et science sans conscience n'est que ruine de l'âme» écrivit Rabelais. (14)

Les sciences humaines sont notre culture, et il faudrait admettre ce paradoxe: quand la science étudie la conscience comme objet, elle installe comme objet ce qui est sa condition d'existence même. Circuit réflexif qui peut rester sans début ni fin, se suffisant de lui-même.

DANSES

Quand je veux parler de ce que je fais dans mon quotidien professionnel, que je veux écrire ou transmettre, la résonance est de l'ordre de l'intime; ce que je viens de vivre, je dois pourtant le traduire en faisant abstraction de ce qui m'est personnel. Ce sont bien les études, lectures et formations médicales et théorisations psychanalytiques qui m'ont enseigné ce dont j'avais besoin pour occuper la place. Mais si ce langage me permet d'élaborer une transmission, un partage en équipe, il reste inopérant à soutenir le travail intérieur qui fait suite au travail d'entretiens individuels ou pluriels (parents/enfants; équipes) de consultation.

J'ai besoin de métaboliser, transformer, rêver, comment dire? il ne s'agit pas de se défaire des souffrances ou des traces multiples laissées par les histoires entendues, mais bien de les laisser résonner, jusqu'à ce qu'elles deviennent inactives en moi, parce qu'elles auront pris leur place dans mon paysage intérieur... Il y a là une expérience intime qui est toute professionnelle, et qu'il y a lieu d'inventer. Sur le terreau de l'expérience psychanalytique personnelle, «ça» cherche une place entre l'intime et le professionnel; il s'agit à la fois de pouvoir rendre compte pour autrui et de se défaire, de transmettre et de digérer des émotions, qui ne sont pas seulement les miennes.

Pendant quelques années, je prenais un cours de danse contemporaine au sortir de mes séances d'analyse. Large place était donnée à un temps d'improvisation en groupe. Je découvrais l'inscription corporelle des émotions, car ce que la séance d'analyse avait commencé de dénouer se manifestait dans le corps et son expression dansée.

Plus tard, je repris la danse de façon régulière. Un ami danseur, Roland Paulin, avait créé un dispositif, qu'il appelle «l'école de la pratique». Dans un espace conçu pour la danse, avec un plancher en bois naturel, posé sur des tasseaux superposés afin de garantir une élasticité favorable

aux évolutions du danseur, il est proposé de «se laisser bouger», sans intention préalable. Le principe consiste à être en danse à plusieurs, respecter l'espace de l'autre, tenir compte de sa présence. Il n'y a pas de musique enregistrée. Mais si le chant naît dans le mouvement, il est le bienvenu. J'avais appris à apprécier la qualité de ce dispositif pour la beauté et la tranquillité des moments de danse que nous y vivions.

La danse m'apaisait après une journée de travail, la fatigue mentale s'évanouissait. Plusieurs fois dans ma danse, je retrouvais, sans m'y attacher, des images des paroles, des situations, émanant de mes consultations; sans aucune intention de travailler ces situations j'expérimentai que le mouvement du corps remodelait le vécu, les affects, liés à ces rencontres professionnelles, à la manière d'une rêverie, ou d'une séance d'analyse, et parfois laissait surgir une compréhension inattendue de la situation.

Du travail des mots, un passage par le corps, se mettre en mouvement sans vouloir précisément effectuer un mouvement... images qui me traversent, pensées auxquelles on lâche la bride, le corps a sa manière de dire ce qui est vrai.

Sans parler de ce que je vivais la journée et sans l'avoir voulu, voilà que cela se pensait autrement, s'éprouvait autrement, et que se tissait autrement ce lien professionnel et asymétrique. Des éléments qui me paraissaient impossibles à relier s'étaient réajustés dans ma pensée, des images que j'avais oublié venaient me signifier la forme du lien, l'affect écarté, les excès d'une parole, la question mi-dite, à la faveur de cette danse.

Souvent s'en suivait un chant, instant musical éphémère, partagé à trois, quatre ou plus, jamais écrit, de source inconnue.

LANGUES DES SIGNES

Identification, Etude, Interprétation, Art, Raisonnement, Démarche... Ainsi est nommé dans les dictionnaires l'acte de diagnostiquer.

J'ajoute: Traduction.

Un des premiers apprentissages du médecin est la sémiologie, étude des signes: la médecine, dans la perspective du diagnostic, organise un univers de signes, regroupés en divers syndromes, qui sont le «langage» avec laquelle le médecin exerce ses connaissances. Il s'agit ainsi de nommer, sur la base d'une observation, ce qui trouble le sujet supposé sain, quelle que soit la manière dont celui-ci nomme sa souffrance. La consultation permet en ce sens de **traduire** en signes, puis en syndrome, opérant dans le langage médical, la demande portée par la personne souffrante ou son entourage. Cet univers est évolutif, on n'étudie plus en France les mêmes signes aujourd'hui qu'il y a 25 ans. La sémiologie basée sur les perceptions sensorielles directes du médecin, est passée au deuxième plan. Cela fait partie du dit progrès de la médecine. C'est aussi son inscription progressive dans un système de «signes» différent, basé sur un domaine d'observation de plus en plus technique: dosages, radiographies, scanner, IRM, etc...

La médecine chinoise traditionnelle s'attache à une autre sémiologie.: Yin et yang se déclinent sur les registres de chaleur, tension, couleur, odeur... et le diagnostic se conçoit à partir d'une compréhension de l'énergie vitale comme composée de différents souffles, circulant le long de méridiens du corps, et par analogie avec les cycles de transformation saisonniers... (15)

La psychiatrie française avait développé une sémiologie issue de l'expérience de l'entretien interindividuel. Elle impliquait la subjectivité du clinicien: le dit «contact psychotique», si particulier et si difficile à définir parce que reconnu en tant que malaise interne au clinicien lui-même dans le temps de l'examen, en est l'exemple le plus simple.

Aujourd'hui le recueil des signes en psychiatrie se fait sur des items que l'on recherche en questionnant sans implication subjective la personne et l'entourage. Et qui additionnés les uns aux

autres avec modalités d'exclusions réciproques, constituent les syndromes dûment répertoriés. La correspondance établie pour permettre d'aller de la classification française pédopsychiatrique à la CIM 10, celle-là conçue pour développer une médecine rationnelle et internationale, implique donc la négation d'une sémiologie de l'entretien interindividuel; c'est à dire une confusion de domaines d'observation ou d'expérience.

PETIT a?

Définition de la santé par l'OMS: «La santé est un état de complet bien être physique, mental et social, et ne consiste pas seulement en une absence de maladie ou d'infirmité.» (Préambule à la Constitution de l'Organisation Mondiale de la Santé, tel qu'adopté par la Conférence internationale sur la Santé, New York, 19-22 juin 1946, signé le 22 juillet 1946 par les représentants de 61 Etats; et entré en vigueur le 7 avril 1948.)(16)

La définition n'a pas été modifiée depuis 1946.

Pour qui a navigué dans les eaux ... troubles? ... de la psychanalyse, cette définition laisse rêveuse: la notion de «complet bien-être» ne renvoie-t-elle pas exactement en ce point d'impossible de l'être humain, celui qui a conduit à la définition, dans la théorie psychanalytique, d'un objet irrémédiablement perdu, à savoir l'objet a? (17)(18)En d'autres termes, pour qu'un humain soit parlant et/ou désirant il lui faut justement éprouver l'incomplétude, celle là qui le mettra en mouvement vers l'Autre, puis vers les autres? La santé, mentale en tous cas, implique en ce sens un bien être toujours incomplet.

Inacceptable à ce point de vue, j'ajoute que je me dois aussi, parce que femme, de critiquer cette définition internationale: je ne crois pas possible de dire qu'un accouchement soit un état de bien être, encore moins de bien être complet - encore qu'à cet égard la complétude soit particulièrement en question ; mais le moment de l'accouchement/naissance peut-il encore aujourd'hui être pensé comme partie intégrante de la vie des êtres humains? N'y a-t-il aucune autre hypothèse valide que la médicalisation systématique de la naissance? Ne pouvons nous plus traverser cette «crise» propre à l'existence humaine comme une expérience ambivalente et fondatrice?

Et si la santé se définit comme un état de complet bien être, fut-ce par opposition à une définition qui se contenterait de l'absence de maladie ou d'infirmité, comment penser la santé dans la traversée des crises inhérentes à tout parcours de vie? Toute incomplétude du bien-être doit elle être pensée comme une non-santé? Toute complétude du bien être comme un état de santé?

REVERIE

C'est un conte Chinois:

Sur l'aile d'un papillon. (5)

Extraits

A l'ombre du vieux saule au bord de l'étang, Cheng lève son pinceau en poils de lièvre et contemple le bref poème qu'il vient de calligraphier sur une pierre plate après longtemps de méditation... Cheng les yeux mi clos, se laisse aller à la rêverie. Un rayon de lumière danse sur son crâne rasé, un papillon se pose dans les plis de sa robe. Il ouvre un oeil, observe les ailes

multicolores déployées devant lui. Parmi les nervures fragiles, il découvre des chemins, des villes, des forêts, des paysans à leur charrue, des barques sur la mer, des palais impériaux. Bientôt ces images s'ordonnent, semblables à celles que forment parfois les nuées... Un visage humain apparaît, un visage d'homme mort et pourtant illuminé de malice innocente. Alors, Cheng sourit et murmure: -Enfin, Lao, vieux camarade, nous voilà réconciliés.

Cet homme, Lao, dont la figure est inscrite sur l'aile du papillon, fut autrefois un paysan que la misère persécuta au point de le rendre fou. S'éveillant, un matin apparemment semblable à tous les matins de sa vie, il appela ses domestiques d'une voix sonore. Or, de sa triste existence, nul ne l'avait jamais servi, ni homme, ni femme, ni chien. (...) Le pauvre homme, dans un coin puant de sa mesure, frotta son corps de parfums imaginaires, puis une invisible servante l'enveloppa dans d'impalpables serviettes. Après quoi il sortit au soleil, s'assit à l'ombre du tilleul sur la place, et convoqua le peuple. (...)

Les gens, bientôt lassés de le railler, s'accoutumèrent à sa folie.

Ainsi Lao s'installa dans une opulence fictive et, une année entière vécut déraisonnable mais heureux.

C'est alors que Cheng décida d'aller vivre quelques semaines méditatives dans le village de celui qu'on appelait, désormais, le Simple. Cheng était en ce temps là le plus fameux médecin de l'empire. Dès qu'il vit Lao errer joyeusement dans les labyrinthes de sa citadelle intérieure, il fut pris du désir d'exercer son art. Non par générosité, ni par goût des honneurs. Seule l'éperonnait une intime et dévorante ambition: vaincre le dragon de la démence.

Armé de son indiscutable génie, il pénétra dans l'esprit de Lao le Simple et livra bataille, sept jours durant. Au matin du huitième jour, l'idiot se réveilla lucide. Dépouillé de sa bienheureuse folie il palpa son corps efflanqué et pleura sa misère retrouvée. Il demanda quel péché il avait commis pour être ainsi revenu en enfer, après un an de paradis. Cheng lui répondit:

- Mon ami, ton désespoir me réjouit car il est le signe de ta guérison. Mon oeuvre est accomplie. Permits donc que je me retire.

(....)

-

- Homme cynique, regarde mes haillons crasseux, mon corps délabré, mes côtes saillantes, ma face creuse. Comment oses-tu prétendre que tu m'as guéri?

- Il est vrai. (...) Je soigne le corps des hommes, point les tares sociales. Adieu.

- Cheng s'en alla, content de lui. Alors Lao demeuré seul désespéra si fort qu'il se pendit au faite de sa hutte;

Le lendemain, son fils porta plainte devant le juge du district. (...) Les villageois abondèrent dans ce sens: Cheng avait brisé l'âme du Simple, Cheng devait être puni.

(...) - Mon art guérit les fous, dit Cheng. Il est donc bienfaisant. Je n'ai fait que rendre à Lao son esprit perdu, car son bonheur était illusoire.

- Tous les bonheurs ne le sont-ils pas? répliqua le juge. Et toi-même, Cheng, qui a précipité dans les ténèbres de la mort ce paysan misérable pour l'orgueilleux plaisir de le dépouiller d'une illusion, n'est-tu pas fou?

Cheng ne répondit pas. Alors le juge édicta sa sentence:

- Homme savant mais peu sage, tu vivras désormais solitaire, et pour ne pas être tenté de te perdre dans ta propre folie tu briseras tes miroirs. Nous souhaitons que Lao le Simple te pardonne un jour. Va, et que ta présence ne souille plus notre regard.

Aujourd'hui vingt ans sont passés, peut être davantage. (...) Cheng est sorti de sa gangue d'orgueil. Il sait maintenant que tout est illusion. Il prend la pierre plate sur laquelle /est inscrit son poème/ et la

jette à l'eau. Le miroir de l'étang se brise dans lequel il s'est un instant contemplé et l'homme sage s'endort à l'ombre du saule que berce le vent.

GRAND B

La santé telle que définie par l'OMS, se peut entendre comme une asymptote, un but vers lequel on tend sans jamais pouvoir vraiment l'atteindre. En tant que but elle définit un mouvement, qui serait celui de la médecine d'aujourd'hui: permettre à chaque personne consultant dans le système de santé d'aller vers un bien être, le plus complet possible. La santé comme un idéal, dont la quête justifie financements et moyens humains parce que désirable par tous. Depuis 1946, nul n'a jugé utile de changer cette définition, et la médecine d'aujourd'hui me semble plus que jamais conforme à ce projet. Il s'agit de traiter toute forme de mal, selon les connaissances et techniques contemporaines validées, par contractualisation entre sujets . Ce qui n'est pas guérissable constituant le handicap, qu'il convient de compenser. Ainsi va le Droit de la Santé. Et cependant comment ne pas penser au «Meilleur des mondes» décrit par Aldous Huxley, dès 1932 (19), si l'on évoque un système international de santé définissant les moyens d'accéder au bien être pour tous?

Les progrès dans la médecine, grâce aux apports des technologies, la précision des observations et la somme de connaissances recueillies, sont impressionnants.

Pour le praticien, il n'y aurait quasiment plus rien à «traduire». La technique, le système de classification, le fait «pour» nous. Il n'y a plus de signes. Seulement des faits. Médecine Basée sur l'Evidence. En anglais: EBM.(20)

L'action thérapeutique en découle. Il convient d'énoncer le projet de soins, la méthode thérapeutique utilisée, dont nous connaissons en principe la validité, et les limites, pour les études qui en ont été faites.

L'objet maladie, qui affecte le sujet supposé sain, est l'objet d'un traitement afin de disparaître, ou de l'affecter le moins possible.

Le médecin, sujet supposé savoir, expose son diagnostic et sa stratégie de combat contre la maladie à laquelle le sujet supposé sain souscrit par la signature du contrat de soins. Ainsi la société contemporaine conçoit-elle sa médecine. L'Evidence est sa Base.

Un mère vient à ma consultation avec son garçon de 11 ans, Axel. Il s'agit d'une demande de certificat médical pour orientation scolaire spécialisée. Elle expose son parcours psychiatrique avec une précision remarquable. Toute question concernant leur histoire affective est déviée sur les troubles repérés d'année en année chez l'enfant et la grande amélioration observée un temps grâce au traitement médicamenteux de son TDAH enfin diagnostiqué. Le garçon se tait. Il refuse poliment la rencontre seul à seul. Il me tend un papier. Sa mère le tance: le docteur connaît ça par coeur! Il s'agit de la fiche du médicament prescrit: Quasym. Il me sourit tristement. La lecture en est effrayante, bien que tellement banalisée, tant les effets secondaires éventuels décrits sont nombreux et graves. Il s'agit pourtant d'un médicament de plus en plus prescrit aux enfants avec la bénédiction des instances internationales. Me demande-t-il de soustraire cet objet-médicament, qui l'assigne à cette place d'objet de sa mère et des docteurs, et qui fait de sa psychose une chose-psy ?

La psychose, une chose psychique. Un objet à traiter entre partenaires...?!

Je connaissais Léonard depuis un peu plus d'un an. A 14 ans, une grave crise psychique l'amène en psychiatrie. On le diagnostiquera un peu plus tard comme bipolaire. En lien avec l'équipe de pédopsychiatrie qui le suivait de crise en crise, j'avais démarré un travail psychothérapeutique en libéral, à la demande de ses parents. Après ses dix huit ans, c'est un tout autre discours qui lui est tenu en service de psychiatrie adulte: Le diagnostic de schizophrénie tombe. Il lui sera dit: «Seul le médicament a une action sur ses symptômes. La psychothérapie est réputée sans efficacité sur une schizophrénie». Il convient de trouver le bon traitement et de faciliter son adhésion, la reconnaissance de ses productions mentales pathologiques, et sa compliance au traitement, ainsi que l'adhésion de la famille.. Dossier MDPH(Maison Départementale des Personnes Handicapées), allocation et foyer seront son avenir.

Le père du jeune homme me rapporte cela. La mère adhère-t-elle à ce discours? toujours est-il qu'elle ne me contactera plus. Moi-même, partagée entre la nécessité incontournable des hospitalisations et l'inacceptable qu'est pour moi le discours de mes collègues, je ne sais plus quelle position tenir. Ma seule subjectivité me guide.

J'en informerai le père: je ne suis plus en mesure de garantir le travail thérapeutique tel que je le concevais, à savoir en articulation avec le service de psychiatrie. Il m'appellera souvent depuis lors, me demandant de l'aider pour donner sens à sa relation à son fils dans les turbulences de ce parcours; mon ambivalence à l'égard de cette psychiatrie-là rencontra la sienne.

Je resterai disponible pour Léonard mais n'insisterai pas pour continuer de le recevoir régulièrement, car je percevais - ou croyais - qu'il lui était impossible de se situer dans ce clivage entre psychiatres, redoublant celui du divorce de ses parents; par exemple, je l'avais (malheureusement?) encouragé à discuter avec sa psychiatre des effets négatifs qu'il ressentait du traitement, chose qui fut entendue comme refus du traitement, les effets secondaires dont il se plaignait n'étant pas ceux répertoriés. Mes appels téléphoniques à cette collègue restèrent sans effet.

RELATIONS MALADE /MEDECIN

Quand je suis malade, je ne suis plus tout à fait le ou la même. Je perçois ce qui se produit en moi, en mon corps ou en mon esprit, comme menaçant. Ou bien aussi en psychiatrie: autrui a reconnu en moi quelque chose qui serait un danger... Et le travail du médecin est en premier lieu d'inscrire dans du connaissable, ce qui se produit là pour moi de dérangent. Re-connaître. Nommer.

Diagnostiquer. Afin de pouvoir traiter s'il y a lieu. Pour cela, je donne un pouvoir au médecin. Du moins provisoirement. La souffrance crée ainsi un lien de dépendance qu'on appela transfert, lorsque fut inventée la psychanalyse. A ce moment là, face à une impuissance thérapeutique, un médecin donna la parole à des patientes. Il s'engagea avec elles dans un travail de (re)connaissance. Il inventa la cure de parole. (21)(22)(23)

Ce fut une manière de changer la relation médecin malade bien différente de celle opérée par la contractualisation de soins: dans la cure de paroles, l'inégalité demeure entre l'un et l'autre; mais le médecin privilégie les perceptions auditives dans la relation et il postule l'existence de l'inconscient comme source des perceptions dérangelantes.

Cette création de la psychanalyse a posé pas mal de questions à la discipline médicale, entre autres raisons je crois parce qu'elle a été pensée sur plusieurs registres mettant de côté l'essentiel, à savoir la relation malade-médecin, autrement dit le nouage transférentiel et sa résolution:

-Elle a été imaginée par Freud lui-même comme l' «esquisse d'une psychologie scientifique»(24); sortant alors du seul champ médical, elle entrerait dans celui d'une discipline scientifique, à savoir la psychologie; création d'un objet à explorer par les méthodes scientifiques, l'inconscient.

-Définie comme une méthode d'exploration de l'inconscient, elle participerait du diagnostic médical au moins psychiatrique, comme une technique de plus, l'inconscient étant compris comme source possible de la maladie ou de l'insuffisant bien-être éprouvé; la psychanalyse permettrait-elle une sorte de radiographie de l'inconscient?..

-Pensée aussi comme une méthode thérapeutique, elle a été classée parmi les techniques de traitement de pathologies mentales, diagnostiquées ou non dans son champ d'investigation sémiologique; d'où découlent une recherche de la causalité inconsciente comme levier de guérison, des tentatives d'évaluation de son efficacité, ainsi que des affirmations concernant son inefficacité dans telle ou telle pathologie, diagnostiquée ici sur des critères standardisés hors champ de la psychanalyse.

Or c'est bien la manière dont le praticien se constitue ou est investi puis sera destitué comme support pour la bonne santé psychique de sa/son patiente/- qui est au coeur de la question psychanalytique en médecine:

Ainsi dans le modèle de la cure individuelle, ce qui est vécu comme hétérogène à son être ou obstacle à son bien être par la personne va continuer de se diriger sous forme de plainte vers le médecin, mais pris dans un ensemble de paroles, suscitées par le principe de l'association libre. Le médecin-psychanalyste, plutôt que de chercher dans la littérature médicale un moyen thérapeutique répondant au diagnostic, se laisse aller à une attention flottante afin de reconnaître les émergences de l'inconscient, chez la personne mais aussi en lui-même;

L'acte de diagnostic se trouve profondément transformé. Il s'agira moins de traduire en symptômes les plaintes de la personne, pour construire une image diagnostique extérieure à elle, que de reconnaître sa plainte (ou celle de son entourage) comme obéissant à une logique qui lui (leur) appartient. Il y aura lieu pour le médecin de se détacher de la plainte en tant que telle afin de reconnaître des points de fixation dans les modes de relation, de repérer une structure psychique à l'oeuvre dans les difficultés relationnelles d'une personne; du diagnostic de maladie, on arrive à ce qu'on a appelé le diagnostic de structure, qui concerne l'organisation psychique d'une personne, qu'elle soit malade ou saine; mais la cure dans sa progression implique que le médecin puisse abandonner même ce diagnostic de structure pour rester à l'écoute des émergences de l'inconscient. La relation médecin malade change de forme. Il n'y a plus lieu pour le médecin de donner une solution, mais de considérer la relation elle même comme support à la résolution des symptômes. Les paroles du médecin-psychanalyste visent un dévoilement de ce qui est en jeu entre médecin et patient, et in fine, une mise en mouvement vers l'extérieur de ce qui, figé dans la maladie, le symptôme, s'adressait à lui. Il lui est nécessaire d'avoir appris ou de continuer d'apprendre à reconnaître ce qui, dans ses propres réponses, peut continuer à fixer la personne à son symptôme. La diagonale médecin malade pourrait ainsi devenir une horizontale, ce jour là la/le patiente/- n'aura plus besoin de lui.

Des institutions psychiatriques développeront leur pratique avec la psychanalyse, en étendant la réflexion quant au transfert/contre transfert individuel à la relation thérapeutique à plusieurs, soignants et/ou soignés; les groupes Balint(25) ou les analyses de pratiques en milieu hospitalier seront aussi des créations issues de la psychanalyse pour questionner la relation soignant-soigné en médecine non psychiatrique.

Au delà de la cure type psychanalytique, penser la relation de soins avec la psychanalyse, c'est sortir de la seule logique de cause à effet, diagnostic et traitement, pour reconnaître à la relation

humaine soignant-soigné son irréductibilité. La maladie, le handicap, ou le mal être produisent en nous et chez l'autre, soignant ou non, des attitudes, des réactions, des paroles, qu'il ne s'agit pas seulement d'étudier, mais bien de vivre.

Instituer la relation de soin comme horizontale par la contractualisation du projet de soins à partir du diagnostic, comme le veut la loi, c'est de fait exclure la psychanalyse du champ de la médecine: l'horizontalité de la relation étant tenue pour acquise il n'y a plus à la travailler; l'objet maladie, est défini par le diagnostic établi sur tous ses registres médical, infirmier, psychologique, orthophonique, etc... il ne serait plus nécessaire de traduire les symptômes et la relation elle-même autrement qu'en faits, ni de prendre le temps d'entendre les paroles de et autour de la souffrance autrement qu'en évaluation de celle-ci. Il suffirait d'étudier, communiquer et de traiter, avec toujours plus de méthode et de précision. Le sujet ne peut que se saisir de ce qui est réputé bon pour lui.

Bien des discours actuels et les lois récentes tentent de nous rapprocher toujours plus près de ce projet, au nom de la santé et de la dite «bientraitance».(11)(12).

Cette illusion est sur la même asymptote que la définition de la santé par l'OMS, et les soignants comme les soignés savent tous qu'il se passe bien autre chose dans l'expérience de la maladie comme dans la pratique thérapeutique; et que, si cela doit se vivre, cela ne se peut toujours dire.

DES «MOTS POUR LE DIRE»(26)

Avec quels mots parler de ce que je vis, de ce que j'ai vécu, à cette place de psychiatre, celle qui nous est faite par les lois, les institutions, les discours, la culture, l'histoire de la psychiatrie, puis chaque patient dans sa singularité; celle que je crois occuper, celle que je tente de tenir?

IMPASSE 2010

Il était difficile de reconnaître, en 2010, l'impasse de ma vie professionnelle: à partir de ma formation, nourrie des contradictions de l'époque, admettre celles d'aujourd'hui; je croyais pouvoir soutenir cette place de psychiatre en institution médico-sociale, quand bien même il m'arrivait de vouloir m'en débarrasser;(force était de faire avec cette identité qui colle à la peau, et qui peut vous isoler dans la vie sociale ordinaire); je voulais soutenir une exigence quotidienne de disponibilité et d'attention à autrui, une pratique inventive et créative, quand les lois et les administratifs me demandaient toujours plus de définir, préciser une conduite à tenir, un projet de soins; une pratique du cadre thérapeutique, toujours en mouvement mais bien ferme, quand les directions s'y imposent sans ménagement et avec des constructions intellectuelles qui ne sont pas les miennes; une pratique où confidentialité et respect sont attaqués par un secret obligatoirement partagé avec de plus en plus de personnes... Il était possible de se plaindre de tout cela, de lire des ouvrages traitant de l'évolution sociétale, commentant les lois; cela ne changeait rien. Occuper la place dans cet IME (Institut Médico Educatif) toulousain m'épuisait. Le paradoxe dans l'institution semblait de plus en plus insoluble: sur le papier, on prétendait à la psychothérapie institutionnelle, mais, in fine, on attendait de la psychiatre qu'elle expertise le cas, hospitalise quand le dispositif est débordé, impose sa vision, prescrive; on faisait comme si on attendait d'elle qu'elle permette une construction du cas, une mise en perspective et en mouvement, une dynamique d'équipe, et puis, il se passait autre

chose, une directive, une dénonciation de faits avérés qui ... s'avèreraient faux, un audit qui viendrait tenir un discours huilé sur les problèmes institutionnels... et occuperait toute la place dans la pensée des uns et des autres. En perpétuelle réorganisation, pour répondre aux législations, et s'adapter aux nouvelles impasses dans le tissu social, l'institut devenait malgré nous, professionnels engagés par la psychothérapie institutionnelle, une filière pour l'embauche de travailleurs handicapés dans les grandes surfaces commerciales ou dans les établissements spécialisés du travail adapté, la vocation thérapeutique dans un arrière plan bien mal partagé. Les diagnostics psychiatriques y faisaient alors malgré moi un effet d'exclusion de l'exclusion: s'il y a trouble psy, il faut qu'il sorte ou qu'il soit suffisamment médicamenté. Ici nous accueillons seulement des déficients. Les dits «symptômes associés» doivent être minimales. La déficience intellectuelle est de moins en moins reconnue comme symptôme d'une souffrance psychique (29).
Je démissionnai, plutôt que de tomber malade.

1989 DES PAIRS

IRPR de Longueil Annel; 1989. Restructuration de cet institut de rééducation, dans l'Oise, au nord de Paris.

Déjà sous Louis XIV, on accueille dans ce château de Longueil Annel des adolescents à la dérive, issus de la région parisienne. Tradition d'accueil qui perdurera. Le Hameau Ecole de l'Ile de France, re-fondé après 1945 par un psychiatre, Robert Préault, accueillait une population de jeunes garçons présentant des déficiences variées. Le Hameau Ecole, en 1948 pensé comme centre de réadaptation sociale, fera partie de ces communautés d'enfants développées dans l'après-guerre s'inspirant de pédagogies nouvelles, nommées républiques d'enfants.(27) Plus tard transformé en «Institut Régional de Psychothérapie et de Rééducation», avec un agrément d'IR (Institut de Rééducation) puis ITEP, (Institut Thérapeutique Educatif et Pédagogique) et d'IME, il souffre en 1989 de d'un fonctionnement lourdement chronicisé, du poids d'idéalisations et d'échecs répétés. Les admissions sont pourtant régulières.

On se souvient que François Tosquelles (28) y a passé une année, et aurait fait savoir qu'il n'y avait «rien fait».

Il s'agit, sous l'impulsion du médecin directeur, de mettre en place un dispositif de psychothérapie institutionnelle. Une association gestionnaire d'établissements animés de ces principes a depuis peu repris les commandes de l'établissement. Les discours psychanalytiques d'inspiration lacanienne s'imposent. On tente d'organiser les espaces institutionnels en un dispositif complexe, différenciant espaces de vie, espaces de nuit, espaces pédagogiques, espaces de soin, espace de crise, espaces d'ateliers pré-professionnels; on voudrait instaurer une «direction de cure» (30) pour chaque jeune accueilli: psychiatre ou psychologue, ici même compétence, du moment que pouvant justifier d'un parcours analytique personnel. Le parcours du jeune dans les espaces institutionnels sera garanti par le «directeur de cure», qui recevra jeune et famille selon le rythme adéquat, et participera aux réunions d'élaboration autour du jeune. Chaque espace aura sa construction singulière pour entrée, sortie, règles de vie etc.. Les réunions se déclinent déjà en réunions de groupe, réunions d'articulation, réunions par cas, réunions globales...

Les contradicteurs sont nombreux. L'histoire du lieu, ses rêves déçus, ses impasses, des blocages syndicaux font obstacle. Médecins et psychologues discourent et divergent. C'est un cocktail détonant de théorisations et d'utopies, d'enjeux de pouvoir, où la place du médecin directeur est le lieu de toutes les projections.

C'est un lieu extraordinaire; situé sur une colline boisée, avec plusieurs bâtiments dispersés autour de l'ancien château. Plus loin des ateliers avec machines, une serre d'horticulture, les cuisines. La lumière du soir y est particulièrement belle. Les jeunes ont entre 14 et 20 ans, tous abîmés par la vie, qui vivent dans des conditions d'internat à peine correctes. Les gens qui y travaillent sont là

depuis des années, ils en ont vu de toutes les couleurs. Médecins et psychologues ne les impressionnent guère, ils en ont trop vu passer. Et même Tosquelles s'y est cogné. Pourtant on parle de lui avec des vibrations dans la voix, comme s'il avait un temps relancé l'utopie.

Je traverse cette cour du château, jeune psychiatre tout juste embauchée, je croise un ou deux jeunes qui me sourient. Je ne sais pas quoi faire, on ne m'a rien dit de concret. Juste un pavillon d'internat dont je suis nommée référente: Châteaudun. J'y suis passée; il n'y a personne, tous les jeunes sont en atelier. J'y ai croisé la maîtresse de maison, une des rares femmes qui travaillent ici, outre l'assistante sociale, une psychologue et une autre psychiatre. Le travail commence là. Il n'y a rien à faire; se placer un temps dans cette cour et saluer, sourire; prendre langue avec l'un ou l'autre, un mot, une conversation. Se tenir. Percevoir.

Il y a de la déception, de la fatigue, du découragement chez beaucoup d'éducateurs. Sous les paroles affirmatives, descriptives des lieux et des jeunes, percent rancœurs et impuissance. Dans le regard des jeunes, la soumission, la souffrance, l'habitude d'être là. Si l'on m'accueille quelques minutes, je suis vite abandonnée à ma solitude.

Lire les dossiers. Tous épais. Problèmes médicaux précoces ou continus. Pathologies psychotiques de la première enfance. Ceux là ne devraient pas être là, me répétera-t-on. Difficultés d'apprentissage ou de comportement. Souffrances sociales, tous. Familles écrasées, dissociées; histoires impensables.

Dans les réunions, il me semble que je passe un examen! Quel discours cette nouvelle psychiatre tient-elle? Dans quel camp va-t-elle se poser? Qui l'a embauchée et avec quelles intentions? Est elle la maîtresse de l'un ou de l'autre?

L'IRPR est un microcosme de politiciens de la relation éducativo-thérapeutique.

Il s'agit de savoir si le projet de changements annoncé est compatible avec l'engagement politique et professionnel de chacun. Mais aussi de changer de médecin directeur, puisque celui qui m'a embauché s'en va. Et que d'autres médecins sont partis, et d'autres arrivés. Les résistances au changement sont énormes. Il me semble que la manipulation règne, malgré la qualité des personnes et des discours tenus.

Savoir ce qui m'est demandé, fut-ce implicitement. Ce qui est de ma responsabilité. Ce qui est possible. Ce qui ne l'est pas.

Je ne sais pas si l'idée de «direction de cure» est applicable. Pourquoi pas, me dis-je, mais pour quoi? Je n'ai qu'une courte idée de ce qu'est la psychothérapie institutionnelle. Il s'agit de désenclaver les unités, dit-on. Les débats sont sans fin. Je suis fascinée.

Je me sens sur le fil du rasoir. Il y a 6 mois de période d'essai. Je suis un instrument pour l'association gestionnaire, dans une grande machine humaine usée, où l'on tente de refondre un dispositif. C'est mon premier poste après l'internat, et je ne peux pas me permettre de n'avoir pas de travail, et c'est encore une époque où les postes vacants ne sont pas nombreux.

Se tenir. Tenir sa place: référente d'une unité. Coordonner les personnes autour de chaque jeune. Prêter attention à l'informel. Rencontrer les parents. Faire les admissions. Aider à penser pendant les réunions. Utiliser ce que j'ai appris pour donner une image du fonctionnement psychique du jeune à ceux qui travaillent avec lui. Empêcher que l'on se fige dans des certitudes, reconnaître les obstacles. Donner la place à la parole de chacun. Valoriser chaque action. Et tenter de construire avec les discours des uns et des autres. Participer à la construction. Et tenir sa langue. Ici le féminin est totalement improbable. La parole est avant tout discursive et théorique. Quant aux jeunes, ils sont plus parlés qu'ils ne parlent. Le psychologue pourtant en place dans l'unité d'internat depuis longtemps ouvre son bureau à leur parole. Ils y viennent si peu. Je proposerai des rencontres en présence de l'éducateur référent.

Jusqu'à ce que l'on me propose/demande d'occuper un autre poste au sein de l'association gestionnaire. J'ai réussi le challenge, non sans mal. On ne m'a pas fait partir. On me garde, mais ailleurs, ce qui me sera plus facile en termes de kilomètres parcourus chaque jour. Détachement. A peine rencontrés, laisser ces jeunes à leur destin, et l'institution à ses mutations douloureuses. La place à peine ébauchée, en changer.

1988 DES MANQUES

Hôpital d'Argenteuil. 1988. Nuit de garde, internat. Dans une pièce des urgences, je viens de passer une bonne 1/2 heure avec un homme très angoissé. En 88, on ne parle pas encore d'attaque de panique, mais de crise d'angoisse. L'écoute est le traitement, avec le médicament. L'homme semble plus calme. Soudain la surveillante ouvre la porte: «la psy, faut laisser la place là, il y a une crise d'asthme, on a besoin de la pièce». On se déplace; l'angoisse remonte. On reprend du temps, heureusement je n'ai pas d'autre appel dans l'immédiat...

Plus tard, ou une autre nuit: cet homme est hospitalisé en médecine interne. L'interne de psychiatrie est demandée parce qu'il dit qu'il veut partir tuer sa femme. Sa femme l'a trompé. Il parle. Logorrhée. Ne veut pas de traitement. Petit à petit s'apaise. S'endort. Je reste un peu. Puis sors, confiante. Le lendemain, je serai tancée: l'homme est parti dans la nuit. J'avais tort de ne l'avoir pas médiqué. Mais, au fait, comment m'y serai-je prise? Et au nom de quoi, face à un homme endormi? Seule ma naïveté est reconnue. Je rechercherai les faits divers dans les journaux les jours suivants... Rien...

Psychiatrie: infra-médecine, et médecine au service de la police? nous plaisantions: nous sommes toujours en danger de devenir «flychiatres».. Gardes de nuit, théâtre de l'absurde... Plaintes atypiques, délires, agitations, drames humains, histoires sans fond, et ceux qui sont qualifiés d'emmerdeurs et emmerdeuses, de quelque nature que ce soit, sont pour nous, psychiatres aux urgences. Mais aussi: débordements dans les services, accueil des admissions plus ou moins prévues dans les services de psychiatrie rattachés. Attention aux problèmes somatiques englués dans la souffrance psychique. Attention aussi, il arrive que des infirmier-e-s augmentent les doses prescrites par de jeunes internes jugés peu compétents. Nous sommes sur le bord du monde, à la marge, le travail consiste à endiguer des vagues de ratages de la relation humaine, qui ont roulé jusqu'ici. Ecouter, presque toujours, mais ensuite: médicament?, hospitalisation?, indiquer les risques, enfermer?, certifier par un diagnostic initial, donner quelques consignes relationnelles aux infirmiers, repasser dans la nuit.. quelques éléments à la famille si possible... L'interne est seul-e, le praticien hospitalier joignable déteste être joint, les infirmier-e-s sont agacés par son noviciat, les souvenirs bien rodés des conférences d'internat et quelques bouquins de prescription sont son viatique. Recevoir les gens comme on traite une question d'internat est un exercice possible, c'est sans doute ce qui est demandé. La réalité de ces courants d'humanité en déroute en est une autre. La formation du psychiatre est en 1988 empreinte de psychanalyse, hors les conférences d'internat. C'est une psychanalyse passionnée, et je suis prise au jeu de la causalité psychique. Ecouter les gens, parce que je crois que la vraie thérapeutique est là, et que le diagnostic n'en est que plus précis. Ici au moins ils sont accueillis tels qu'ils sont. La traduction en termes psychiatriques rassure, mais croire qu'il y a un sens plus profond à leur déroute est une hypothèse à laquelle je me tiens, sans relâche, quelles que soient les épreuves du contraire...

1986 TRAVERSEE

Longues heures d'attente, le bip dans la poche. L'angoisse m'étreint. Je suis seule, début de soirée, la porte fermée à clef dans ce bâtiment où tous les internes déjeunent joyeusement le midi. La télévision ne me distrait pas de ma terreur sourde. Il y a des centaines de malades ici, sous neuroleptiques pour la plupart. Il n'y a pas de médecin généraliste. Une psychiatre angoissée, c'est gênant. Rien n'y fait, je ne peux pas supporter les gardes. Les murs transpirent l'horreur. Je ne me sens pas capable. La psychose quoi qu'on dise, qu'on théorise, c'est insupportable. Au fond, je pense que les médicaments ne font qu'abrutir, je ne veux pas faire ce que je suis sensée faire. Et si j'étais aussi malade qu'eux? Quel sens a mon angoisse?

Ecrire me soulage, c'est une traversée de l'impossible, des mots dans tous les sens, sans chercher le sens, j'écris comme les surréalistes, n'importe quoi, bon à jeter ou à garder, je m'en fous, il faut que ça prenne forme hors de moi.

Jusqu'à ce que je puisse sortir ma flûte. Faire des gammes. Jouer du Bach. Partita pour flûte seule.(47) Ses notes me posent au bon endroit de mon être... me remettent à l'endroit. Jean Sébastien Bach, un maître aussi en matière d'anxiolytique.

Le bip peut sonner, je suis prête.

ASILES

Les murs de l'asile sont immenses. L'enceinte borne et borde les lieux. Lieux d'enfermement, lieux de souffrances, lieux d'abandons. Lieux de soins? La psychothérapie institutionnelle est née de la prise de conscience de la similitude du fonctionnement des asiles psychiatriques avec celui des camps de concentration. L'hôpital psychiatrique, lieu de concentration. Le lieu de l'exclusion. Clefs, clefs, et clefs. On ouvre, cliquetis, on ferme, cliquetis. Odeurs sales. Cris parfois. Plaintes. Café. L'ère des neuroleptiques a transformé les lieux, la vie des malades. Oui, mais. Si l'on écoute ce que dit Lucien Bonnafé dans le documentaire «Histoires autour de la folie»(29), la transformation était à l'oeuvre avant les neuroleptiques, par le travail et la recherche de ceux qui fondèrent la psychothérapie institutionnelle (32). Au sortir de la guerre de 39/45, ils ont su reconnaître la déshumanisation à l'oeuvre dans l'asile psychiatrique; inventer des pratiques par lesquelles l'humanité des malades et des soignants pouvait se rencontrer; faire entrer la culture à l'hôpital; pas seulement le travail; et faire sortir «de la culture» de l'hôpital, des peintures, des écrits, du théâtre, de la radio, etc...

La déshumanisation est générée par la peur. La peur de l'autre, la peur de la folie, la peur de la différence, l'étranger, l'inconnu, toutes sortes de peurs.

Ma peur et leur peur. Ma peur de n'être pas capable. Cette peur ineffable avec la psychose. Ma peur de ces rencontres. Leur peur d'infirmières et d'infirmiers si peu nombreux avec la charge des malades. Leur peur de malades échoués ici.

L'asile est une *enceinte*. Un lieu caché, un territoire obscur. Y entrer n'est jamais banal. Le soignant s'accroche à son identité de soignant. Le soigné sait qu'il est probablement à jamais marqué du sceau de la psychiatrie. Les familles ont honte. En sortir n'est jamais acquis. Ayant grandi à l'époque du féminisme, il m'a semblé pertinent de comprendre l'asile comme un ventre figé, une matrice sombre ou morte, une figure renversée du féminin mythique. Le négatif de ce sein maternel accueillant, chaleureux, désirable, et à jamais perdu pour tout névrosé. Un univers sans début ni fin. L'asile est ce lieu qui de matrice devient cloaque, faute d'un travail sur les passages: l'entrée, la sortie. L'accueil qui aurait dû fonder la notion d'asile s'y perd, s'y substitue l'enfermement plus ou moins maltraitant.

Apprivoiser notre peur. Apprendre qu'elle nous est commune au fond, à eux et à moi; que cette ligne de partage entre soignant et soigné est une ligne dessinée par le corps social, et non par leur corps-psyché à eux. Elle est ce qui me fonde à cette place, elle est aussi ce qui les aliène à cette place de malades. Je suis là pour les entendre et les soigner, ce sont eux qui m'apprennent ce que sont ces peurs archaïques dont l'humanité croit s'être dégagée.

La psychothérapie institutionnelle m'a amenée à construire ceci: la place du psychiatre est, pour une part essentielle, de se tenir à la porte. Garantir qu'il y a une entrée, et une sortie. Que le temps du dedans est un temps (et non pas un «hors-temps»). Qu'il y a un avant et un après. Qu'il y a un dedans et un dehors. Que ce qui est dehors concerne ce qui est dedans et inversement. Travailler à la construction d'un bord, d'une intimité psychique, prendre notes de ce qui déborde, accompagner aux bords des gouffres, des délires. Puis travailler à ce que perdure cette nouvelle construction avec la confrontation à l'extérieur.. Cela était vrai de l'asile, comme d'institutions plus légères comme les IME, ITEP, hôpitaux de jour, CATTP, et même tout à fait ambulatoires comme les CMP... La notion de direction de cure, rencontrée à l'IRPR de Longueil Annel, puis développée dans les institutions où j'ai travaillé par la suite dans l'Oise, avait cette force de toujours poser un garant de ce travail de passage, pour chaque personne accueillie: celui qui orientait le jeune dans l'institution restait le consultant référent du jeune et de ses parents, pendant toute la durée de l'accueil et au delà. Il participait aux réunions concernant spécifiquement le jeune dans l'institution. Il continuait à accompagner le jeune après sa sortie.

Le travail institutionnel global sur la qualité de l'accueil en était le corollaire.

Travailler sur le passage n'est ce pas retrouver cette notion de diagnostic, dans son acception la plus large? «En séparant, en traversant la connaissance...»: Le diagnostic peut être une manière de commencer de nommer un impensable à la place de la personne malade, et pour elle une manière d'entrer dans un espace où cet impensable va être accueilli; il s'agit, pour une psychiatrie héritière de ce courant de psychothérapie institutionnelle, de construire l'espace d'accueil comme support à une mise en sens des expériences impensables; mise en sens qui s'opère par les rencontres entre soignés et soignants, structurées par un dispositif en constant travail; travail de liaison psychique entre dedans et dehors, avant et après, expériences et paroles. La profession de thérapeute, qu'elle s'exerce ou non à partir d'une fonction médicale, implique de la rigueur dans la construction du lien en assumant la fonction que l'on occupe. L'exigence de clarté et d'asepsie permet que se manifestent des effets de transfert, altération, dissonance, transgression, débordement, défection à l'insu ou non du professionnel; à partir des liens obligés institués et repérables tout autant que vivants, et au moyen de diverses médiations, le dispositif permet que cela, je veux dire cet impensable, puisse prendre forme, se parler.

J'ai expérimenté cette forme de travail dans plusieurs institutions, en tentant à chaque fois d'adapter les principes à l'histoire de l'institution où j'arrivais, et à son fonctionnement antérieur; en construisant le dispositif avec les équipes en place, prenant en compte les nécessités administratives et nos résistances. Le souci de l'efficace n'était pas notre priorité, et pourtant nous l'étions suffisamment, si j'en crois mes perceptions résolument subjectives.

«TROP M'A» 2008

Nous ramons. Au SESSAD (Service d'éducation spécialisée et de soins à domicile) de cet ITEP (Institut thérapeutique éducatif et pédagogique) toulousain, le changement de direction a été rude. Combien d'heures pour expliquer nos pratiques à ces nouvelles directrice et chef de service, sans

succès. Le dispositif de réunions est toléré, mais n'est pas reconnu dans sa fonction de «holding» pour le personnel.

L'ITEP dans son ensemble va mal. Il n'y a pas eu une année où le travail n'était pas difficile. Mais cette année, les repères de travail sont en rade comme jamais. Ici, nous sommes réputés accueillir les cas les plus lourds d'adolescents souffrant de «troubles du comportement».

Un audit avec une psychosociologue est financé, on se passe de notre avis. Après quelques réunions, elle fait annoncer le diagnostic: il y a eu maltraitance par des éducateurs il y a 20 ans, et le secret tenu autour de ces événements est ce qui fait dysfonctionner les équipes.

Enquête de police, perquisition d'ordinateurs, chasse aux sorcières ou sorciers en quelque sorte...

Les bras m'en tombent. J'ai envie de dire: en voilà un scoop! Depuis 20 ans et plus, cet établissement n'accueille que des gosses maltraités, jetés d'institution en institution, avec des familles plus ou moins incestueuses, déchirées, éclatées, et toutes aux marges de la société... Ces gosses sont non seulement des victimes mais aussi des agresseurs, ils n'ont de cesse que de franchir les limites, de passer à l'acte...Et tout ce qu'on trouve à faire c'est à «purifier» l'institution par une soi-disant révélation de scandale!

Je n'ai aucun doute que des éducateurs ont été maltraitants dans cette institution il y a 20 ans ou moins, et que tout n'a pas été dit, et en particulier concernant la sexualité, mais je mets au défi quiconque y travaillerait quelques années de ne jamais se sentir épuisé ou dans la confusion, et se trouver pris dans un mouvement de violenter ces jeunes. Bien sûr qu'il y a lieu de révéler cela, et tant mieux si cet audit peut éclairer d'un jour nouveau un passé qui fait souffrir; mais ces révélations n'auront une fonction transformatrice qu'intégrées dans la trame d'un travail collectif difficile, où chacun est respecté et reconnu. Un travail où la faute n'est pas ce que l'on cherche à dépister. Un travail où peut se dire la peur que l'on a, en tant que professionnel, de se laisser aller à la violence.

Le travail institutionnel indispensable sera désormais décliné en projets, contrats, sanctions, exclusions, neuroleptiques, hospitalisations.

PETITES BOÎTES

Le diagnostic est aujourd'hui utilisé autrement, certes toujours comme une manière de nommer cet impensable: mais il s'agit surtout de traiter l'im-pensable ainsi pré-pensé, avec des moyens ad hoc, et pour lesquels on dé-pense de manière contrôlée. Le diagnostic est situé dans la logique d'un langage informatique, non d'une littérature médicale. Cochons les items, nous saurons le réel du psychisme du patient!

Ainsi les déficients doivent avoir leur travail ou scolarisation adaptés, les schizophrènes leurs chimiothérapies et leurs hôpitaux de jour, les autistes leur rééducation, les dyslexiques leur ordinateur, les hyperactifs leur Concerta ou Quazym, les phobiques leur TCC, etc... Il n'est pas vraiment question de travailler sur un passage, une mise en sens. La nomination diagnostique est établie comme sens, et tout se passe comme si ce sens était inscrit dans la matière somato-psychique de l'être-patient, sens à partir duquel il y a à le traiter, et qu'il y a lieu de dépister à temps. L'asile est défait, c'est sans doute tant mieux; nous avons organisé des cases et des techniques efficaces, des petites boîtes à sens, où chacun doit pouvoir placer son impensable...

«Petites boîtes, très étroites, petites boîtes toutes faites en tickytacky, petites boîtes toutes toutes pareilles; y a des rouges, des violettes, et des vertes très coquettes...» (chanson de Malvina Reynolds en 1962, puis chanté par Graeme Allwright en français; déjà, les banlieues, ses immeubles standards..)(33)

Chaque petite (ou grande) boîte à sens a sa logique et son intelligence des problématiques rencontrées. Certaines sont pourtant redevenues des asiles dans les anciens asiles, quoique neuroleptisés. Autrement l'asile s'est comme fragmenté, et tout le tissu social doit ou devrait s'efforcer de prendre les moyens d'accueillir chacun des porteurs de handicap ou de maladie, pour peu qu'il soit dûment diagnostiqué et donc financé. Mais l'ancienne peur portée par l'asile a-t-elle disparu? la peur semble rationalisée dans des conduites à tenir, des protocoles, des techniques. Elle est partout et nulle part, la peur de l'autre, de l'étranger, de l'inconnu, de la folie, et de ce féminin mythique dont la face obscure semble avoir disparu de nos discours.

Quelle psychiatrie exercer alors? N'ai-je plus qu'à oublier la psychothérapie institutionnelle pour pratiquer la psychanalyse en libéral, ou apprendre de nouvelles techniques thérapeutiques pour m'inscrire réellement dans une de ces «boîtes» à pratiques modernes? Dois-je me former pour me spécialiser dans les prises en charge modernes des enfants dits «avec TED»? Dois-je me résoudre à pratiquer la prescription médicamenteuse que je vois se développer dans tous les services de pédopsychiatrie? Faut-il écrire un livre pour se faire sa place au soleil avec une nouvelle méthode éducativo-thérapeutique à vendre?

AUTISMES

Lucile pleure sans fin, les larmes dans son bain, les larmes coulent, coulent et rien ne la console. «Faut pas pleurer», répète Bastien jour après jour, comme une litanie.

«Maman?» interroge Sylvaine 20 fois par jour, quelque soit la réponse qu'on se croit tenu de lui donner.

Etienne éprouve un chagrin immense lorsqu'une simple carte postale est décollée du mur où on l'avait posée. Habituellement, il ne pleure jamais.

Capucine s'écroule en pleurant au sortir d'une séance de psychothérapie, elle crie, elle pleure; elle n'avancera pas, elle ne pourra rejoindre sa mère ce jour-là.

Le chagrin ne s'apaise, il est comme un barrage rompu, comme une infinie douleur.

Leur chagrin me pénètre et je n'ai qu'à être touchée.

Autistes, ils sont dits.

Sakina, chaque fois qu'elle échappe aux adultes, fonce aux toilettes. Elle met la tête dans les WC.

Joanna est entrée dans mon bureau resté ouvert, elle s'est couchée. Elle se masturbe avec ses selles.

Martin jette avec violence tous les objets qu'on lui propose. Les soignantes autour de lui se taisent.

Leurs efforts sont sans résultat. Un jour l'une n'en peut plus. Elle parle, hors champ, hors réunion.

La honte est le ciment qui les a reliées autour de lui. Ne pas dire qu'on n'y arrive pas, avec lui.

Qu'il nous fait mal. On dirait qu'il nous hait.

Amélie se peint le corps en rouge, dans un atelier de peinture à doigts. L'excitation monte, il faut arrêter l'atelier. Pendant le bain qui suit, après avoir frappé la surface de l'eau avec force, elle se hisse sur le bord de la baignoire, elle crie joyeusement. Je m'étais plusieurs fois surprise à penser que ses gestes stéréotypés des mains avaient le même rythme que la respiration rapide que l'on conseillait pour lutter contre les douleurs de l'accouchement.

Ici, on dirait qu'elle franchit une ligne.. reste sur la limite.. nous attend...des mains se tendent.. elle s'y laisse glisser sans détourner le regard...

André, enfant diaphane qui paraît sans substance, un jour après le temps du bain-pataugeoire, s'appuie sur le corps de l'éducatrice qui lui séchait le corps, il se met debout, et dans le sourire sur son visage nous lisons que le courant de la vie s'est éveillé. Sa mère, malade, mourra dans les deux

mois qui suivent. Elle aura eu le temps de dire à l'équipe: je vous le confie, je sais maintenant qu'il peut s'en sortir.

Il est question de troubles «caractérisés par des altérations qualitatives des interactions sociales réciproques et des modalités de communication, ainsi que par un répertoire d'intérêts et d'activités restreint, stéréotypé et répétitif.»

«Bataille de l'autisme»⁽³⁴⁾? Quelle bataille?

Se situer en deçà des conflits qui usent professionnels et parents au sujet de l'autisme, est-ce simplement possible?

De ces rencontres avec ces enfants qu'on disait autrefois psychotiques, j'ai envie de dire cette chose déraisonnable, car malheureusement déjà dite autrement et rejetée:

Pour moi, il y a cette résonance, capitale, extrême, et qui me revient toujours par des chemins détournés:

Larmes, douleurs, aux limites impossibles d'un deuil sans fond.

La mort, non plus comme deuil mais comme défaite, celle de trop de morts sans sépulture, ceux des années de guerre; les Troubles du *Spectre* Autistique, dit-on sans y penser.

Et cette autre et même résonance éprouvée à l'asile: l'envers du féminin mythique; avec eux, je suis habitée par des figures d'une sexualité féminine cachée, honteuse, coupable. Des figures d'une maternité terrifiante ou terrifiée.

Aux limites. Au bord du premier monde, le ventre maternel. La première peau, celle du corps utérin. Il me semblent qu'ils mettent «en scène» une terreur fondamentale, celle qui fait «ne pas naître et n'être en même temps». La terreur d'être dissocié de cette peau utérine à même soi. D'être un déchet de ce premier monde.

Et pour leur mère et leurs soignants, cette dénégation habituelle et aujourd'hui seule politiquement correcte: c'est un trouble organique, je/elle ne/n' suis/est en rien coupable.

Vous avez dit culpabilité?

«Ils m'ont appelée vilaine.. avec mes sabots»

Il est reproché à toute la pédopsychiatrie française, et surtout à celle qui s'est construite avec la psychanalyse, d'avoir culpabilisé les mères d'enfants autistes. Les pédopsychiatres, sont jugés incapables, parce qu'ils négligeraient les pratiques éducatives venues d'Amérique et de la science moderne. Il leur est même reproché d'avoir des pratiques maltraitantes, en l'occurrence la technique des packs, mais aussi celles des pataugeoires, et les qualificatifs employés pour la critique radicale de cette approche thérapeutique sont allés jusqu'à faire des analogies avec les violences nazies.

Autrefois, Bettelheim s'était inspiré de son expérience des camps pour décrire l'expérience autistique. (35)

Les enfants dits aujourd'hui «affectés par un TED» ou «un TSA» sont accompagnés et éduqués hors les services de psychiatrie.

Un peu comme si ces parents, par la médiation des associations, avaient retiré leurs enfants de nos «griffes» de pédopsychiatres issus des asiles.



PDF Editor

Autrefois, ils étaient abandonnés à l'asile et les soignants pouvaient se désespérer de l'absence de contacts avec les parents. C'était ce qui se faisait, pour le bien des autres enfants, disait-on. A quel prix dans le for intérieur des mères, dans la culpabilité des frères et soeurs?

L'impensable, celui que suscite la souffrance de ces enfants, génère des attitudes extrêmes. Il faut exclure un autre, reprocher à autrui, défaire ou évacuer une douleur trop grande.

La culpabilité est au coeur de l'expérience humaine occidentale. Le péché originel chrétien est imprimé dans nos histoires, comme mythe, représentation de l'impensable originaire.

Les douleurs de l'enfantement sont aujourd'hui solubles dans la médecine; mais la culpabilité et la peur, en quelque sorte dé-localisées de nos ventres qui sont le plus souvent régis par des substances chimiques, continuent de nous tarauder; des techniques de développement personnel ou de re-programmation au bonheur et à la réussite prennent place sur le marché du soin moderne, elles semblent viser à l'effacement de cette dette de culpabilité qui fut notre héritage.

Il y a autour de ces enfants une culpabilité terrible, plus mythique qu'individuelle, qu'il est impossible d'endosser.

Mais comment parler de ce que leur manière d'être au monde vient toucher de notre humanité si tout ce qui a trait à la culpabilité dans la «féminité» doit être tu?

Il y a lieu pourtant de travailler à la reconnaître, afin que , d'être parlée, elle puisse être tempérée.

MEMOIRE

«Auschwitz, de nos jours. Des ruines, de l'herbe, le ciel gris. Le son de la pluie. Et les mots. Les mots, ceux des médecins qui officiaient dans l'antre de l'extermination. Aucune présence humaine n'entre dans le champ de cette contemplation funeste, car tel est le parti pris de la trilogie d'Emil Weiss sur l'extermination des Juifs, dont le dernier épisode, *Criminal Doctors*, est diffusé ce soir-là sur Arte. Tandis que les plans de rails, ruines et cendres se succèdent à l'image, la bande-son entremêle des extraits de lettres et journaux, écrits à l'époque par des membres du corps médical, eux-mêmes déportés et incarcérés, avant d'être mis au service des diaboliques docteurs Carl Clauberg, Horst Schumann ou encore Josef Mengele, bien sûr. Deux axes principaux guidaient leurs recherches : comment stériliser massivement les populations dites «*de race inférieure*», d'une part, et découvrir les secrets de la génétique pour permettre la croissance de la «*race aryenne*» d'autre part, ce qui impliquait d'expérimenter particulièrement sur les jumeaux. Et donc être l'instrument suprême du projet politique et racial du III^e Reich. «*Les médecins sont l'autorité ultime à Auschwitz. Ce sont eux qui décident du sort des arrivants, en sélectionnent certains pour des expériences. Même le chef de camp n'a rien à dire*», explique à *Libération* le réalisateur, Emil Weiss, qui a entamé ce travail en se penchant sur les témoignages, retrouvés dans les ruines du camp, des *Sonderkommandos*, ces prisonniers mis au service de la solution finale.»(36)

Les médecins dont je suis ont-ils assez pris conscience ce qui s'est passé là? Au nom d'une certaine vision de la science - qui certes n'est pas la science -, la réduction des êtres humains à des objets, des choses, moins que des choses, de la matière utilisable et jetable, aux fins «d'améliorer» d'autres humains.

Mengele se met en colère contre l'un de ces Sonderkommandos, qui a tâché un dossier par maladresse: celui-ci témoignera: «Mengele m'a dit: - comment pouvez vous faire cela ; j'y ai mis tout mon amour.» (36)

Je n'oublierai jamais cette phrase. Et dans ce contexte extrême, le mot demeure celui là: amour. Il serait plus facile de s'en défaire en se suffisant du caractère diabolique de cet homme pour lui nier toute appartenance humaine.

Et pourtant il faut bien en tant que psychiatre entendre ce mot là. L'entendre comme un transfert, quelque chose qui s'est joué dans une rencontre, fut elle monstrueuse. Quelque chose qui «passait par un Autre pour répondre à la question: - qui suis-je?». De désir métaphysique en délire collectif, le pire est légitime pour peu qu'il y ait un Autre qui le valide. Un Autre totalitaire en lieu et place d'une transcendance du collectif.

L'impensable originaire est renvoyé au statut de déchet réel, des humains sont ainsi identifiés à de la matière et manipulés comme tels, écrasés dans la matérialité.

CONSCIENCES

La science est devenue une grande dame médiatisée. Tout ce qui nous affecte, tout ce que nous vivons, tout ce que nous observons, nous le lui présentons pour qu'elle nous en dise quelque chose, qu'elle nous donne son avis. Elle est l'intelligence du monde tel que nous le concevons. Nous lui demandons incessamment de nous signifier notre nature, l'essence de notre être. De nous donner d'autres représentations de l'originaire. Nos miroirs sont informatiques et statistiques. Notre légitimité ne peut plus venir que d'elle. Nous pensons qu'elle nous permettra de devenir meilleurs, d'être plus performants, de mieux nous soigner, de mieux élever nos enfants, parce que nous comprenons mieux ce que nous sommes grâce ses outils d'exploration. La mort, la naissance, le deuil, sont encadrés par elle, et fleurissent sous sa bannière des groupements à vocation psychothérapeutique et spirituelle.

Nous avons pris l'habitude de penser que plus une démarche vise à l'objectivité, plus elle est proche d'une démarche scientifique.

Science et connaissance sont souvent entendus comme synonymes; le «naître avec» qui s'entend dans le terme connaissance apporte pourtant une dimension essentielle: c'est bien le sujet connaissant qui advient là avec son objet de connaissance. Ils sont indissociables. Subjectivité et objectivité ne se peuvent isoler l'une de l'autre. Une éthique scientifique implique un travail constant de re-lecture ré-interprétation re-mise en chantier de ses postulats et acquis. Il n'y a pas de véritable science sans subjectivité en acte, sans travail de la parole. L'objectivité est une étape fondatrice de sa démarche, non pas une fin.

La psychanalyse serait à cet égard à concevoir dans une posture inversée: la subjectivité est son fondement, la théorisation une tentative toujours renouvelée de rendre compte de son objet, de l'inscrire dans une objectivité. L'objet de la psychanalyse est l'in-conscient; ce qui peut, en jouant avec l'étymologie, s'entendre ainsi : sans-avec-science.

Il s'agit bien en psychanalyse d'une démarche de co-naissance: l'inconscient comme objet de savoir naît de la rencontre analysant-analyste. Analysant et analyste font «connaissance» d'une manière particulière, dans un dispositif qui les limite précisément dans leur relation; afin de pouvoir faire émerger et explorer cet objet. Objet qui n'existe que dans leur intersubjectivité.

Elle entretient ainsi avec la science un rapport ambigu, tant qu'elle ne se démarque pas clairement d'un fondement objectif.

Cette création de l'objet de la psychanalyse l'apparente pourtant à mon sens à certaines hypothèses mathématiques largement validées: je pense par exemple à la création des nombres imaginaires; pour la résolution d'équations réputées impossibles, à savoir chercher les racines carrées de nombres négatifs, un nombre qui n'existe pas dans le réel a été supposé: le nombre i , égal à la racine carrée de moins 1. Ce qui a permis de résoudre bien d'autres énigmes ... et amené à la théorie de la relativité, celle qui affirme justement l'implication du sujet observant dans les faits observés. Et bien des applications en électricité, informatique etc...(38)

La question de savoir si les mathématiques sont une science se pose aussi. Car «la mathématique s'échappe du réel, et peut bâtir des univers abstraits; elle crée des théories bâties ou non sur la réalité, et plus récemment recherche des modèles de ses théories.»(37) . La plupart des développements scientifiques s'appuient pourtant pleinement sur les mathématiques.

L'inconscient n'existe pas non plus dans la réalité objective mais sa création permet la résolution de certaines énigmes de la vie psychique. L'hypothèse de l'inconscient est aussi indispensable à l'exploration des phénomènes psychiques que le sont les mathématiques au développement des sciences physiques...

Réduire la vie psychique à un objet de science, surtout au nom du soin, n'est pas acceptable. Que cette réduction permette des approches thérapeutiques efficaces au regard de la démarche scientifique ne change rien au problème. Il y a là un positionnement essentiellement aliénant, même si irremplaçable dans des situations qu'il y a lieu d'apprécier.

Quoi qu'on en dise, qu'on en fasse, un diagnostic ne peut pas être une réalité figée dans la matière, parce qu'une maladie est un processus propre au vivant, parce qu'un traumatisme intervient sur un organisme capable d'adaptations tant qu'il est en vie; un diagnostic psychiatrique est moins encore une forme psychique définitive;

Si la vie psychique obéit à certaines lois, elle n'est pas fondée sur un ordre matériel.

Analyste et analysant peuvent aussi se trouver piégés dans une relation d'objectivation, tout autant que médecin et malade, soignant et soigné; relation d'objectivation sous différentes formes, qu'il s'agisse d'une relation égalitaire, où l'inconscient, à l'instar de la maladie, est étudié comme objet pendant d'innombrables années, ou plutôt d'une relation inégalitaire de sujétion qui ne cherche/trouve pas de résolution. La posture spécifique de l'analyste implique un gradient, une différence de potentiel entre lui et l'analysant, où le rapport fantasmatique dominant dominé peut toujours se loger plus ou moins à l'insu des protagonistes; et ce, tant que les enjeux transférentiels ne sont pas suffisamment perçus et travaillés.

«S'avoir» en conscience qu'il s'agit de cette question dans l'analyse et dans toute démarche qui s'en inspire:

qui sommes nous les uns pour les autres?

«IL FAUT LAISSER UN VERRE AUX MORTS»(1)(2)

Printemps 2008, presque Pâques.

Voyage en Allemagne. Après la visite à Buchenwald, me voici à Bernburg, petite ville de l'ex RDA. Monument érigé par les russes aux victimes de l'Allemagne nazie. Les noms de soldats soviétiques alignés, en ordre sur le monument.

Dans un coin tout en bas, une petite plaque chiffre le nombre de déportés dont les ossements sont ici, en fonction de leurs nationalités.

Parmi eux, ceux du père de ma mère. Pas de nom, pas de tombeau.

Ce que j'éprouve ici, paradoxalement, c'est de la joie.

Une flûte en os m'a été donnée par ma mère.

Ici je joue.

L'écriture de ma grand mère m'a menée jusqu'ici. Depuis qu'elle est morte, j'ai pu lire le récit de ses voyages en RDA, à la recherche des restes de son mari, au début des années 50. Jusqu'ici, bizarrement, je ne comprenais pas. Cette histoire ne me concernait pas vraiment, c'était un mythe familial. Le deuil impossible de la famille, qui sans doute avait été à l'origine de mon métier de psychiatre.

Ici, je «prends en moi» Je re-trouve ce que pourtant je n'avais jamais trouvé. Quoi?

Ainsi mon grand père a été enterré trois fois. Une fois par les déportés dans le camp de concentration de Léau. Une deuxième fois par les américains dans le cimetière local. Une troisième fois par les soviétiques sous ce monument à la gloire des soldats russes.

Ma grand mère avait demandé avec insistance une plaque nominative aux autorités locales. Une fausse promesse lui avait été faite.

Je joue cette re-trouvaille avec la terre de ce deuil. Avec l'écrit de ma grand mère. Joie du deuil qu'on pourrait dire accompli.

Un enfant me sourit. Je voudrais rester là. Rester avec la joie qui monte au coeur. Comprendre. Résonner avec l'histoire. La grande histoire et notre histoire familiale. Re-trouvaille avec le sens. L'écrit. Les cris. La tragédie sans mots devient histoire. La petite flûte en os a un son cristallin, proche des oiseaux, de l'enfance, de la magie. Un instrument du soufflé. Ici je reprends soufflé...

C'est au retour seulement que j'ai -reçu? perçue?- la douleur.

Marguerite Duras l'a écrite dans ce texte qu'elle a appelé «La Douleur». (39)

Je n'ai pas vécu cette époque. Je l'ai reçue en héritage. Je l'avais en mémoire mais ne la comprenais pas.

Il n'y aura jamais de tombe.

L'horreur, mille fois dite ou filmée, a été.

Des humains, traités comme des déchets.

Larmes. Larmes. Larmes encore. Je connais les larmes comme cheminement, partie intégrante de ma psychanalyse, depuis déjà longtemps. Celles ci sont autres et pourtant sont les mêmes.

Celles dont parlait Annie Leclerc dans «Exercices de mémoire»(40).

Maintenant, je connais. Non pas La vérité. Mais du vrai. Quelque chose de ce qui est vrai en l'intime de moi.

DU DIAGNOSTIC AU «TRAIT DU CAS»(42)



PDF Editor

Après une année et demie de pause professionnelle, j'ai posé ma candidature en CMPP. (Centre Médico Psycho Pédagogique), pour un mi-temps; travailler à mi-temps pour avoir la disponibilité intérieure pour tenter de penser mon travail dans le contexte moderne, et la disponibilité à des pratiques artistiques.

«CE QU'IL FAUT FAIRE»?

Le psychiatre est celui qui diagnostique, traite et prévient les maladies mentales. Avec la science, pense-t-on, il doit savoir faire cela. Cela lui donne une vision de l'humain que l'on pourrait croire supérieure. Cela lui donne un pouvoir sur l'autre dont il doit apprendre à faire usage.

Il a une place particulière dans le corps social; il peut être autant adulé que haï:

livres bien vendus à l'intention des parents et grands parents; enseignants en attente de conseils avisés et concrets, ou au contraire plus qu'agacés par des réponses jugées trop ambiguës; expertises très attendues pour le retrait ou le retour d'enfants au domicile, pour le diagnostic de situations ouvrant à des droits; retrait des enfants avec TED des services de pédopsychiatrie

ailleurs diagnostics rejetés ou niés sous divers prétextes;

internements jugés abusifs ou jugés insuffisants,

thérapeutiques médicamenteuses d'ordre magique sous couvert de progrès médical, puis accusation de droguer les patients;

Nos pratiques en psychiatrie sont soumises à l'évolution de l'opinion et des lois:

L'inspiration analytique serait passée de mode, ou scientifiquement dépassée, ou à «limiter à certaines indications»; c'est pourtant bien elle qui nous enseigne à nous décaler du pouvoir imaginaire que nous conférait notre savoir, pour affiner une autorité indispensable dans les situations les plus folles.

L'inclusion de l'enfant malade ou handicapé en milieu ordinaire est un droit opposable; mais le revers des politiques en faveur du handicap est que les institutions spécialisées, pour enfants ou pour adultes, sont plus dévalorisées; c'était un milieu où nous avons appris à travailler, que nous avons appris à travailler. Sans entrer dans une inutile nostalgie, on peut dire que travailler hors les institutions avec des enfants en difficulté est un travail différent, qu'il faut inventer. Dire aussi que cette dévalorisation n'est pas sans effet sur les résidents et les professionnels des institutions qui demeurent.

La psychothérapie institutionnelle était envisageable comme support à nos pratiques quand nous dirigeons des services de psychiatrie ou des institutions médico-sociales, aujourd'hui le management est autrement fondé(46), je ne le vois pas compatible; et il est tristement politiquement correct de dire que la psychothérapie institutionnelle «n'a pas su être rigoureuse ni se débarrasser de certains défauts» (41). Il s'agissait pourtant d'occuper nos places sans nous y confondre, de permettre à chaque professionnel de déborder de sa fonction s'il y a lieu, parce qu'elle est justement rigoureusement repérée, afin que de la relation soignant/soigné émerge du transfert, qui puisse être reconnu et travaillé comme tel.

On nous attend pourtant pour dire «ce qu'il faut faire»;

et à partir de cet endroit, nous avons à répondre.

Parfois par une ordonnance, une injonction, une décision.

Souvent par autre chose

Affirmer - pour moi même - la question du diagnostic comme un paradoxe à résoudre dans chaque situation rencontrée, voilà qui fait se croiser psychiatrie, psychanalyse et théories systémiques. La psychanalyse nous a appris à reconnaître le symptôme comme le témoin d'un refoulé, la folie comme l'échec du refoulement; la théorie systémique nous enseigne le maniement des paradoxes, sur un mode qui n'est pas sans évoquer les koans bouddhistes; et situe la personne malade comme le symptôme d'un système qui veut ignorer son dysfonctionnement...

Prévenir et traiter les maladies mentales, ce n'est pas dépister et médiquer ou rééduquer.

Les diagnostics sont entre nous. Soit.

Mais il s'agit avant toute chose en psychiatrie de se rencontrer, de créer des espaces d'accueil et de permettre des liaisons psychiques quand la situation est inacceptable pour le corps social ou délétère pour la personne; de favoriser l'émergence d'une parole, de soutenir ce travail par un dispositif correct.

Il s'agit donc de veiller autant à étayer nos diagnostics qu'à ne pas trop les *croire*, malgré les nombreux médecins et non médecins qui les affirment. Il est ainsi question de les supposer déformables dans la rencontre.

« Moins de guindage d'autorité. Plus de sécurité pour invoquer le personnel dans la pratique, et notamment le trait du cas. » (42)

Avec ce qui nous est imposé, comment tisser du lien dans les interstices, écouter l'informel, comme dans les institutions où nous avons appris à traîner dans les couloirs pour y rencontrer les enfants en déshérence? Comment préserver ou recréer des interstices entre les certitudes, habiter les espaces entre les boîtes à sens?

Il s'agit toujours de faire exister un champ pour éprouver et travailler notre intersubjectivité.

SUPERVISER

Superviser, en psychiatrie ou en médecine, c'est alors poser le diagnostic comme un élément de langage, un signifiant parmi d'autres, pour que se disent les rencontres et leur histoire, que se croisent les points de vue.



Il s'agit d'inscrire dans une culture collective les histoires piégées dans du prêt à penser.

PDF Editor

Il s'agit de démonter ce colmatage par une science hors conscience qui fait des diagnostics un mot figé sur de la «chose psychique» impensable.

Revenir au bord intime de nos histoires, là où cela ne se dit encore; reconnaître aux soignants une qualité pour traduire ce qu'ils vivent dans l'accompagnement des personnes malades, avec et sans eux, en mots certes, mais aussi en écriture, en peinture, en musique...

Un temps, un lieu pour cela. Des temps, des lieux pour cela.

... passer d'un soin qui ne concerne qu'un autre affecté d'un mal, le soigné, à un cheminement qui concerne le soignant impliqué avec le soigné, le collectif soignant, voire social, autour du soigné; passer de l'un à l'autre dans un mouvement dialectique... d'un regard sur une division propre au sujet malade (lui même/sa maladie) ou à la relation soignant/soigné (le malade, de l'autre côté d'un mur), à la division qui nous est commune à tous, celle qui nous fait êtres de langages, séparés de l'originaire

A ce point de rencontre, au bord de notre expérience intime de soignants, ce qui peut se traduire, prendre forme, du lien qui se tisse avec le patient, peut devenir congruent à son évolution.

Non pas pratique thérapeutique inspirée par la seule logique de cause à effet, mais transformation qui se fait dans le même temps, parce qu'il y a rencontre, parce qu'il y a cheminement avec l'inconnu, avec l'impossible de l'autre et de soi même.

Cheminement pour le ou les soignant-s vers l'expression du «trait du cas», qui est alors ce qui signe l'ouverture à une connaissance, là où chaque sujet, soignant ou soigné pourra commencer de se reconnaître à sa vraie place.

Prendre à coeur

Ce que nous sommes les uns pour les autres.

Notre nature d'être parlants, de corps vivants et vibrants

Ce que nous avons à vivre, ce qui a été vécu dans le passé.

Nos histoires de soignants

Ce que les malades nous apprennent.

Ce que vivent ceux qui les entourent.

Ce que les enfants d'aujourd'hui reçoivent pour l'avenir.

«Il nous faut subir le fardeau de cette triste époque

Dire ce que nous sentons, non ce que nous devrions dire»

Il ne s'agit pas de refuser à la science contemporaine une place importante dans nos pratiques, il s'agit de donner à notre conscience sa place dans nos pratiques.

Il s'agit de refuser au management contemporain et à une opinion fabriquée la toute puissance sur nos pratiques.

Reconnaître dans les illusions d'un progrès scientifique sans frontières, l'immaturation d'une conscience humaine qui refuserait de traverser deuils et séparations, qui voudrait annuler ses douleurs.

Reconnaître à la féminité sa part d'ombre et de culpabilité, dire le travail de maternage comme un travail de déplacement et de perte, métonymie fondatrice de la dialectique sujet/objet, toujours en mouvement car orienté par la métaphore paternelle.

Reconnaître dans l'oeuvre d'un Munch le cri d'un enfant rencontré ailleurs.(44)

Reconnaître à toute vie sa qualité de mouvement, en relation avec nous.

Reconnaître à l'impensable son bord, son vide

Ecouter le son d'un «shakuhachi», la musique du souffle «Mei» (48); comme la musique de Sainte Colombe, le son de la flûte japonaise a ce pouvoir d'atteindre les morts,

ou encore celle de O' Haru(49), concubine déchue d'un shogun du Japon féodal, dont le fils, devenu à son tour le seigneur du pays, ne la reconnaît pas, et dont la flûte dit le déchirement et la force

Trouver ces notes qui naissent avec nous quand nous nous risquons à chanter. Quand nous nous risquons à rencontrer notre faute ou notre peine, celle que nous reconnaissons chez les autres, les soignés, à commencer de la souffrir. Quand les mots ne sont pas encore suffisants pour nous traduire en mouvement.

«la musique est une arithmétique secrète de l'âme qui ne sait pas qu'elle est en train de compter»

(45)

... et de compter pour autrui ...

BIBLIOGRAPHIE et REFERENCES



PDF Editor

- 1/QUIGNARD Pascal *Tous les matins du monde* Gallimard 1991
- 2/CORNEAU Alain *Tous les matin du monde* Film 1991
- 3/SPILMANN Wladyslaw *Le pianiste* Robert Laffont 1998
- 4/POLANSKY Roman *Le pianiste* Film 2001
- 5/GOUGAUD Henri. *L'arbre d'amour et de sagesse. Contes du monde entier.* SEUIL. 1992
- 6/MISES Roger (sous la direction de) *Classification française des troubles mentaux de l'enfant et de l'adolescent R-2012* Presses de l'EHSP 2012
- 7/*Classification Internationale des maladies et des problèmes de santé connexes*, Chapitre V, publié par L'OMS
- 8/Loi n°2002-2 du 2 janvier 2002 rénovant l'action sociale et médico-sociale
- 9/Loi n° 2005-102 du 11 février 2005 pour l'égalité des droits et des chances, la participation et la citoyenneté des personnes handicapées
- 10/Circulaire du 2 mars 2006 relative aux droits des personnes hospitalisées et comportant une charte de la personne hospitalisée.
- 11/Circulaire du 23 juillet 2010 relative au renforcement de la lutte contre la maltraitance des personnes âgées et des personnes handicapées et au développement de la bientraitance dans les établissements et services médico-sociaux relevant de la compétence des ARS
- 12/Circulaire du 20 février 2014 relative au renforcement de la lutte contre la maltraitance et au développement de la Bientraitance des personnes âgées et des personnes handicapées dans les établissements et services médico-sociaux relevant de la compétence des ARS
- 13/HILLERMAN Tony *Femme qui écoute* Rivages/Noir n°61, 1988
- 14/RABELAIS François *Pantagruel 1542* Ed Gallimard
- 15/LAURENT Daniel *Précis d'acupuncture traditionnelle* Guy TREDANIEL Ed de La Maisnie 1987
- 16/Actes officiels de l'Organisation mondiale de la Santé, n°2 p 100, New York 1946
- 17/LACAN Jacques *Séminaire IV La relation d'objet* SEUIL 1994
- 18/LACAN Jacques *Séminaire X L'angoisse* SEUIL 2004
- 19/HUXLEY Aldous *Le meilleur des mondes* Plon 1932
- 20/STRAUS Sharon E, RICHARDSON W Scott, GLASZIOU Paul, HAYNES R Brian *Médecine fondée sur les faits. Evidence-based medicine*, Elsevier 2007
- 21/FREUD Sigmund *La naissance de la psychanalyse* PUF 2009



wondershare™

PDF Editor

- 22/FREUD Sigmund *Cinq psychanalyses* PUF 2014
- 23/ROBERT Marthe *La révolution psychanalytique* Payot 2002
- 24/FREUD Sigmund *Lettres à Wilhelm Fliess; Projet d'une psychologie 1887-1904* PUF 2007
- 25/BALINT Michaël, *Le Médecin, son malade et la maladie* Payot 2003
- 26/CARDINAL Marie *Les mots pour le dire* Grasset 1976
- 27/AVET Romuald et MIALET Michèle *Éducation et démocratie. L'expérience des républiques d'enfants* Champ Social, 2012
- 28/TOSQUELLES François : *Le travail thérapeutique en psychiatrie* Eres, 2009, (1^{re} ed. 1967)
- 29/TOSQUELLES François : *La rééducation des débiles mentaux* Pragma Toulouse 1975
- 30/LACAN J *La direction de la cure et les principes de son pouvoir* Intervention au colloque international de Royaumont (10-13 Juillet 1958); in « Perspectives structurales » La psychanalyse n° 6 PUF 1961
- 31/MUXEL Paule, De SOLLIERES Bertrand *Histoires autour de la folie DVD* Ed Montparnasse 2006
- 32/COUPECHOUX Patrick *Un monde de fous* Seuil 2006
- 33/REYNOLDS Malvina *Little boxes* Chanson (de l'album *Ear to the ground*) 1962
- 34/LAURENT Eric *La bataille de l'autisme* Navarin 2012
- 35/BETTELHEIM Bruno *la forteresse vide* Folio essais Gallimard 1998
- 36/WEISS Emil *Criminal Doctors* Documentaire Michkan Word Productions 2013
- 37/MEHL Serge: site www.chronomath.com, à l'usage des professeurs de mathématiques
- 38/MAZUR Barry. *Ces nombres qui n'existent pas*. DUNOD. 2004.
- 39/DURAS Marguerite *La douleur* P.O.L 1985
- 40/LECLERC Annie *Exercices de mémoire* Grasset 1992
- 41/CREBAT Léa *Le plus fou de la bande* article du JIM le 24/05/2014 (Journal International de Médecine SA)
- 42/LACAN J.. (*le trait du cas*) 4^{ème} de couverture Scilicet n°1. SEUIL 1968
- 43/SHAKESPEARE William *Le Roi Lear* Théâtre Flammarion Edition bilingue 2007
- 44/MUNCH Edouard *Le Cri* Tableau peint entre 1893 et 1917 Musée E Munch

45/LEIBNITZ G.W. Lettre à Goldbach 1712 (traduction G. STEINER in Réelles présences p258 NRF Gallimard 1990)

46/LE GOFF Jean Pierre *La Barbarie douce* La Découverte 2003

47/ BACH J.S. *Partita pour flûte seule en la mineur* BWV 1013

48/ FUKUSHIMA Kazuo *Mei, per flauto solo* Edizion Suvini Zerboni Milano 1962

49/ MIZOGUCHI Kenji *La vie d' O'Haru, Femme Galante* Film 1952

Maria-Pia Perrot

*Storia
di qualche storie*



Storia di qualche storie

 wondershare™

PDF Editor

*Quand les questions ne se posent pas,
c'est peut être que le désir doit être
retrouvé ... presque par hasard....au gré
d'une parole qui vagabonde...
Déambuler, cheminer, aller d'une place
à l'autre, d'une histoire à l'autre, d'un
temps à l'autre...
Déambuler,superviser ?*

Remerciements

A tous ceux dont j'ai croisé la route en déambulant dans Montpellier et qui m'ont inspiré ces lignes en m'offrant un sourire, une parole ou un regard...
A Joseph pour ce qu'il est et pour sa présence attentive et respectueuse, à ses compagnons qui sont tous « du même tonneau », confrérie d'humanité
A mes compagnons de voyage dans cette aventure, si singuliers et si identiques dans leurs doutes et leurs espoirs...
Aux hirondelles.....

Illustration première de couverture « Le regard bleu » 1999 Gouache sur Papier Pia PERROT

« Chi va piano. . . »

Tièdeur de l'ombre

Chœur d'oiseaux dans le verger

Demain les grands feux

C'était au milieu de la première semaine de formation et d'un coup la conscience d'un mouvement qui allait de la tête aux pieds ou des pieds au sol ou du sol au ciel ou du ciel aux pavés ou des pavés à une place et de la place aux bâtiments et des bâtiments à l'escalier et de l'escalier à l'église et de l'église à autre chose qui s'appelait ...un lieu....

Mouvement étrange et donc dérangent que je nommais presque aussitôt « déambulation » ainsi que je le fis lorsque je pris la parole lors du temps d'échange venant clôturer la semaine.

J'étais arrivée par le dernier train le dimanche précédant parce que, avais -je annoncé, « la langue et les mots m'intéressaient », j'ajoutai que je pensais que cet intérêt était lié au fait d'être bilingue, ce qui m'avait plongée très tôt dans un rapport complexe au langage et aux affres de la traduction.... Cette intuition que les mots constituaient des valises aux multiples compartiments recelant chacun un sens différent m'avait toujours accompagnée. Plus, qu'accompagnée... La notion de voyage et de déplacement est constitutive de mon imaginaire familial. En Afrique, en Argentine, en Allemagne, au Brésil, en France, en Suisse, les divers membres de la famille avaient posés leurs valises pour des temps plus ou moins longs s'appuyant sur un grand-père dont on racontait qu'il était chef de gare et d'un autre grand-père qui était interprète...

« Celui là », ajoutait-on volontiers « parlait sept langues et des dialectes des pays de l'est qui avaient presque disparus. »

Le fait que ces « pères fondateurs » étaient morts très jeunes, fauchés en pleine force de l'âge, par

des maladies soudaines et incurables, avait contribué à construire une hagiographie dont il était difficile de se déprendre et qui associait, de façon étroite, le rapport à la langue et au voyage comme cimentant notre identité de migrant.

« Si mentant » car il ne saurait s'agir d'autre chose que d'une légende, mais cela ne faisait que confirmer la tradition de transmission orale si forte dans notre famille et qui suscitait, et suscite encore chez moi un si grand intérêt pour les mots puis pour les maux.

Autre valeur très forte dans la famille, l'opéra, dont les airs ont bercés mon enfance et qui chez nous prenait l'allure de ce que serait un air à la mode aujourd'hui.

Figaro se chantait en préparant ou en lavant la cuisine, Carmen présidait aux travaux de couture et Norma, l'opéra préféré de mon père rythmait le déroulement des soirées d'hiver associée pour moi à l'odeur des châtaignes qui grillaient sur la cuisinière à charbon de la cuisine, cœur de la maison. Ce signifiant « Opéra » est sans aucun doute une des valises qui contient une des clefs de mon parcours. Reste à ouvrir la valise, la clef est à l'intérieur...

Opera vient du latin. Pluriel de *opus*, *operis* «ouvrage, acte, travail», utilisé depuis Plaute comme féminin singulier au sens de «travail, activité», et qui subsiste dans presque toutes les langues.

Mon père était *opéraio* et petite fille je pensais que cela avait à voir avec le fait qu'il connaissait un répertoire impressionnant d'opéras...

La plupart des immigrés italiens dans les années cinquante étaient maçons, *muratori* disait on, leur intégration sociale passait par un savoir-faire incontesté dans ce domaine et mon père n'échappait pas à la règle. Il était chef de chantier et cela lui accordait je m'en rends compte aujourd'hui « la place d'exception ».

De l'opéra à l'*opéraio* et à « l'opera » qui maintenant mon père loin de la maison car disait ma mère « il est en déplacement », il se créait dans mon jeune esprit une sorte de représentation d'un monde dans lequel le monde des émotions se superposait à celui du travail qui fournissait une reconnaissance mais exigeait un éloignement du vécu familial. Des constructions surgissaient ici et là pour peu qu'un chef de chantier déplace son savoir faire.

Je passais beaucoup de temps à observer le travail des artisans et mon enfance me semble aujourd'hui avoir été un long apprentissage dans lequel l'observation de tous ces gestes cent fois répétés par le menuisier, le forgeron, le cordonnier ou le coiffeur m'aidaient à affronter le manque induit par l'absence de mon père. Leurs mots, que j'entendais comme autant de mots poétiques et étranges et qui parlaient de corps niches, de scies égoïstes, et à chants tournés, d'un arbre qui s'appelait l'être, mais aussi le marteau résonnant comme un pouls sur l'enclume, le cliquetis un peu grinçant des ciseaux, le cri des courroies qui tournaient pour actionner d'étranges machines étaient comme un écho du clapotis de la truelle qui donne forme au ciment.

Ces artisans m'accueillaient avec ce sérieux et cette simplicité qui est l'apanage des petites gens,

aucun d'entre eux ne s'improvisait pédagogue mais leur gentillesse et leur sourire disaient qu'ils comprenaient que j'avais un intérêt à être là à les regarder travailler.

Peut être même que ce regard si attentif avait quelque chose de neuf et qu'il soulignait le relief d'un geste si parfaitement intégré qu'on aurait pu croire que l'outil et la main ne faisait plus qu'un. Il me semble aujourd'hui que je les regardais travailler et faire autre chose que je ne saisisais pas mais qui avait à voir avec ce que je faisais moi-même, une sorte de rêverie intérieure faite d'images et de mots que j'appellerai bien plus tard , réflexion comprenant intuitivement que leurs images intérieures auxquelles je n'avais pas accès « réfléchissaient » dans mon propre intérieur comme un miroir sur lequel passeraient des fragments d'objets que je pouvais reconstruire comme étant les miens.

C'est ainsi je crois que travailler et réfléchir puis penser se sont liés à jamais dans ma vision du monde.

J'étais trop jeune pour avoir la conscience précise des conditions de vie de ces petits artisans, ils étaient pour moi, beaux et nobles parce qu'ils faisaient apparaître des objets. Je percevais que certaines périodes étaient difficiles, les barres qui plissaient les fronts dès lors que le mot argent était prononcé disaient que c'était là un sujet qui occupait beaucoup les grands et les rendait moins disponibles moins accessibles. Le travail était dur et dès qu'ils parlaient entre eux, c'était comme une longue plainte de ces journées trop longues, de l'argent qui ne rentrait pas, des notes qu'il fallait payer.

Ces éléments là étaient un réel qui venait faire effraction dans l'harmonie du moment partagé. Parfois dans mes jeux, je m'improvisais avocate et imaginait de longues plaidoiries dans lesquelles je défendais mon ami menuisier aux prises avec Monsieur LUISSIER qui me semblait d'ailleurs un bien triste personnage, toujours prêt à vouloir qu'on honore les « fractures » qu'on ne pouvait pas payer en liquide, ce qui me semblait la cause principale de tous ces ouvriers qui se mettaient « en feuille » par accident du travail.

Etre *opéraio* semblait demander de nombreux sacrifices mais le savoir que chacun détenait dans son domaine était unanimement reconnu dans le village et le lien entre les artisans était fort. Ils se retrouvaient au bistrot le dimanche matin, ils parlaient haut et nous autres enfants qui étions parfois autorisés à les accompagner, ressentions une fierté indicible qui nous faisait béatement sourire à des plaisanteries que nous ne comprenions pas.

Bien plus tard, un travail dans le milieu social m'apparut comme une évidence.

Sans doute y avait il déjà le refus d'une vision qui commençait à privilégier une société de marché aux dépens d'une société, qui pour injuste qu'elle soit, permettait au plus grand nombre d'exercer son droit au travail et à la pensée. La recherche d'une autre vision conduit elle à la supervision ?

Sans doute aussi l'idée de solidarité avec l'autre était profondément ancrée en moi pour l'avoir

mille fois vu s'exercer dans ce petit village à travers le café offert à Philippe, « fou en liberté » qui déambulait dans le village, parlant à tous et entrant là où bon lui semblait.

Philippe, le soir rentrait dormir à l'hospice partageant un bout de chambre avec un de ses vieux qui n'appartenaient plus à personne et dont prenaient soin quelques bonnes sœurs qui avaient investi cet ancien hôpital ressemblant désormais à un mouiroir.

D'autres « originaux, « doux euphémisme » qui venait nommer les citoyens peu ordinaires, vivaient dans le village. Une dame minuscule, dont le dos s'ornait d'une énorme bosse, Marguerite, la « petite bossue » et son compagnon qui était aussi élégant qu'il était oisif, faisaient la tournée des maisons et apportaient le journal, récoltant quelques pièces au passage.

Une alcoolique notoire et souvent titubante, offrait ses services pour tuer les volailles, un « pattier » venait frapper aux portes et récupérer les peaux de lapins. Un rémouleur passait deux ou trois fois l'an et aiguisait les ciseaux et les couteaux. De temps à l'autre des bohémiens s'installaient sur la place du village et proposaient des paniers tressés.

Une famille de mariniers posaient parfois l'ancre au bord de la rivière restant quelques semaines, parfois quelques mois.

Nous-mêmes étions des originaux car italiens dans un monde rural où l'immigration restait peu fréquente.

Sans doute cela créait-il une proximité avec ces autres originaux dont le pays était celui de la maladie mentale ou du handicap physique, du voyage ou d'une marginalité qui restait inscrite dans un lien social fut-il en pointillé.

Toujours est-il que je n'ai jamais eu peur de la rencontre avec celui qui est différent des autres et que mes choix professionnels semblent s'être inscrits dans une logique affective qui donnait aux « gagne-petit » une place de choix.

Ma carrière d'éducatrice spécialisée dura une dizaine d'années, ponctuée par une sorte de rythme musical qui m'amena à occuper une place particulière dans l'institution.

Cette place, je pourrais aujourd'hui la définir comme celle de donner forme
« à ce qui advient. »

Ainsi me confia-t-on successivement différentes missions qui visaient à faire quelque chose avec une idée qui avait surgit dans l'institution. Les idées ont ceci de commun avec les oiseaux qu'elles surgissent au milieu d'un ciel clair puis repartent comme elles sont venues happées par quelque vent malicieux qui les dépose ici ou là au gré de sa fantaisie.

Un lieu suffit à ce commerce et ce lieu avait pris la forme d'un château, magnifique bâtisse du XVI^{ème} qui entretenait un rapport tumultueux avec le vent.

Place forte, ce château avait vu d'étranges ramasseurs d'idées au cours des siècles, la révolution et les guerres successives ne l'avaient pas épargné et il n'en restait que les murs jusqu'à ce qu'une

association l'achète pour une bouchée de pain dans les années d'après guerre pour en faire un aérium. Lorsque j'y arrivais c'était un I.M.P qui fonctionnait comme dans les années soixante. Il y avait là des garçons et des filles définis comme « débiles mentaux » qui étaient pris en charge en internat de quinzaine. Le collectif était la règle, depuis les grands dortoirs jusqu'aux douches en passant par les repas et 105 enfants et adolescents étaient accueillis par des éducateurs et des enseignants dont la caractéristique était une bonne volonté à toute épreuve qui « récupérait » parfois des formations plus qu'hasardeuses, se limitant pour un grand nombre à quelques expériences de colonies de vacances.

Pourtant, l'institution était vivante, faite d'une affection sincère pour ces enfants qui trouvaient là des repères et un rythme qui venaient apaiser les manifestations bruyantes qui les avaient conduit là. Les orientations de la loi de 1975 finirent par arriver jusque dans les endroits les plus reculés dont nous étions et en 1989 l'établissement se restructura avec l'arrivée d'un nouveau directeur qui impulsa la construction d'un projet d'établissement en accord avec les textes. Une énorme tranche de travaux transforma les endroits collectifs qui dataient des années 50 en lieux de vie plus personnalisés, plus individualisés et le choix des matières vint souligner que ce directeur était passionné de menuiserie.

Le nombre d'enfants accueillis fut réduit à 65 et on distingua désormais deux types de problématiques, l'une relevant de la déficience qui aboutit à la création d'un I.M.E, l'autre du trouble des conduites et du comportement par la création d'un I.R, futur I.T.E.P.

Faut-il souligner que c'était les mêmes enfants ?

Du jour au lendemain, la plupart des professionnels se mirent à se demander comment travailler avec ces mêmes enfants qu'ils connaissaient pourtant bien mais dont on venait de nommer le trouble....

Force des signifiants et des représentations qui s'y attachent...

Cette période très riche en réflexions et en commissions de tous genres apporta son lot d'espoirs et de désillusions.... Le projet, pourtant construit selon les directives en vigueur et qui déclinait avec beaucoup d'application tous les volets de la prise en charge ne permettait pas d'apporter une réponse à ces enfants qui arrivaient et qui étaient violents, de plus en plus violents...La machine à penser institutionnelle fonctionnait à plein régime mais dans un tel désordre que les enfants s'identifiaient à ce désordre, créant le leur à leur façon... On embaucha quelques personnages hauts en couleur qui étaient supposés comprendre ces enfants auxquels on ne comprenait plus rien si ce n'est qu'il fallait désormais faire différemment avec eux, le différemment restant indéfini...

A cela s'ajoutait une sorte de crise institutionnelle qui reposait sur le fait que les éducateurs avaient été divisés entre les deux établissements, les uns identifiés comme des éducateurs d'I.T.E.P et les autres comme des éducateurs d'I.M.E.

On avait beau avoir la culture du respect de la hiérarchie et de l'organisation pyramidale, la pilule était dure à avaler et il souffla pendant quelques temps un vent de haine qui était presque rafraîchissant car il venait mettre à jour un discours implicite qui nous malmenait tous quelle que soit la place qu'on occupait.

Au final, nous avons perdu notre position de sujet ignorants pour devenir objets tout aussi ignorants d'un projet institutionnel qui ne nous appartenait pas mais qui nous arrivait comme une contrainte extérieure sous l'injonction de mettre de l'ordre dans des pratiques auxquelles nous avons cru et qui fondaient notre identité de travailleur social.

J'étais à la fois jeune diplômée et jeune maman. Autant dire que la nouveauté ne m'effrayait pas. C'est à peu près à cette époque que mes supérieurs hiérarchiques commencèrent à me proposer des tâches un peu différentes :

« On a pensé qu'il serait intéressant de mettre en place un groupe mixte » Grande nouveauté car jusqu'alors les garçons et les filles étaient soigneusement séparés et ne fréquentaient même pas la même classe. Je suppose que mon nouveau statut de mère impliquait que j'avais quelques connaissances dans cette affaire de mixité....

C'est à ce moment là que les premiers groupes de ce qui s'appelait analyse de la pratique se mirent en place animés par deux psychanalystes. L'un assurait la fonction de ce que nous nommerions aujourd'hui superviseur, l'autre nous parlait de psychopathologie.

Petit à petit, la mixité devint la règle mais un beau matin, « on avait pensé » qu'il y aurait à construire quelque chose pour quelques enfants « un peu différents.... Un peu psychotiques...et on avait pensé que cela pourrait m'intéresser.... » . Ces enfants, sans doute « avait-on » perçu qu'ils m'intéressaient ...En effet, ils m'intéressaient parce qu'ils étaient en marge de l'institution, ne marchant jamais dans les mêmes sentiers que les autres mais souvent à côté, leur langage m'intéressait....

Cette façon de triturer les mots, toujours au bord du passage à l'acte mais qui au final pouvait sous un regard attentif et bienveillant se transformer dans un passage vers l'acte pour peu que l'on ait l'oreille assez fine pour donner corps aux mots et les entendre comme des objets en devenir essayant tant bien que mal et plutôt souvent mal de trouver une forme. Travail d'artisan....

Je repris donc mes outils, scie égoïste et à chants tournés et pendant deux ans je travaillai avec un enseignant dans un espace qui n'était ni groupe, ni classe mais un lieu intermédiaire dans lequel l'un ou l'autre intervenait en fonction de ce qui surgissait chez ces 5 jeunes dont je m'aperçois aujourd'hui qu'ils étaient très peu inscrits dans la réalité. Nous faisons des maths ou nous fabriquons des colliers, nous faisons de la peinture ou nous lisons des contes, à vrai dire je peinerai à dire ce que nous faisons exactement si ce n'est que nous leur offrons une disponibilité et une plasticité qui les aidait à être moins souffrants, moins en marge. Nous étions heureux quand

parfois, il nous semblait qu'entre eux et nous s'était tissé quelque chose et nous étions tristes et malheureux quand rien ne se passait. Nous rencontrions le psychiatre qui écoutait nos plaintes, nous parlions dans le groupe de supervision, je faisais de nombreuses formations sur la psychose, la demande, le besoin, le nom du père, l'approche systémique, l'entretien, le génogramme, l'agressivité, la violence, que sais-je encore, tant de sujets qui me permettaient surtout d'aller et de venir, de rester en pensée, sur quelque chose et de ne pas être envahie par ce que ces enfants plaçaient en moi et que j'avais à traiter.

La direction avait appelé ce dispositif l'E.P.I et je ne saurais plus dire ce que ces trois lettres voulaient dire mais ma représentation de ce travail reste attachée à une forme de travail d'agriculture.

C'est pendant cette période que je commençai parallèlement à la supervision, un travail d'analyse qui allait se poursuivre pendant une dizaine d'années.

Mais un beau matin....

« On a pensé que ces enfants psychotiques, finalement ils sont en capacité d'être avec les autres mais ils auraient besoin d'une prise en charge éducative en individuel pour diminuer leur temps scolaire et on s'est dit que cela pourrait vous intéresser... »

On s'en disait des choses sur mes intérêts et « on » n'avait pas tort car oui, ça pouvait, en effet, m'intéresser.

Pendant quelques années, je construisis donc un espace d'accueil dans lequel les enfants les plus turbulents de l'institution venaient travailler quelque chose de leur difficulté à travers des médiations ou des temps de parole.

Le « bureau » qu'on m'avait attribué était une salle située à la marge de l'institution, juste sur un angle, moitié dedans, moitié dehors. La salle était entièrement vitrée et si des rideaux avaient été installés, le monde extérieur était presque inséré dans cette salle que les enfants appelaient « ton aquarium ». On y tentait de construire un équilibre entre les différentes espèces en présence....

Un enfant, passa des semaines à tendre des fils d'un bout à l'autre de la pièce, moi à un bout et lui à l'autre... C'était un de ces enfants qu'on dit « fous » et cela pourrait s'entendre si l'on y ajoutait « de douleur ». J'avais réussi à le faire entrer dans ce bureau alors qu'il fuyait tous les lieux fermés de l'institution en lui disant que je possédais une

« jolie bobine de fil doré ».

Je ne sais pas pourquoi j'avais dit ça, peut être parce que je lui demandais de me laisser l'appivoiser et que j'étais prête à en payer le prix. Je lui avais dit que je ne lui donnerais pas la bobine mais qu'il pourrait jouer avec... dans le bureau....

Pendant longtemps, cette bobine fut notre principal lien et quand on me demandait ce qu'il faisait pendant le temps où il était avec moi, je répondais « on fait des fils tendus... » Ce qui me semblait

une bonne façon de protéger ce qui semblait avoir pour lui un grand intérêt et auquel je ne comprenais pas grand-chose si ce n'est qu'il fallait le laisser faire....

Il s'avéra par la suite que cet enfant avait un passé d'enfant maltraité que l'on avait souvent dans sa famille enfermé dans un placard pour le calmer.

Un jour, alors que nous tendions et détendions ces jolis fils dorés qui nous reliait l'un à l'autre, il s'arrêta brusquement, me sourit et me lança « t'es une petite maligne toi.... »

Moment de grâce dans lequel quelque chose se dit de ce qui fait sens dans une rencontre.

Il n'y eut pas de changement radical, il mordait et griffait tout ce qui s'approchait de lui en dehors de ce bureau mais là au moins, une sorte d'apaisement qui valait bien quelques bobines....

Un beau matin, « on avait pensé » que je pourrais postuler au poste de chef de service qui venait de se libérer et après l'entretien dans lequel j'exposai largement mes conceptions d'un travail qui consistait pour moi à soutenir le travail des équipes et la dimension clinique, « on avait pensé » que je pourrais convenir...

Entre ce moment et le désir de faire cette formation, quelques autres changements qui me faisaient suivre l'évolution de l'établissement dont la création d'un dispositif pour les enfants dits « psychotiques » le D.A.S auquel j'ai contribué avant d'en devenir le chef de service puis depuis deux ans la création d'un poste créé sur mesure qui s'intitule « chef de service chargé des projets individuels sur l'I.T.E.P-L'I.M.E et le D.A.S de façon bien pompeuse et qui me permet surtout d'assurer des réunions d'instance clinique avec tous les professionnels . .

Depuis ma prise de fonction en tant que chef de service, chacun sait dans l'institution que c'est dimension clinique de la prise en charge qui me fait marcher. J'ai mis en place un bricolage que j'ai appelé « réunion de suivi » dès que j'ai pris cette fonction. Bricolage parce que cet outil est le mien et que je l'ai fait à ma main. Pour autant, il est utile à d'autres....

Ces réunions que j'anime toujours regroupent pour chaque unité de vie chaque semaine tous les intervenants d'un même groupe. On y aborde ce qui vient et on y dit ce qu'on veut... Les professionnels les investissent beaucoup.

Ainsi, à travers les pensées qui ont traversé les uns ou les autres, ai je gagné le droit de travailler comme je l'entends.

Pourtant lorsque j'arrive en formation, une formation que j'ai choisie, je déambule, et cette déambulation semble être une réponse à une question qui ne se pose pas...

L'énigme se situe à cet endroit précis ou ça ne se pose pas....

Qu'est ce que convoque ce désir de devenir superviseur qui ne peut pas se poser ?

C'est ce non dit que je vais interroger et si je ne sais pas où cela va m'emmener

(déambulation oblige...) je vais me faire cette confiance d'aller là, ou bon me semblera....

Etat des lieux....
 Mes pieds savent....
 Tiens....ce chien, il m'a regardé....
 Ou c'est moi.... Qui a regardé l'autre ?
 Cette pierre sur le mur,
 elle est comme peinte par le soleil....
 Ils se précipitent, ils rentrent et ils sortent
 Ce chien, il attendait ...
 J'ai bien fait de le regarder....
 Tous ces gens....ils sont tous pareils...
 Qu'est ce qu'ils achètent ?
 Toutes ces boutiques... c'est trop...
 ça fait trop à acheter...
 Oh. le bébé, il m'a souri et moi aussi...
 il est beau ce bébé....
 La chambre de Commerce....
 Un bordel ?
 Cette rue, où va-t-elle ? Elle tourne...
 Mes pieds savent...
 C'est le travail des pieds de savoir...
 C'est quoi cette musique ?
 Mes pieds savent
 Ça vient de la fenêtre...
 Je vais, là ou mes pieds me portent
 L'air est doux, je devrais ...
 Il est doux ce regard....
 Tous ces gens.... ils font quoi ?
 des magasins
 que quelqu'un sorte... et le regarde...
 Je devrais ... m'acheter quelque chose...
 ils parlent forts, je comprends rien....
 Acheter quoi ?
 Ca donne la nausée....
 Ou est ce qu'ils l'ont acheté....
 mais non, il a souri....
 C'est quoi une chambre de commerce ?
 Mes pieds savent....
 elle tourne où ?
 Quelque chose....
 En pleine ville ... du violon ? C'est loin....
 Tiens, c'est une place...
 Tiens un brocanteur sur une place vide...

*un'altra età....cose perdute ,
quella che sono sparito
in fondo a qualche momento chiuso....”*

Le conservatoire...

*Qu'est ce que ça conserve un conservatoire ?
Il est drôle ce pavé ... il ressort... déjà les pavés,
Ça empêche de marcher droit mais en plus, si ça ressort...
alors ...je devrais m'acheter des chaussures à pavé....
Elle est belle cette place ...*

avec ses pavés qui ne veulent pas

*s'embiter...
Le violon ça s'échappe*

C'est pas un boulot de conservatoire ça....

Tiens, c'est quoi l'église là ?

Carré sainte Anne

*C'est qui sainte Anne ?
Mes pieds savent...*

La dame, elle me regarde...

*C'est qui Manuel OCAMPO ?
Le guide, il attend....que quelqu'un veuille savoir..... Il a l'air gentil...
Mes pieds savent....*

*« Peintre philippin de renommée internationale qui met en déroute le sacré par l'adjonction
d'éléments souvent obscènes sur diverses œuvres mettant en scène des représentations
traditionnellement intouchables dans notre culture occidentale... Manuel n'hésite pas à représenter
la réalité de Manille en mêlant le surréalisme et l'anarchie tels ces fœtus qu'il représente dans des
caniveaux, des excréments et des éléments de rebut tels que les os, les dents.... sa peinture est
pulsionnelle et nous oblige à travailler sur nos représentations..... »*

C'est étrange cette peinture....pas beau pas proprele guide, il l'aime....

C'est curieux ces saucisses partout...

*« Lorsqu'on lui demande pourquoi il peint des saucisses dans ses tableaux, Manuel dit qu'il aime
les saucisses.... Et puis c'est tout.... »*

Le guide.... ça l'ennuie cette affaire de saucisses....

Il espérait que quelqu'un savait....

Ce monsieur, il gesticule.... Il veut qu'on le voit...

On le voit....

*« j'ai une question à poser...je suis critique d'art et je souhaiterais vous entretenir de
l'iconographie propre à Manuel Ocampo car j'ai personnellement une thèse tout à fait novatrice
sur cette question...en référence à la pensée freudienne évidemment mais par ailleurs je
souhaiterais préciser quelques points de sa posture fondamentale par rapport à l'idéologie
dominante de Manille et de ses prises de position extrêmement provocatrices pour ce qui concerne
la conjugaison des aspects intimes et politiques de son œuvre... Vous me suivez ?.... »*

La question c'était : « vous me suivez ? »™

Pas du tout...et puis je m'en fous de sa posture fondamentale et pour ce qui est des saucisses, il les

aime et puis c'est tout... on va pas en faire un fromage...

Tiens je suis sortie...

Mes pieds savent....

Cette rue, où elle descend ?

Il y a moins de monde....

Il est tard

Cette boutique je la connais... créateur...

C'est bien ça, Créateur....

Pas envie d'acheter.... Déjà vu....

C'est quoi ce panneau De... Vinci

Ah De Vinci !

« Regarde attentivement car ce que tu vas voir

n'est plus ce que tu viens de voir »

C'est drôle ça....

Qu'est ce qui me fait rire ?

Mes pieds savent....

« Pour pouvoir marcher, il faut se tenir debout »

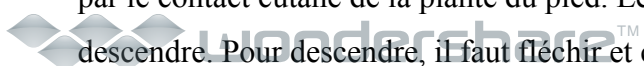
Proverbe berbère

La meilleure façon de marcher....

La marche est associée au développement du petit humain dès sa naissance.

Le réflexe de marche automatique est observé chez le nouveau né dès qu'il est tenu en position verticale d'une seule main placée dans la région thoracique supérieure. On observe en premier le redressement des membres inférieurs et du tronc de telle sorte que l'enfant soutient pendant quelques secondes une grande partie du poids du corps. Lorsque l'enfant est légèrement penché en avant, une succession de pas est observée.

La marche automatique implique une contraction rythmique des muscles antigravitaires déclenchée par le contact cutané de la plante du pied. Le bébé peut monter les marches mais il ne peut pas les descendre. Pour descendre, il faut fléchir et cela nécessite le contrôle supérieur.



PDF Editor

Il n'est pas dans notre propos de remonter le cours de l'histoire de l'évolution humaine pour étudier l'origine de la bipédie.

Soulignons cependant que les premières hypothèses des chercheurs en ce domaine insistaient sur le fait que différentes étapes avaient été nécessaires à l'acquisition à marcher « quasi-exclusivement debout » et représentaient un caractère spécifique à l'évolution humaine, depuis l'ancêtre commun à l'homme et aux grands singes.

L'environnement, le type d'habitat, la recherche d'alimentation, et la cueillette sur les arbres, le climat, le besoin de développer des outils semblaient illustrer la vision d'Aristote sur la transformation graduelle du grand singe en être humain achevé. Bien plus tard Darwin proposera une vision de l'évolution humaine basée sur la sélection naturelle reposant sur trois principes, variation, adaptation, hérédité. Ce qui permis de grandes découvertes dans le domaine biologique mais ne renseigna que fort peu sur ce qui faisait l'humain et qui échappait aux lois de l'évolution. Petit à petit les découvertes de fossiles au Tchad et au Kenya ont introduits des éléments de réalité qui sont venues contrarier et relativiser cette vision. Orrorin marchait debout mais avait une face archaïque, Ardipithecus marchait debout mais avait les caractères crâniens et dentaires des chimpanzés. Ainsi la bipédie a-t-elle été considérée comme ce qui pourrait être une caractéristique commune à tous les hominidés.

Enfin Toumaï qui est âgé de 7 millions d'années qui marchait mieux que les chimpanzés, qui utilisait sans doute des outils et qui vivait dans des forêts proches de la savane

La question des origines reste au cœur de « l'exister » humain.

En l'état actuel des connaissances les modèles récents dont celui d'Yves Coppens¹ restent aux prises avec ce mystère de la bipédie et son influence sur le développement de l'intelligence humaine

L'hypothèse la plus probable est que des changements climatiques auraient provoqués une raréfaction de la nourriture obligeant progressivement les premiers hominidés à privilégier la recherche d'aliments tels que les fruits dans les arbres ainsi qu'à parcourir de plus longues distances pour la transporter sur leur lieu de vie. Selon Peter Wheeler, chercheur à l'université de Liverpool, la station debout permit de diminuer le rayonnement solaire qui limitait les déplacements en dehors des forêts. L'organisme, moins exposé aux coups de chaleur régula sa température interne et cela permis au fil du temps, un grossissement du cerveau. Les hominidés se déplacèrent progressivement de plus en plus loin, découvrant de nouveaux espaces....

¹ Sahelanthropus tchadensis in Wikipédia l'encyclopédie libre en ligne

http://fr.wikipedia.org/w/index.php?title=Sahelanthropus_tchadensis&oldid=98313142
http://fr.wikipedia.org/w/index.php?title=Sahelanthropus_tchadensis&action=history

Quoi qu'il en soit de ces hypothèses qui infligent à l'homme l'obligation de prendre en compte qu'il n'est sans doute pas une créature apparue de volonté divine, qui plus est qu'il ne sait pas grand-chose de ses origines, force est de constater qu'une des caractéristiques qui le distingue des autres espèces est sa propension à construire des récits sur sa propre évolution.

De ces récits qui s'apparentent souvent aux légendes il ressort que l'homme est un étrange oiseau migrateur qui pense, prie, découvre lorsqu'il marche et cela dans une tentative parfois désespérée de conjuguer corps et esprit.

La pratique des pèlerinages illustre bien cet imaginaire social.

Que l'on songe à la Genèse qui relie désobéissance, connaissance et l'errance d'Adam et Eve chassés du paradis. La rédemption se gagne en marchant.

Parce qu'elle mangea le fruit, ils furent chassés du paradis et condamnés à devenir « homo viator ».

L'humanité devint nomade et acquit petit à petit une connaissance des territoires parcourus et des distances parfois très grandes de l'ordre du millier de kilomètre. La sédentarité qui se développa progressivement au Néolithique introduisit un autre rapport à l'espace impliquant un aller et un retour. Et la marche fut alors associée à un développement progressif des échanges de marchandises dans un rayon qui restait cependant restreint

Dans l'antiquité, Aristote relia pour les siècles à venir, la marche et la pensée. Les péripatéticiens se promenaient et réfléchissaient dans le quartier du Lycée à Athènes. Plus qu'un exercice physique c'était un exercice mental.

De nombreux philosophes au cours des siècles marcheront et célèbreront les bienfaits de la marche sur la réflexion Kierkegaard, Nietzsche, Kant, Descartes célèbreront tour à tour les effets de cet exercice sur la créativité et la pensée.

A leur suite de nombreux écrivains furent de grands marcheurs : « La marche à quelque chose qui anime et avive mes idées : je ne puis presque penser quand je reste en place; il faut que mon corps soit en branle pour y mettre mon esprit » écrivait Jean-Jacques Rousseau dans les Confessions

Les marcheurs n'étaient pas tous philosophes et les états exploitèrent cette particularité de l'homme dans d'autres logiques plus guerrières. Les légions donnent des avantages opérationnels aux armées car les cadences de marche permettent de réunir un très grand nombre d'hommes en un temps très court à un endroit donné. Le légionnaire coûtait peu à l'empire, d'autant qu'il payait son équipement.

Ainsi peut-on noter au passage que la marche fut très tôt associée à l'exercice de pensée et de conquête.

Les marches rituelles, les circumambulations, consistent à tourner autour d'un élément ayant une valeur symbolique très forte. La majeure partie des religions ont instauré un sens d'ambulation

imitant parfois la rotation du soleil représentant le mouvement du domaine physique autour avec d'un axe central représentant la maison de Dieu.

La circumambulation vient du néologisme latin formé des mots CIRCUM (autour) et AMBULARE (marcher), ce qui donne CIRCUMAMBULARE donc marcher autour.

Il semble que ces circumambulations soient issues de rites plus primitifs au moins dans les religions judaïques et hébraïques qui étaient à l'origine des rites de pluie rappelant par ailleurs les cercles de protection magiques. En hébreu la droite signifie toujours le Sud et la gauche le Nord, ce qui implique que l'orientation est prise, comme en Inde, en se tournant vers l'Est. Ce même mode d'orientation était pratiqué par les constructeurs du moyen âge pour déterminer l'orientation des églises.²

Nous retrouvons ces pratiques dans les loges maçonniques dans lesquelles la circumambulation autour du tapis de loge désigne un axe représenté par l'étoile polaire centre de l'univers symbolique pour les ancêtres. Ce point inaccessible invite à la verticalité, à l'élévation spirituelle.³

Le cercle se retrouve dans le mouvement de tourner autour du tapis.

La marche est primordiale dans la symbolique maçonnique, constituant d'une part une succession de pas, d'autre part un chemin de conscience par l'engagement qu'elle suppose.

Le sens de la circumambulation est là aussi reliée à une symbolique héritée des danses sacrées, le mouvement circulaire se révélant propice à la matérialisation du sacré tels qu'on pouvait les retrouver dans certaines fêtes calendaires celtiques. Il est dit dextrocentrique (le centre de la loge se trouvant à droite de celui qui se déplace). La symbolique du côté droit entre ici en jeu. Il est intéressant de noter que l'initiation du récipiendaire commence dans certaines loges par un circuit « dextrorsum » puis « sinistorsum » c'est à dire, dans le mauvais sens, signifiant symboliquement l'incapacité des Profanes à connaître le sens profond de l'Univers et à en respecter les règles. Par la suite, cette déambulation hasardeuse ne sera plus autorisée car elle est signe de tumulte et de désordre au regard d'un monde sacré dans lequel la circumambulation ordonnée et dextrosum constitue un apaisement. L'absence de sens giratoire est entendue comme une errance, comme une volonté de s'en remettre au hasard.

Les troménies bretonnes constituent une autre forme de circumambulation dont les origines s'articulent sur une séquence constituée de trois éléments : légende-rituel- territoire selon Joël

² Fenton Paul B. Le symbolisme du rite de la circumambulation dans le judaïsme et dans l'islam. In: *Revue de l'histoire des religions*, tome 213 n°2, 1996. pp. 161-189.

³ Jules Boucher La Symbolique maçonnique, Dervy, 1948, rééd.1979.

Hascoet qui soutint une thèse en 2010 à l'université de Bretagne Occidentale sur ce qu'il considérait comme un mode d'anthropisation de l'espace.⁴

De cette étude très riche je retiens quelques éléments largement développés dans les différentes troménies décrites à savoir : un saint ou héros fondateur, un cycle annuel, un circuit giratoire stable, des moments de communion collective, un équilibre entre le politique, le religieux et le social.

Construites à partir d'un folklore hagiographique très riche, ces troménies ne sont pas sans faire de nombreux détours par le légendaire, le mythique, le païen.

De nombreux éléments symboliques jalonnent le parcours qui garde la même finalité : sacraliser un lieu pour en défendre l'accès aux forces du mal.

Selon qu'elles sont courtes ou longues dans l'espace, collectives ou individuelles, elles s'adressent aux besoins propres de l'individu ou aux phénomènes touchant la collectivité (épidémie, pèlerinage...)

Parfois dénommées « tour », elles rejoignent la symbolique du cercle en tant que rite conjuratoire et métaphore du temps qui passe.

L'affaire des saucisses ou les déambulations de l'inconscient....

“Minet du Cheshire...”, commença-t-elle assez timidement, car elle ne savait pas trop si ce nom lui plairait. Le Chat se contenta de sourire plus largement. “Allons, jusqu'ici il est satisfait, pensa Alice, qui continua : Voudriez-vous me dire, s'il vous plaît, quel chemin je dois prendre pour m'en aller d'ici ?

– Cela dépend beaucoup de l'endroit où tu veux aller, répondit le chat.

–

Peu m'importe l'endroit... dit Alice.

– En

ce cas, peu importe la route que tu prendras, répliqua-t-il.

– ...

pourvu que j'arrive quelque part, ajouta Alice en guise d'explication.

– Oh, tu ne

manqueras pas d'arriver quelque part, si tu marches assez longtemps.”

Lewis Carroll « Alice au pays des merveilles »

Le Robert historique de la langue française⁵ propose la définition suivante du verbe déambuler :

v. intransitif. Emprunté (1477-1483) au latin deambulare « se promener », formé de de- et ambulare

⁴ Joël HASCOET, Thèse / Université de Bretagne Occidentale Brest Les troménies bretonnes. Un mode d'anthropisation de l'espace à l'examen des processions giratoires françaises et belges Tome I 423 p, tome II, 714 p soutenue le 24 septembre 1970

⁵ In Le Robert historique de la langue française. Alain Rey LR Sept 1995

« se promener ». En français, déambuler est rare avant le XIXe s. (1836) et a pris une valeur familière. Se déambuler (1885) est familier. Le verbe français a produit deux dérivés rares : DÉAMBULAGE n. m. (1932) et DÉAMBULEMENT n. m. (deb. XXe s.). DÉAMBULATION n. f. est emprunté (1492) au dérivé latin deambulatio « promenade ». Ambulare (se promener) donnera somnambule, ambulancier, déambuler, funambule, ambulance. Les différentes déclinaisons apportent des précisions quant au registre dans lequel s'exerce cette activité.

Il y est question de trouble dans le somnambulisme, du déplacement d'un lieu à un autre pour exercer une activité pour ce qui caractérise les « ambulants », d'un véhicule permettant de transporter des blessés ou des malades tout en constituant une métonymie du blessé, d'héritier des danseurs de corde qui évoluent sur un fil travaillant l'équilibre grâce à un balancier pour le funambule.

Chaque mot dérivé d'« ambulare » implique le traitement ou la description d'un risque lié à la fragilité constitutive de la condition humaine.

La référence au mouvement vers la vie implique le mouvement qui inévitablement conduit vers la mort et l'art du funambule représente remarquablement ce qu'il en est de cet équilibre précaire qui se conserve en contrebalançant constamment la forces des masses en présence qui sans création d'un point d'équilibre aboutirait à la chute. Le funambule se confronte en permanence à l'idée de la chute et il me semble que cette confrontation est au moins aussi intense que l'objectif d'élévation qui est souvent mis en avant.

Cette particularité de la vie humaine qui consiste à imbriquer l'idée de la mort au sens de la vie renvoie à la théorisation de Lacan prenant appui sur les théories que Freud avait développé dans la deuxième topique.

Dans « Au-delà du principe de plaisir »⁶ en 1920, Freud s'appuie sur l'observation clinique pour constater une tendance du sujet à répéter inlassablement les expériences douloureuses malgré le fait qu'elles aboutissent au même dénouement. Il conceptualise alors la Pulsion de mort

⁶ « Au-delà du principe de plaisir »

Publié dans l'ouvrage Essais de psychanalyse. Traduction de l'Allemand par le Dr. S. Jankélévitch en 1920, revue par l'auteur. Réimpression : Paris : Éditions Payot, 1968, (pp. 7 à 82), 280 pages. Collection : Petite bibliothèque Payot,

en tant qu'elle constitue une barrière au plaisir et vise à l'anéantissement de l'éprouvé. Cette question sera reprise par Lacan⁷ qui distinguera plaisir et jouissance et liera la jouissance à la pulsion de mort en ce qu'elle se construit sur une exigence absolue et irrésistible impliquant l'acceptation de la mort sans recours possible à la sublimation.

Lacan établit donc un lien étroit entre jouissance et risque de mort et cette dynamique est l'envers du plaisir qui s'appuie sur la raison et trouve ses propres limites qu'il situe dans le respect du moral.

Il me vient à l'esprit ce petit garçon qui avait perdu son père et qui allait d'un bout à l'autre de mon « aquarium ». Il s'était emparé de l'énorme dictionnaire de la psychanalyse qui était dans ma bibliothèque et ne cessait de me répéter « je sais pas écrire papa, je sais pas écrire papa... »

Cela faisait suite à de nombreuses séances, pendant de nombreuses semaines, pendant lesquelles nous avions construit un cercueil en papier, enterrant et déterrants ce père qui n'en finissait pas de mourir... Parfois il disait « bon, aujourd'hui c'est toi qui fait le mort... » Je dois dire que c'était plus souvent moi qui faisais le mort, lui s'octroyant volontiers le rôle de celui qui ramène le mort à la vie....

Il m'enterrait dans le minuscule cercueil qui était sur la table puis me déterrait et me réveillait « en fait t'étais pas vraiment mort... » J'accédais d'un coup au statut de mort-vivant....

Mais ce jour là, il avait délaissé le scénario habituel et il était passé à autre chose....

Nous étions là tous les deux face à cette impossibilité d'écrire l'impensable et lui essayait de m'aider à l'aider avec son gros dictionnaire sous le bras ...

Cet enfant s'appelait Patrice, il avait parfois des passages à l'acte d'une extrême violence qui étaient aussi le signe d'une extrême souffrance et d'une tentative de s'en référer à la jouissance.

Je m'entendis presque malgré moi lui murmurer « papa... ça commence comme Patrice et ça finit comme Patrice ». Un silence....

Je le vis alors se diriger vers le tableau blanc et écrire « pa-pa ».

C'était remarquable ce « pa-pa », pas pa, pa-pas, pas-pas, comme la figure parfaite qui venait illustrer le manque et l'impossible à dire, marquer la coupure, la fracture...

Je ne crois pas que cela changea fondamentalement son comportement mais on a rangé le cercueil, pas jeté, pas détruit, juste rangé....

Cette fracture qu'on ne pourra jamais payer en liquide et qui fait de nous des « accidentés mérite que l'on s'attarde sur ce qu'il en est de l'accident...

Francis Bacon peintre « accidentel » par excellence s'exprime ainsi dans un entretien avec Marguerite Duras en 1971 ⁸: « on ne peut pas comprendre l'accident. Si on pouvait le comprendre, on comprendrait aussi la façon avec laquelle on va agir. « Je ne peux pas le définir. On ne peut que parler « autour » « Parler autour », c'est précisément ce que l'on fait dans une séance de supervision.

Celui qui se définit dans ce même entretien comme un « dérivant » raconte comment les taches qui lui permettent de faire œuvre sont « les événements qui m'arrivent, mais qui arrivent par moi, par mon système nerveux qui a été créé au moment de ma conception. »

L'intérêt de la démarche de Bacon est de se confronter à l'accident dont est issu la tache pour ouvrir une brèche vers ce qu'il appelle l'imagination technique en contradiction avec l'imagination imaginaire qui ne serait qu'illustration. L'imagination technique telle qu'il la perçoit c'est l'idée de la bande de Moebius chère à Lacan, c'est l'idée que sous l'accident est planquée l'occasion...

L'occasion.... De celle que l'on trouve chez les brocanteurs sur les places vides....

L'occasion c'est le contraire de l'objet consommable, d'abord il faut la percevoir et la reconnaître et puis c'est le genre d'objet qui n'a de valeur que pour celui qui décide de la saisir. C'est de l'ordre du temps du « kairós », c'est le temps du presque rien qui change tout...

L'occasion c'est l'objet que l'on pensait chercher, celui dont on rêvait dans une fidélité qui relève du symbolique, c'est l'objet et celui qui a fait l'objet, c'est le savoir faire que possédait celui qui a fait l'objet, c'est la pensée et le système de valeurs qui portaient le savoir faire....

L'occasion c'est l'objet dont on parle parce qu'il est signifiant.

On pourrait dire que l'espace de supervision est précisément de ces espaces qui créent

« L'occasion » l'occasion dans le sens de la « bonne occasion » c'est-à-dire cet objet qui a déjà servi à un autre ou à plusieurs mais que l'on va remettre en circulation parce qu'il va servir encore et puis l'occasion dans le sens d'Occasio, cette divinité romaine qu'il faut tirer par les cheveux qu'elle a devant parce que derrière elle est chauve, autrement dit, il ne faut pas la rater. Montesquieu dit « mettre en occasion » dans les Lettres persanes.

L'accident, le traumatique, le grain de sable qui grippe le rouage, la mort qui inscrite au cœur de l'être humain représente la victoire du temps sur la vie, c'est de cela dont il est question lorsque des professionnels se mettent à parler ...

C'est l'occasion de parler, de parler autour.... Comme de quelque chose qui restera à jamais incompréhensible et qui n'est même pas représentable, mais ce parler là produit des effets.... Pas sur l'accident lui-même qui met en évidence la trouée dans l'étoffe du sens que l'on pensait solide

⁸ BACON Francis, « Entretien Avec Francis Bacon » (*La Quinzaine littéraire*, 1971), in Marguerite Duras, *Outside* (1984), Gallimard, Folio, 1996.

mais sur la trouée elle-même dont on peut juste cerner les bords, ce qui empêche parfois de s'y engouffrer. La mort en toile de fond...

Celle qui faisait dire à une éducatrice qui se reprit très vite « la mère de ma mortnon la mort de ma mère....»

Qui a perçu le gouffre en connaît le vertige et perçoit le tremblement qu'il suscite.

L'occasion se présente alors pour chacun de sa place, de son tremblement d'en découvrir les contours, ceux là même qu'il ne savait pas avoir tracés et que l'autre lui révèle fut il un enfant, fut il un de ces êtres qu'il pensait devoir remettre dans le droit chemin du haut de ses savoirs à deux sous. Il y faut un troisième, celui là n'est guère plus avancé mais il a survécu au vertige et au tremblement et sa posture en témoigne.

DÉAMBULATOIRE n. m. et adj., a été emprunté comme terme d'architecture (1530) au bas latin *deambulatorium*, terme d'archéologie chrétienne désignant le pourtour d'une église et souvent le cloître, attesté aux VIIIe-IXe s, et dérivé de *deambulare*. D'abord défini comme « promenoir », il s'est spécialisé en architecture religieuse (1851-1852). Dès le XVIe s. il avait été emprunté comme adjectif (1571, galerie déambulatoire) à l'adjectif bas latin *deambulatorius* « où l'on peut se promener ». Certains emplois du XVIIe s, au sens juridique de « qui n'a pas de siège fixe » (1611) et au sens moral de « qui se déplace », correspondent à *ambulatoire* ; ils sont sortis d'usage.⁹

En 1532 dans *Pantagruel*, François Rabelais décrit la rencontre du géant et de l'escolier Limousin.¹⁰

A la question : « Et à quoy passez vous le temps, vous aultres messieurs estudiens, audict Paris ? »
Respondit l'escolier : " Nous transfretons la Sequane au dilucule et crepuscule ; nous deambulons par les compites et quadrivies de l'urbe ; nous despumons la verbocination latiale, et, comme verisimiles amorabonds, captions la benevolence de l'omnijuge, omniforme, et omnigene sexe feminin »

L'escolier de Rabelais est prétexte à un feu de joie linguistique entre latin, français et occitan. Il ne retrouvera son « parler naturel » que vertement menacé par Pantagruel mais au-delà de la farce et de la satire, cet « escolier » qui déambule dans les rues de Paris et qui écorche les langues en se donnant des airs importants souligne la difficulté du dire et la tentative désespérée de décrire ce qui

⁹ « Déambulatoire». 2014. In *Portail lexical : Etymologie* Nancy, France : Centre national de ressources textuelles et lexicales (CNRTL). En ligne. www.cnrtl.fr/etymologie/déambulatoire

ne cesse d'échapper. L' »escolier « limousin est empêtré dans la jouissance du dire.

Cependant cette langue n'est pas sans évoquer quelque formule magique qui pourrait captiver suffisamment l'interlocuteur pour le convaincre de l'aspect ésotérique de l'activité.

La supervision est dans le discours commun souvent accompagnée d'un restant de particules ésotériques qui lui donne parfois un aspect conjuguant sulfureux et sacré.

« Déambuler » sera utilisé au fil du temps et des siècles dans des registres qui place cette activité soit du côté de la maladie voire de la paresse et de l'exclusion sociale soit du côté de l'art et plus généralement d'une position presque philosophique qui situe son adepte légèrement en dehors des visions sociales et intellectuelles habituelles.

« deambulare » en italien ajoute une nuance subtile à « marcher sans but » en précisant :

« con calma » et cette petite nuance oriente ma réflexion vers une définition plus personnelle de cette activité telle que je l'ai pratiquée en réponse à la démarche de formation.

Ainsi s'agirait-il de se déplacer d'un endroit à un autre avec calme.

La question du déplacement fait référence en psychanalyse à un mode défensif qui trouve sa plus belle expression dans la métonymie et la métaphore ;

Processus primaire se référant à l'activité psychique inconsciente, il définit un mouvement de l'affect d'une représentation à une autre.

Il me semble pouvoir être représenté par l'image d'un feuilleté. L'épaisse couche de glaçage marbrée de chocolat est ce qui détermine l'idée du feuilleté cependant que le feuilletage en lui-même nécessite un nombre d'opérations complexes dans lesquelles un ingrédient principal considéré comme significatif est intimement mêlé à d'autres pour obtenir cette matière nouvelle qui constitue le corps du gâteau. Il faut un certain nombre de tours pour que l'ensemble soit réussi et que la pâte donne l'impression d'une unité tout en étant constitué de feuilles très fines.

Poussons plus loin la métaphore, le nombre de feuilles obtenues n'est pas prévisible par celui qui fabrique la pâte, il y rentre une certaine alchimie due à la température et à la qualité ou la fraîcheur des ingrédients, au degré d'humidité, au temps et à la température de cuisson. Ce qui signifie qu'un gâteau ne peut être totalement identique à un autre et que c'est l'idée du feuilleté associée au souvenir de l'impression qu'un jour, un mille-feuilles a produit sur nos papilles qui nous conduisent à le choisir dans la vitrine du pâtissier.

à conjuguer entre eux des éléments incontournables qui auront sans doute l'apparence et les caractéristiques d'un objet « négociable » bien que l'on sache qu'il sera impossible de reproduire la création initiale qui fut de grand prix.

Déambuler pourrait s'entendre alors comme vagabonder de façon délibérée ce qui implique une certaine résistance à suivre les chemins tous tracés puisque ceux-ci ne sauraient mener au but et cela se conjugue volontiers à l'intention de ne pas aller précisément là où l'on proposerait une réponse toute faite à un désir qui s'ignore, faute d'avoir été cerné de quelques mots à soi.

Le monde dans lequel nous vivons excelle dans l'art de nous conduire le plus rapidement possible de mirages en mirages, d'enseigne en jeux de lumière. L'injonction à se procurer les outils du bonheur éphémère est la règle et se matérialise par des logos étranges qui ornent différents objets qui serviront à parler à un autre, heureux porteur du même logo. La couleur différente de l'objet sera un sujet de conversation captivant et le désir partagé d'un troisième objet plus coloré ou plus pourvu de boutons, de paillettes ou de puissance permettra une complicité immédiate et le sentiment d'appartenir enfin à la même espèce et donc de se comprendre. La jouissance se médiatise et s'éprouve en public, l'orgie commerciale est de mise. L'infidélité à l'objet qui sera consommé très rapidement puis jeté, revendu, oublié, cassé vient souligner l'exigence absolue de ce jouer, toujours mieux, toujours plus....

Les foules se pressent nombreuses dans les échoppes, on fait « la queue », on se bouscule, on se frôle, on veut être le premier à obtenir la bonne affaire. Pas de trace, la jouissance anonyme et érigée en idole, l'affaire est dans le sac....

Ce contexte rappelle les romans de science-fiction des années 70 et met en exergue que lorsque les romans deviennent réalité, ils se transforment volontiers en cauchemar.

La télévision illustre bien cette vision. Donnant à voir, elle « déchettise » l'histoire d'individus les réduisant à l'anecdote. Ainsi en est-il de ces pratiques de psy-show qui proposent à chacun de rentrer dans l'intimité d'un autre pour se convaincre qu'il y aurait là quelque chose d'objectivable.

En revanche, déambuler calmement procure le plaisir de découvrir l'inattendu, l'étrange, l'éphémère sensorialité du mouvement fait d'air, d'odeurs, de sons, de sensations dans un espace toujours mouvant dans lequel chaque détail n'est jamais tout à fait identique comme n'est jamais identique le regard qui s'y arrête ou le frôle.

L'activité en soi serait sans doute inutile voire marginale rappelant l'ironie rattachée au statut de « doux rêveur » dans une société dans laquelle la seule douceur que l'on vante est celle du papier hygiénique en médiatisant au passage les fesses d'un bébé.

De douceur il en est en effet question, de la douceur qu'on éprouve à marcher là où d'autres ont

marché, ont rêvé, ont pleuré ou sont tombés, d'en retrouver les traces, de la douceur à se sentir émerveillée ou irritée de leur tentative à donner forme à leur débordements, à leurs angoisses ou à leur espoirs. Ces traces me sont infiniment précieuses en ce qu'elles sont éphémères et constantes ne témoignant de rien d'autre que du fait que d'autres s'y sont crampés....

En ce sens la peinture d'Ocampo et ses chapelets de saucisses posés ça et là est étonnante à défaut d'être esthétique ou simplement belle et émouvante.

Elle n'illustre pas mais donne à voir le déchet dans toute sa splendeur, usinage de matières qui rentrent qui sortent sur fond de croix bafouée. Autre vision de l'humain, autre fiction...

Vouloir participer à la mise en place d'espaces dans lesquels se travaillent ce qu'il en est de la relation d'un être humain avec un autre être humain avec pour seule médiation le langage pourrait relever d'une nouvelle fiction. La supervision dans sa dénomination, n'est pas sans se référer elle-même à l'imaginaire spatial d'un quelconque héros qui surplomberait la cité pour en découdre avec les malfrats et les banquiers l'un n'excluant nullement l'autre...

Dès lors marcher semble constituer un compromis acceptable entre garder les pieds sur terre et s'autoriser à traiter de ce qui dans le fond nous concerne tous à savoir que cela comporte quelques déconvenues surtout si l'on fait profession de vouloir aider, soigner l'autre ce qui fatalement oblige à la rencontre et au langage. L'affaire est dans le ressac...

Déambuler rajoute l'idée que nul ne sait où il va et pour combien de temps, tout au plus pourra-t-il s'il le souhaite revenir sur son parcours et en interroger les étapes pour y découvrir parfois une « inquiétante étrangeté ».

On pourrait jouer sur les mots dans un sursaut Lacanien mais tous les jeux de mots possibles sont désormais répertoriés sur Google et cela gâche le plaisir....oui mais....

« Nous marchons » dit Jacques Lacan « mais il ne faut pas s'imaginer que parce que nous marchons, nous faisons quelque chose qui a le moindre rapport avec l'espace à trois dimensions »¹¹

Dans quoi marcherions nous si ce n'est dans le temps entre passé, présent et avenir depuis ce premier choc du miroir jusqu'aux « alouette je te plumerai » « parce que vous le valez bien.... »

Vagabonder calmement parce que cerner le désir demande du temps et une certaine disponibilité d'esprit qui ne s'en laisse pas seulement compter et plumer mais qui convoque sa mythologie personnelle. Tout en vagabondant, des choix s'opèrent, on va ici ou là, on relève un détail du parcours, on en ignore un autre...on marche...

Les séances de supervision qui se déroulent en trois temps ne sont pas sans rappeler la « demeure temporelle » d'un dit. Ils me semblent de la même mouture, le premier temps de l'histoire s'inscrit comme un parcours symbolique, une déambulation mentale à travers les choix que fait le participant

de relever certains détails et d'en taire d'autres.

Le second temps, dans lequel les autres participants font état de leurs associations, images laisse apparaître un autre parcours fait de déambulations croisées et de nouages entre les représentations d'une scène dont chacun est libre d'imaginer les acteurs.

Le troisième temps inaugure un retour au « ici et maintenant » ramenant chacun vers le temps partagé.

Du bon usage des maux...

*« La prise véritable sur le réel, c'est la prise symbolique,
ou bien celle que nous donne l'angoisse,
seule appréhension dernière et comme telle de toute réalité
et qu'entre les deux il faut choisir »*

Jacques Lacan¹²

« Je l'aurais bien décalqué.... »

Le garçon qui prononce cette phrase semble aux prises avec une forte émotion. Il est pâle et ses traits sont tendus....

Je dis garçon mais c'est plutôt un homme habituellement, un homme calme et mesuré dans ses propos. Pourtant aujourd'hui il m'apparaît comme un petit garçon en colère et près à en découdre avec qui osera se mettre en travers.

Nuance.... Nous sommes en réunion de suivi, c'est un lieu de parole, un espace où peut se dire ce qui précisément se met en travers...

Ses collègues en sont toutes retournées, elles le regardent un peu interloquées, lui si tranquille et si ... raisonnable habituellement, voilà qu'il est sorti de ses gonds...

Un silence respectueux s'installe, une attente qu'il semble percevoir.

L'objet qui a provoqué la métamorphose est haut comme trois pommes et possède un visage d'angelot qui peut à l'occasion se transformer en petit démon.

Prudence, les affaires de pommes sont délicates à traiter....

Le voilà qui raconte avec force détails cette matinée qui a si mal commencé, l'angelot qui provoque, qui cherche les autres qui n'en finit pas de rire quand il réussit à en énerver un... l'angelot qui finit

¹¹ <http://www.ecole-lacanienne.net/stenos/seminaireXXII/1975.01.13.pdf>

¹² Lacan, J., *Le séminaire, Livre X, L'angoisse* (1962-1963), Paris, Editions du Seuil, 2004, p.385, l.21-24.

par déclencher une belle bagarre et en semble si content, puis si malheureux....Il n'arrive à jouer avec personne, il est toujours rejeté parce que à chaque fois, ça tourne mal...

Lui, il lui a expliqué qu'il ne fallait pas, que ce n'était pas une façon de faire pour entrer en relation, ça fait plusieurs fois qu'il lui explique, à chaque fois, l'angelot dit qu'il comprend, il sait qu'il sera puni, il comprend ça aussi, il regrette, il promet qu'il ne recommencera plus, il devient raisonnable... puis il recommence et voilà que ce matin alors qu'il le suivait pour lui expliquer de nouveau, l'angelot lui a claqué sa porte de chambre au nez et là alors....Il se trouble, rougit...

Là la colère est arrivée, dévastatrice au point que dans un réflexe salvateur, il s'est éloigné car sinon il l'aurait décalqué...Il décrit encore la scène, comment il l'a suivi pour lui parler, lui expliquer et la porte qui claque, qui claque, tant et tant que je finis par lui demander :

- « mais il vous l'a claqué au nez combien de fois cette porte ? »

La réponse est immédiate : « une seule fois... mais...ça m'a mis hors de moi !... »

Sa mâchoire tremble, il est manifestement encore « ailleurs » ...

Le voilà qui embraye sur la famille de l'enfant qui a aussi du mal à le comprendre, c'est un enfant jaloux, la mère craint pour la petite sœur, le beau-père n'arrive pas non plus à le cadrer, pourtant il essaie aussi de lui parler et de lui faire entendre raison...

Tandis qu'il essaie manifestement de « revenir à lui », je déambule d'une image à l'autre, d'une pensée à l'autre, c'est assez désordonné....il me vient que la conséquence du décalquage produirait deux angelots ou deux petits démons, ce qui en même temps multiplierait tout en divisant.

Mais tandis que je m'efforce de saisir ce qui peut bien conduire quelqu'un à décalquer quelqu'un d'autre, il poursuit comme pour se convaincre...

- « C'est étrange qu'il ne comprenne pas ce que je lui dis quand même, il le sait que ça va mal finir mais il recommence à chaque fois pourtant il a vérifié que le cadre tenait, que ça serait toujours la même réponse...On s'est même demandé s'il n'était pas un peu déficient... mais non... »

J'entends comme un regret, presque une tristesse...

Décalquer, c'est tenter de reproduire le modèle, c'est étonnant le papier calque, on trace d'abord sur l'endroit du papier puis sur l'envers puis on le retourne et on retrace à nouveau pour que ça décalque sur la feuille... Au final, ce n'est pas si simple qu'il y paraît. Pourtant c'est sensé produire du « même », de « l'identique » au modèle

Si on loupe une opération on a exactement le modèle inversé...La question du double renvoi depuis toujours au spectre, au fantôme à ce qui a été et ne devrait plus être mais est encore...

Les éducateurs devraient être avertis qu'ils auront affaire aux revenants et que cela les met éventuellement hors d'eux. Hors de soi Sans identité.... Sans -papiers.... Comme clandestin.... pour ainsi dire, ce qui reste, une fois débarrassé des apparences.

Ce « hors de soi » a quelque vertu, il permet dans un cadre soutenant d'entendre les rouages qui

tournent à vide comme toutes les bonnes raisons qu'on ne manque pas d'invoquer à chaque fois que l'autre vient convoquer cet étranger en nous mêmes qui surgit à notre insu.

Aucune bonne raison ne saurait permettre d'endiguer la jouissance à l'œuvre...il y faut autre chose...

Il me vient que cet enfant mi ange-mi démon lui a claqué la porte au nez pour qu'il la ferme, lui signifiant ainsi le ratage d'un discours dénué de sens et d'affect qui tourne sur lui-même. Paradoxalement cette porte qui claque met l'éducateur au travail sur ce qu'il en est de sa relation avec cet enfant et lui offre une occasion de revoir sa posture. C'est presque un geste d'amour....

L'angelot en a assez de jouer à l'enfant -qui -écoute -l'éducateur -qui- répète....

Circulez, y'a rien à voir et rien à savoir...Belle occasion de se taire...

D'ailleurs, il se tait et ses collègues aussi. Ce n'est pas un silence pesant, c'est comme une pensée ...

Puis...- « Ca n'a aucun sens pour lui ce que je lui dis, il n'arrive pas à se représenter, ce n'est pas son monde, il ne comprend pas les mots.... »

-« possible... » C'est moi qui ait parlé, ce possible que j'ai presque murmuré signifierait-il une issue à la déambulation mentale qui m'occupe depuis un moment ?

Il sourit tristement, commence à se détendre, il l'aime beaucoup ce petit garçon, parfois, il est si vif et si pertinent, il lui semble qu'il l'investit, souvent l'enfant lui fait des confidences, il a envie de l'aider...

Je risque : « peut être se décaler, trouver d'autres images... »

- « oui, il faut que j'arrive à me décaler....des images... comme ... les contes.... »

La réunion de suivi s'achèvera là, sur un décalage plutôt qu'un décalquage, l'affaire de trois pommes qui retrancheront deux lettres, faisant une différence qui pourrait enfin compter.

Cet épisode clinique n'est pas issu d'une supervision, cependant, parent éloigné de cette instance, ce temps de réunion de suivi vise à « délester « les professionnels de l'institution d'affects qui laissés en état viendraient entraver leur capacité à entendre les » tricotages » qu'ils mettent en œuvre dans la rencontre avec les enfants qu'ils prennent en charge ;

Il y est en effet bien question d'effets transférentiels et de leur dénouement plus ou moins heureux ou tragi-comique parfois. Mais plutôt que dénouement, déplacement serait plus indiqué...

Se déplacer, d'une place à une autre place dans une sorte de déambulation qui ramène le « hors de soi » vers soi et vers l'autre.

Le « hors de soi » signale la confrontation à l'impossible. Le don inhérent à cette narration consentie du « hors de soi » n'est pas à prendre à la légère.

Il inscrit celui qui parle dans une forme de résistance à une pensée qui a beaucoup à voir avec le « prêt à porter » débouchant bien souvent sur le « prêt à penser ».

Celui qui rate pourrait au moins être déficient et l'étymologie du mot n'est pas sans intérêt, du latin « deficiens » qui signifie manquant...

Auquel cas nous le sommes irrémédiablement tous.

Cette déficience constitutive est sans doute ce qui oblige à la rencontre, elle en cerne les contours et les aléas. Il se peut aussi qu'elles viennent soutenir quand les masques tombent, une authentique créativité.

La formation des éducateurs participe à ce que l'on pourrait appeler une greffe de savoirs, savoir être, savoir penser, savoir communiquer, savoir s'engager, savoir accompagner.... On pourrait ajouter, savoir de temps en temps se prendre une porte dans le nez....mais le programme de formation ne le prévoit pas car ce savoir là, qui n'en est pas un se tisse lors qu'on se retrouve à devoir glisser de la position de savoir à la position de percevoir l'autre dans sa singularité, non pas double de moi-même que j'aurais à convaincre qu'il est bien ce que moi je dis être moi-même, mais sujet restant à découvrir.

Au-delà de ce qui se déroule dans cette illustration clinique, la confrontation au réel impose la mise en place d'un espace permettant un remailage permanent de la trouée.

Ce « qu'est ce qui cloche ? » dans la relation que cet enfant met en œuvre dans son rapport à l'autre ne saurait se réduire et se résoudre d'un :

« je vais t'expliquer comment il faut être ... »

Il signale un ratage qui se répète sans s'épuiser, « là ou je cherche l'autre, je trouve une jouissance qui me dépasse et me fait sortir de moi... »

Comment traiter cette idée du savoir qui soutiendrait qu'il existe une réponse à chaque question ?

Desimaginer, ré -imaginer, au fond... déambuler, ce qui revient à dire qu'une séance de supervision pourrait être ce lieu où les images vues sont revues, décrites et réécrites jusqu'à ce point où les objets perdent leur contour et deviennent agencement de points dans un clair obscur.

Vision fugitive qui ne s'inscrit que dans la mémoire de celui qui à force de se prendre des portes dans le nez choisira d'étudier la serrurerie et ses mécanismes complexes.

Déambuler, c'est peut être « mettre les pieds dedans » ou apprendre à percevoir dans quoi on a mis les pieds, ou un raccourci qui indique que de porte en porte, on avance vers une issue que l'on franchira les pieds devant...

Seul le vent glacé

La fontaine est immobile

Passants sans visage

Il a 10 ans, un regard bleu comme une mer du sud qui serait égarée en plein désert. Ce regard traverse l'autre plus qu'il ne le regarde et au passage il cueille quelque singularité qu'il lui arrive de restituer comme la plume d'un oiseau qu'il aurait attrapé puis qu'il aurait laissé s'échapper.

C'est un petit horloger qui peut rester des heures devant le mécanisme d'une pendule mais qui peut aussi mordre et essayer de fracasser la tête de son voisin. Je pense souvent qu'il aimerait voir comment c'est à l'intérieur et que cela suppose de fracasser la coquille...

Je ne sais pas si c'est une question ou une affirmation qu'il m'a adressée...

Il était planté devant une fenêtre à regarder dehors ou ailleurs et je me suis approchée doucement pour lui dire bonjour.

Je n'ai pas eu le temps de répondre car il est reparti de suite dans un de ces parcours dont il a le secret.

Il est un de ces enfants pour lesquels nous avons imaginé ce dispositif particulier que nous appelons le Dispositif d'Accueil Spécifique. Trouble de la personnalité, psychotique, trouble envahissant du développement, troubles autistiques, trouble quoi...qui ne dit rien de qui est troublé pour se raccrocher à autant d'étiquettes comme sur les pots de confiture dans l'armoire des jours d'été : fraises été 2004, mûres automne 2004, sirop de cassis juillet 2004, psychotique septembre 2005...

Il était dans le pot de septembre 2005, lui et son regard bleu, lui et ses pendules, lui et son intérêt pour tout ce qui est à l'intérieur...

Nous avons une histoire en commun... c'est lui qui a permis que naissent ces réunions d'instance clinique. Il faut dire qu'il déboussolait tout le monde...

Et que ce qui était écrit sur le pot ne disait rien de ce qui était à l'intérieur. Petit à petit cependant une sorte de pensée a commencé à napper les réunions d'équipe que j'animais. J'avais annoncé en les instituant qu'il fallait s'attendre à de l'inattendu et que nous aurions à essayer de penser l'étrange, l'inhabituel sans rien rejeter de ce qui surgirait.

Chacun étalait ses déboires avec cet enfant qui regardait, ne regardait pas, mordait, ne mordait plus, remontait et démontait toutes les pendules qu'il trouvait et qui semblait avoir un rapport très singulier aux objets, les considérant comme s'ils avaient une vie propre.

Ainsi en sa présence, se produisaient des événements curieux...

Sa table de classe se soulevait constamment et si on lui demandait de bien vouloir la reposer sur le sol, il s'en montrait incapable car disait 'il « comment savoir où la reposer exactement »

Monter du rez de chaussée ou se trouvait la salle d'activité du groupe, à sa chambre à l'étage, était tout aussi compliqué car l'escalier faisait des siennes et il ne savait pas où il devait poser les pieds pour monter et non descendre, un escalier servant aux deux actions à la fois...

C'est de cette perception pour ainsi dire démultipliée que sont nées les réunions d'analyse

clinique. Il y eut de nombreuses réunions où chacun, chacune s'essayait à percevoir qu'en effet monter ou descendre n'était qu'une question de point de vue.

L'équipe était confiante et à bien y réfléchir, je pense que c'est ma conviction et mon engagement qui suscitérent le crédit qu'elle accepta de m'accorder. D'autant qu'aucun psychiatre n'assista jamais à ces réunions et que je les avais placées d'emblée en marge d'une approche médicale et psychiatrique. Aujourd'hui encore, je reste seule gabier à bord et s'il y eut quelques essais d'abordage, aucun ne réussit à toucher l'embarcation ne serait ce que d'une encablure. Espace protégé et protégeant ce savoir du quotidien qui ne se crée qu'en se disant. Les psychologues résistèrent longtemps car ils n'étaient pas à l'aise avec l'idée que le savoir ne se hiérarchise pas et que leur parole les inscrivait comme sujet plutôt que comme spécialiste de la psyché. A chacun de se faire un allié du savoir qui l'encombre ...

Nous avons fini par proposer à cet enfant de faire des empreintes de ses mains que nous avons ensuite fixées sur le mur, ainsi pouvait-il monter à l'étage en posant ses mains sur les mains successives qui lui indiquaient le sens de la marche

Puis on s'adressa à la table sous l'œil intéressé du petit horloger, la table devait se reposer, aussi lui marqua t'on à grand renfort de scotch de couleur l'endroit où elle devait se tenir, ce qu'elle fit fort obligeamment à partir de ce moment là, permettant ainsi à notre protégé de trouver un nouvel intérêt pour les 2CV. Ce qui permit des échanges beaucoup plus fructueux avec ses camarades.

Entre ces premières réunions et le rouleau de scotch de couleur qui ne quittait plus nos poches afin de lui permettre de percevoir les limites d'un espace qui se dérobaient sans cesse devant lui, quelques purs moments de poésie et parfois l'impression fugitive d'une rencontre qui remplissait les professionnels de tendresse ou d'exaspération à son égard.

« Ce toi aussi tu sais modifier la réalité ... » m'est resté comme une devise et il n'est pas rare que je m'y réfère tandis qu'il a rejoint un établissement pour jeunes autistes à son adolescence.

Oui peut être que je sais moi aussi parfois modifier un peu la réalité...mais pas toute...

D'une déambulation à l'Autre, les méandres du désir...

Les rues sont vides, ce qui me porte c'est ce désir de retrouver les pierres et les traces d'un regard que j'ai posé ici ou là, comme si le regard qu'on posait sur les lieux dessinait en soi une carte intime qui évitera de se perdre.

Je marche, non je déambule, encore... rien ne s'épuise, la journée s'efface, restent quelques bribes qui s'effaceront aussi et reviendront plus tard...un jour ... un bout de lumière posé sur une mèche

de cheveux, une tache de café sur la table, un pas dans le couloir... Des miettes de vie dispersées par le temps qui passe sans tenir compte de rien... une minute, 60 secondes indéfiniment...

Ce temps là est le mien, je ne le partage pas parce qu'on ne partage pas ses émerveillements pas plus que ses miettes de vie... On les offre aux oiseaux qui les emporteront ailleurs ...

Il y a bien ce lieu où je reviens malgré la lumière qui apprivoise chaque marque de broche du tailleur de pierre et la fait autre selon le temps....

Apprivoiser du latin *apprivatiare* issu de *privatare*, dérivé de *privatus*, privé qui signifie à la fois isolé, spécial, particulier et privé de, manquant.

Revenir, reverni...

J'ai beau faire, je m'en éloigne, je le contourne, parfois ça m'énerve, je l'évite soigneusement, je vais dans d'autres ruelles et je découvre d'autres portes, d'autres escaliers, je me perds un peu... il y a sûrement un autre parcours, je n'aime pas les points fixes, j'aime les lignes qui suivent leur propre route, la ligne illimitée de Fritz LEVEDAG....

J'aime les constructions déraisonnables et l'espace qui se dessine entre les constructions, j'aime l'architecture invisible qui surgit de l'architecture des hommes...

Je suis les lignes qui se dessinent et puis Plouf un deux trois soleil, trois pas de fourmis ou un pas de géant ou deux pas les yeux fermés et...le carré saint Anne apparaît comme par enchantement...c'est comme un étonnement à chaque fois qui se répète et ne s'épuise pas...

Comme un espace dans lequel je reviens pour me reposer, me reposer la question ...

Qu'est ce que tu fais là ? Pas besoin des morceaux de scotch pour dire ou mettre les pieds, les pieds y vont tous seuls.... A croire qu'ils savent....

Que savent' ils les pieds ? Qu'il n'y a pas de maître à bord ou de pilote dans l'avion mais qu'il convient de soutenir le fait qu'il aurait pu y en avoir un.

Discours de l'hystérique qui en inspira quelques uns en d'autres temps. Cette place vide où je reviens, il convient qu'elle reste vide et pourtant je l'occupe en déambulations successives et assez ordonnées. Il importe que je ne sache pas où je vais arriver pour que je m'en approche et que je m'y retrouve. C'est un vrai travail ...

C'est aussi et surtout un travail qui me procure le plaisir subtil de retrouver la place sans savoir à quel moment elle va surgir.

C'est la place d'exception, la place d'origine, la piazza Cavalli de Piacenza, là d'où je viens, c'est la place du camp Romain de mes jeux d'enfants, c'est la place que l'on m'a donnée à la place d'une autre qui avait la place du mort, la piazza, dont les trois premières lettres forment mon prénom qui s'accolent à Maria dont la mère était une certaine Anne

Quand l'histoire des failles, il reste la lalange...

L'histoire qui nous accueille se déroule parfois sans nous.

On peut être passager de sa vie et la regarder se dérouler, essayer de s'y conformer du mieux possible à travers des signifiants qui pour nous échapper n'en règlent pas moins le cours.

On peut aussi se révolter, courir après un sens que l'on y ira parfois chercher jusqu'à l'extrême pour s'apercevoir que l'on va... à contre sens.

De ce mouvement qui nous pousse, depuis ce premier jour de la lointaine Afrique, chacun fait ce qu'il peut...

De ce pouvoir, j'aime à imaginer que naquirent les mots. Les mots nous font décrire inlassablement ce voyage à d'autres qui cherchent eux aussi une terre promise qu'aucun ne trouva jamais.

Des mots naquirent la rencontre et si nul ne peut dire où le voyage l'emmène au moins peut on tracer ce qui articule une vie à travers les rencontres qui influent sur le parcours.

C'est que la rencontre avec l'autre ne peut s'entendre que guidée par un désir secret, énigmatique qui ne saurait s'entrevoir dans la rencontre elle-même.

En rencontres s'encrent les désirs, jusqu'à cerner les bords, les limites, la marge ultime qui définit ce que je suis, ce peu de chose que je suis, ce rien qui me fait être mais qui est le terreau ou je pousse et ou je suis poussée.

De cette piazza, je ne saurais presque rien dire si ce n'est qu'elle m'est aussi nécessaire que l'air et l'eau. Je ne saurais aller ailleurs.

Elle n'a pas de lieu précis, elle peut être n'importe où.

Je l'occupais déjà petite fille, dans l'atelier d'un vieux menuisier, et lorsque je mangeais une figue fraîche et dans le Lombardie express qui filait dans la nuit et dans ma honte chaque fois qu'on prononçait mon prénom à l'école quand les autres s'appelaient Christine ou Marie-Claire, je l'occupais déjà lorsque je rougissais de plaisir parce que Sophia Loren faisait rêver le boulanger.

C'est la place du plaisir et de la souffrance, la place où je me découvre entière et divisée dans ce désir qui toujours me conduit vers ce vide où l'autre me dira son exil dont je perçois la quête. Il y faut un témoin qui marque le passage et qui en reconnaisse la douleur et les trébuchements, les pertes et les fracas.

Qu'on l'appelle superviseur ou « petit a » ne saurait me déplaire pourvu que je m'y prête et que s'y déploie cette complicité préméditée à ce qu'un autre s'y retrouve avec son rien à lui.

Les soirs d'été, les italiens pratiquent de façon quasi rituelle « la passeggiata » qui constitue une forme de lien social très important.

Vêtus avec recherche, des familles ou des groupes se promènent chaque soir, le long des rues et des places dans un joyeux désordre qui n'est qu'une apparence car il est prétexte à bien des rencontres qui n'ont rien d'hasardeuses.

On se jauge, on s'admire, on s'observe, on se parle, on s'appelle, on se retrouve, on se séduit et on se menton vit.

C'est une institution. Qui n'est pas là est évoqué, serait il malade, parti, empêché ?

On se donne les nouvelles, on commente la vie politique, le Totocalcio, les mariages et les enterrements à grands coups d'exclamations « Ma come ? », « sul serio ? » « Ecco... » « O Dio... » « Eccolo !... » « Ma dai ! » « Accidenti ! »

On rit, on gesticule, on s'engueule parfois, les mains s'envolent, on se touche, on s'embrasse, il y a là toute l'Italie qui respire d'une seule musique. Les terrasses sont pleines, les enfants vont des uns aux autres en riant aux éclats. On dirait une ruche....

« Passegiata »¹³ vient de « passo » qui se définit comme un mouvement des pieds qui peut aller vers l'avant ou vers l'arrière, en mécanique, il signifie la distance constante entre deux points

¹³ In Wikidizionario il dizionario libero <http://it.wiktionary.org/wiki/passegiata>

successifs, enfin il nomme un point de passage entre deux vallées dans un parcours routier.
« Passo »¹⁴ est aussi la première personne singulier du présent du verbe *passare* et signifie, « je passe ». Il vient du latin « *passus* » lui-même dérivation de « *pandere* » lui-même relié à *aprire*, *stendere* soit ouvrir, étendre.

*Aprire*¹⁵ est décliné en « *rendere aperto* » « rendre ouvert », « *schiodere* » ouvrir lentement, « *fare spazio* » espacer et au sens figuré « *togliere costrizioni psicologiche o emotive* » ôter les contraintes psychologiques ou émotives....Enfin « *aprire* » peut signifier « *avviare* » commencer, initier.

Passegiare,*supervisare*....

Entre les deux l'imposable d'une déambulation qui rythme le temps d'un devenir....ce qui revient au même....

Cinq brindilles mêlées
Pluie de pétales au jardin
Bientôt le printemps

Conclusion

« [...] Mais il n'est rien de plus attendu que l'inattendu, rien qui, au fond, nous surprenne moins. Ce qui nous étonne, par-dessus tout, c'est le déroulement logique des faits. L'homme est en perpétuelle attente du miracle et même il se fâche, si le miracle n'arrive pas; ou bien il se décourage. Le miracle arrive souvent d'ailleurs. Les vies les plus humbles ne sont qu'une suite de miracles, ou plutôt de hasards. On songe à toutes les choses qui peuvent arriver, et celle qui arrive, c'est celle qu'il était impossible de prévoir. La lecture d'un livre, la rencontre d'une femme bouleversent une [vie](#) qui semblait suivre doucement un chemin tout tracé. On dira qu'au vrai il n'y a pas de hasard, et que ce mot ne fait que constater notre ignorance de l'enchaînement des causes. Mais l'enchaînement des causes étant indéchiffrable pour notre esprit, nous appelons hasard tous les événements dont il nous serait impossible, malgré la plus grande attention, de discerner la venue. Ils se forment, ils viennent, mais nous ne le savons pas et ne pouvons le savoir. Il est bon que nous ne le puissions pas. L'action n'est possible que dans une certaine insouciance, et la vie n'est qu'un acte de confiance en nous-mêmes et dans la bienveillance des hasards.

Nous comptons sur le hasard. Il n'est aucune existence, même chez les plus dénués d'imagination, qui ne lui fasse une place dans ses prévisions obscures. Ne compter que sur le hasard est fou; ne pas compter avec le hasard est plus fou encore. Il est aussi déraisonnable de désespérer que d'espérer toujours. L'impossible, à chaque instant de la vie, se fait possible. C'est un motif d'espoir que d'être perdu dans un labyrinthe à mille pieds sous terre et on peut, avec autant de vraisemblance, désespérer de tout, le jour qu'avec du bonheur plein le cœur on regarde la vie qui se fait bonne et

qui sourit, attentive à nos désirs.»¹⁶

Bibliographie

- Michael BALINT Le défaut fondamental Petite Bibliothèque Payot Editions Payot & Rivages - Paris – 2003
- Nathalie BARBERGER Le réel de traviole: ARTAUD, BATAILLE, LEIRIS, MICHAUX ET ALII Septentrion 2002
- Patrice BOUGON, MARC DAMBRE Henri THOMAS, l'écriture du secret Editions Champ Vallon, 2007
- Alain BESANCON Histoire et expérience du Moi Science Flammarion 1971
- Piera CASTORIADIS-AULAGNIER la violence de l'interprétation P.U.F 1975
- Sigmund FREUD Introduction à la psychanalyse PAYOT Paris 1987
- Sigmund FREUD Essais de psychanalyse Petite bibliothèque PAYOT Paris 1981
- Julia KRISTEVA Les nouvelles maladies de l'âme FAYARD 1993
- Jacques LACAN. Le séminaire, Livre X, L'angoisse (1962-1963), Paris, Editions du Seuil, 2004,
- Lacan J., Le Séminaire, Livre VII, L'Éthique de la psychanalyse.
- Jean LAPLANCHE Vie et mort en psychanalyse Flammarion 1970
- Jean Pierre LEBRUN Clinique de l'institution Eres Points hors ligne 2012
- Joseph ROUZEL La supervision d'équipes en travail social Editions DUNOD Paris 2007
- Joseph ROUZEL Psychanalyse pour le temps présent. Amour obscur, noir désir , Erès, 2002

¹⁶ Rémy de Gourmont, «357. L'Inattendu (15 avril 1906)», *Épilogues. Réflexions sur la vie. Volume complémentaire 1905-1912*. Reproduit à partir de la 6e édition: Paris, Mercure de France, 1921, p. 107-109.

- Joseph ROUZEL, À bâtons rompus, Poèmes, 1965-2005, Nîmes, Champ Social Éditions, 2007
- Pierre REY Une saison chez LACAN
Points Editions n°1 et Robert LAFFONT, S.A., Paris, 1989
- Hanna SEGAL Délire et créativité Des femmes Paris 1987

Documents en ligne

- VII Congrès de l'Association Mondiale de Psychanalyse. Du 26 au 30 avril 2012 Paris mht
De la contingence au sinthome Maria Hortensia CARDENAS
- Joël HASCOET Les troménies bretonnes. Un mode d'anthropisation de l'espace à l'examen des processions giratoires françaises et belges THÈSE / UNIVERSITÉ DE BRETAGNE OCCIDENTALE présentée en décembre 2010
- Espaces LACAN Séminaire oral de Lacan mht Les non dupes erres séminaire oral du 11 décembre 1973
- Staferla.free.fr LACAN Séminaire 6 le désir 12, 19, 26 novembre 1958
- Staferlafree.fr LACAN séminaire 22 RSI 10 décembre 1974
- Psychanalyse-Paris .com La corde du borroméen... C'est l'écriture de l'inconscient
Résumé de la quatrième séance Date de mise en ligne : samedi 7 février 2004
- Circée.org mht Sigmund FREUD un trouble de mémoire sur l'Acropole

Vidéos en ligne

- Jacques LACAN La psychanalyse réinventée film écrit par E KAPNIST et E ROUDINESCO Youtube.com mis en ligne Le 1^{er} octobre 2010 Docuville
- Jacques LACAN parle Youtube.com publié le 2 septembre 2012 Algamaia
- La Psicologia -- Jacques LACAN [completo] -- [Massimo RECALCATI] - YouTube.mht
Oliver Binetti publié le 30 octobre 2012

Tout-ça pour ce@



Jérôme Bosch, Le jardin des délices, 1504.

Monographie de Gina Bijvelt.

Formation « Superviseur d'équipes en établissements sanitaires, sociaux, médico-sociaux, scolaires », Année 2013-2014, Promo XVII.

 Institut Européen PsychanalyseTM et Travail Social, Montpellier.

PDF Editor

Table des matières

Avant-propos.....	2
Introduction.....	3
Désir de tout comprendre et gémellité. Un lien possible ?.....	8
Emprisonnée dans les images ?.....	10
La légitimité.....	12
L'éthique.....	25
La transmission.....	33
Conclusion.....	35
Bibliographie.....	36

*« Seul qui est prêt à remettre en question, à penser par lui-même, trouvera la vérité !
Pour connaître les courants de la rivière, celui qui veut la vérité doit entrer dans l'eau ».*
Maharaj Nisargadatta (1469-1539).

Avant-propos.

Vous avez devant vous le fruit d'un cheminement personnel, le-mien celui d'une femme, jumelle, épouse, mère, psychologue, accueillante. Il pourra vous sembler décousu, épars, lié certainement au fait qu'il a été réalisé sur un mode associatif à partir d'une Instance Clinique où j'ai raconté une histoire.

Mon questionnement a commencé à partir de ma quête de sens, de ma quête de tout vouloir comprendre. Il a été nourri par une rencontre fortuite dans le train.

Je vous invite à partager ce cheminement où se croisent des expériences personnelles et professionnelles qui m'ont formée, qui ont contribué à déterminer mes valeurs et à construire celle que je suis aujourd'hui.

Introduction.

Dès les premiers jours de la formation je décide de présenter une situation en Instance Clinique. Je parle d'un résidant qui vient à ma rencontre toutes les semaines. Il s'énerve presque toujours, quoique je fasse ou dise. Le contenu des entretiens est semblable depuis plusieurs années. Je le partage avec le groupe dans l'espoir de comprendre un peu plus ce qui s'y passe et pour peut-être trouver une attitude ou un mot qui peuvent l'apaiser.

Le groupe me décrit comme « une machine à sens ». Joseph me renvoie de ne pas chercher à comprendre tout de suite et me dit qu'avec des résidants psychotiques je peux aussi être amenée à être « une secrétaire du non-sens ». Dans un premier temps cette réponse me va, après tout c'est normal qu'on ne peut pas tout comprendre. Forcément il y a des choses qui nous échappent d'autant plus quand il s'agit de résidants psychotiques. Le sens des Signifiants qu'ils utilisent reste souvent énigmatique pour nous. Mais aussitôt me reprend l'envie de comprendre la parole de ce résidant : S'il dit ça, il veut peut-être dire... Bref, ma quête de sens continue.

Au retour, dans le train je note des réflexions, des interrogations par association d'idées. La recherche de sens et de logique a toujours été présente en moi. Les maths m'ont fortement intéressé mais l'humain m'a attiré plus que les chiffres. Ce qui est clair en maths, qu'est-ce qu'il ne faut pas chercher à comprendre (par exemple pourquoi on appelle « x » « x » ?) ne l'est pas dans ma compréhension de l'humain. C'est peut-être ça ma question du départ : Qu'est-ce qu'il ne faut pas chercher à comprendre ?

La recherche de sens est à la fois idéal et objet de désir parce que jamais atteignable. On ne peut jamais tout comprendre d'une situation, de notre action, de nous ou de l'autre, une fois pour toute. C'est un processus, une dynamique, pas une finalité. Le travail en institution est un mouvement, un travail de bricolage collectif qui est réalisé par un ensemble de personnes qui s'investissent autour d'un objet commun mais où chacun vient avec sa propre histoire et le « bagage » qui va avec. Elle va influencer notre façon de nous engager dans la relation avec autrui et notre façon d'occuper notre fonction soignante. Mon travail de psychologue en institution ou le travail de supervision auprès des équipes travaillant dans des institutions ne pourra donc jamais consister à les aider à tout comprendre et à donner des « recettes » dont elles sont pourtant très demandeuses. Souvent la demande des équipes consiste à vouloir des explications, à acquérir un savoir que nous sommes supposés posséder qui leur permettra de « maîtriser la situation ». Mon travail en institution consiste plutôt à favoriser la mise en commun de la réalité psychique avec la réalité sociale des résidants. Ce travail de mise en commun permet de saisir chaque fois un peu plus comment le résidant s'inscrit dans son existence et nous permet d'adapter continuellement notre accompagnement à la singularité de chaque résidant. Je pense que notre rôle consiste à aider les soignants à trouver leur propre chemin qui permet d'éprouver du plaisir et de trouver du sens dans le travail qu'ils accomplissent à partir de rencontres authentiques avec les personnes qu'ils accompagnent. En créant un endroit sécurisé où la parole peut circuler librement, chacun pourra se risquer à parler de ses ressentis. La parole engage la personne qui l'énonce et traduit la façon singulière dont il occupe sa place soignante dans l'institution auprès de ce patient

dont il parle. L'objectif est d'amener chacun à trouver sa voie et à accepter le fait que nous ne pourrions maîtriser ce qui se passe, que nous ne sommes parfaits, que les choses nous échappent. C'est à la fois risqué, frustrant et moteur dans notre action. Nous (les psychologues ou superviseurs) ne sommes pas là pour donner des réponses à leur questionnement, de mettre un arrêt à cette dynamique en y plaquant un savoir qui pourrait donner l'illusion que nous possédons ce qui leur manque. Ça me fait penser aux parents qui viennent à la Maison Verte et qui -dès que leur enfant manifeste un petit désaccord ou inconfort- lui mettent une sucette dans la bouche ! Nous sommes là pour donner des éléments qui vont contribuer à pouvoir bricoler leurs propres réponses qui ne seront jamais entièrement satisfaisantes.

Au-delà de ma formation, des échanges, d'un travail personnel sur moi, de mon expérience, je pense que la théorie peut m'aider à orienter la réflexion dans la bonne direction. Non pas pour me cacher derrière un savoir ou pour m'enfermer, me protéger derrière celui-ci. Je pense que la théorie et l'appropriation du dispositif de la supervision peuvent avoir une fonction phorique et me procurer un sentiment de sécurité dans la mesure où ma pensée sera bordée et ne partira pas dans tous les sens. Je me souviens comment la découverte du mouvement de la psychothérapie institutionnelle a eu un effet apaisant sur moi. Celui-ci a donné une dimension supplémentaire dans ma compréhension et enrichit le travail que nous accomplissons dans l'institution où je travaille. Je pense qu'il me manque encore d'autres éléments importants et notamment la conceptualisation de l'insaisissable qui pourra certainement m'aider à appréhender ces espaces sans mots et sans images. Ça va me permettre de mieux saisir à quel moment nous pouvons être confrontés à ces « zones » inaccessibles et ainsi éviter que la recherche de sens perde de son sens.

Je continue d'écrire que la théorie pourra *donc* certainement m'aider. Puis... une rencontre surprenante dans le train m'a aidé à avancer dans la réponse :

Un monsieur qui est monté seul, s'installe juste derrière moi et me dit :

« *Vous avez un joli stylo* ».

Je lui réponds un peu surprise : « *Merci* ».

Puis il me dit : « *Je voulais entendre votre voix* ».

Je ne réagis pas, je continue à réfléchir puis j'entends à nouveau le monsieur : « *On suit le cours de l'eau* ».

Il continue : « *Je veux des tomates, de l'oignon, une boîte de lentilles...* ».

Je me retourne alors et lui demande : « *Pourquoi vous me dites tout ça ?* ».

Il ne me répond pas, me sourit juste. Puis quelques instants plus tard, il sort du train après avoir dit un peu plus tôt : « *On fait confiance* ».

Je reste perplexe, avec un sourire sur ma bouche. Le monsieur m'a donné des éléments importants concernant mon questionnement quant à mon écoute pendant une supervision : « *Comment chercher du sens au bon endroit ?* ». C'est peut-être une belle démonstration du fait qu'on ne peut pas chercher ce qu'on ignore, on s'en rend compte après, une fois qu'on l'a trouvé. Je fais ici un parallèle avec ce que

17

Lacan affirme quand il dit : « *L'objet est de nature un objet retrouvé. Qu'il ait été*

perdu, en est la conséquence –mais après-coup. Il est retrouvé sans que nous sachions autrement que de ces retrouvailles qu’il a été perdu ! ». En effet, je ne peux pas chercher ce que j’ignore. C’est quand je me rends compte que je l’ai devant moi, quand j’en ressens l’effet, comme dans le train mais aussi lors de certaines prises de conscience en parlant, en écrivant ou en écoutant où j’ai d’abord un sentiment de surprise puis de joie ou d’apaisement. Le monsieur du train m’a expliqué qu’il faut faire confiance... à soi-même, aux participants, au dispositif, à la parole, à l’inconscient. Je peux suivre le flot des mots tels qu’ils arrivent et me laisser porter, immerger par eux pour laisser émerger du sens. Grâce à ma posture et un dispositif dont je serai garante, une confiance peut s’instaurer ce qui permet aux personnes présentes de parler de leur « petite cuisine interne » à travers laquelle les choses

18

s’imposeront à moi. Pierre Delion développe les différentes fonctions que peuvent avoir les dispositifs, ces instances de parole, que nous mettons en place. Elles sont au nombre de trois. Celui de la supervision y répond également. Delion explique que le dispositif doit d’abord accueillir des personnes pour porter les souffrances, il a une fonction phorique ou contenante. Ensuite dans ce cadre, des signes peuvent être repérés, se déposer, il s’agit d’une fonction sémaphorique. Ce qui « fait signe » pourra ensuite être transformé pour qu’un sens puisse advenir, il s’agit d’une fonction métaphorique, créatrice de sens.

Le premier temps dans la supervision qui consiste à écouter un récit n’est pas quelque chose d’actif. Nasio parle d’un « faire silence en soi », ou d’un désencombrement qui permet d’éprouver des choses de l’ordre du transfert. C’est quelque chose que j’essaie de faire dans mon travail d’accueillante à Récréation, une Maison Verte située à Auch où j’interviens un après-midi par semaine. J’imagine que le travail en supervision trouve d’autres similitudes avec ce travail notamment l’accueil de l’imprévu et de l’inconscient. Le fait de ne pas savoir ce qui pourra se présenter dans un accueil peut être à la fois déstabilisant et donner envie d’y faire des accueils. Je me sens maintenant suffisamment en sécurité dans cet endroit pour laisser tomber mes défenses et ainsi être ouverte à l’inconnu et accueillir en moi les émotions auxquelles je peux être confrontée quand je rencontre les jeunes enfants accompagnés par au moins un de leurs parents. Je me souviens comment je cherchais à me rassurer ou à me réfugier dans un savoir dans mes premières années d’accueil. Dès qu’un enfant était présenté avec son âge mon cerveau se mettait à travailler avant même d’avoir échangé avec ses parents ou avant d’avoir pu observer un peu ce qui pouvait se passer dans le jeu et dans la relation avec ses parents : *8 mois : peur de séparation, peut-être des problèmes d’endormissement ; 12 mois : affirmation de soi, risque de colères qui peuvent désemparer les parents...* Bien-sûr que cette démarche intellectuelle empêchait tout accueil de l’inconscient et de l’imprévu. Au fil du temps, je me suis procurée un sentiment de sécurité par l’appropriation du dispositif, par la présence de ma collègue et par l’expérience et les connaissances que je continue à acquérir lors de mes accueils, lectures ou des réunions cliniques et supervisions auxquelles je participe.

Je reviens au point autour duquel j'étais en train de réfléchir avant cette rencontre surprenante avec le monsieur dans le train : la théorie autour de l'insaisissable, ce qui renvoie à l'origine. D'ailleurs –je fais encore une parenthèse- je me demande si le fait d'être jumelle (monozygote) ne peut pas être en lien avec cette résistance par rapport au fait que quelque chose nous échappe forcément. Cette fusion originelle qui existe entre jumeaux ne contribue-t-elle pas au fait que je cherche à vouloir tout embrasser dans une situation, à vouloir tout comprendre? J'y reviens plus en détail juste après. L'origine donc, mais peut-être aussi le but, le sens de l'existence ou la notion de l'humain (particulièrement pour des personnes lourdement handicapées ou des personnes qui ont du mal à trouver une place dans la société) qui répondra à la question chère à Jean Oury : « Qu'est-ce qu'on fout là tous ensemble dans l'institution ? ». Dans un premier temps la psychothérapie institutionnelle m'a donné des éléments qui ont nourri ma réflexion mais il y a autre chose que j'ai besoin de clarifier.

Je ressens de plus en plus cette évolution de la société de consommation vers une société de saturation comme l'a développé Claude Allione lors de la deuxième semaine de formation. La parole est discréditée et il y a un déni du manque. Il faut être efficace et ne pas « perdre » son temps avec du bavardage, avec des réunions ou avec de l'informel. Alors que la parole et le rêve sont essentiels. Ils permettent de digérer des tensions et de trouver du sens et du plaisir dans ce que nous faisons. Dans les établissements, les politiques cherchent à réduire notre travail à l'application de protocoles et les accompagnements, ou plutôt les prises en charge, doivent être standardisés. Plus de place ni de temps pour parler, pour s'interroger et pour essayer de faire des choses qui ont du sens pour les résidents et les soignants. Je constate autour de moi l'évolution de la gestion d'institutions par des directeurs soucieux de l'accompagnement de personnes vers la gestion d'établissements par des directeurs soucieux des droits des usagers et la gestion économique. Pour le moment, le foyer où je travaille est épargné de ces démarches mais cette réalité nous menace aussi. D'où mon besoin de clarifier plus précisément l'essence de nos métiers chose que j'imagine aussi pouvoir interroger avec les professionnels qui profiteront d'une supervision.

Désir de tout comprendre et gémellité. Un lien possible ?

Dans le développement « normal », grâce à la fonction paternelle, un bébé peut s'éloigner de la relation fusionnelle et aliénante avec sa mère. Dans ce mouvement, quelque chose chute ; c'est ce qui crée le manque, source de tout désir. Toute notre vie nous sommes poussés par ce désir de retrouver cet état de plénitude sans jamais pouvoir le retrouver.

Pour les jumeaux monozygotes, il existe une deuxième relation fusionnelle. Elle peut être éprouvée dans le réel, tout au long de leur vie. Parallèlement, pour eux l'image de soi peut être rencontrée dans la rencontre avec une autre, différente mais tellement semblable en même temps. A certains moments, j'ai eu la bizarre impression de voir ma propre image dans l'image de ma sœur jumelle. Je me souviens que j'ai vu *mes*

premières rides chez elle... Je reviens sur cet aspect de l'image dans le chapitre suivant.

Pour moi, le fait d'être jumelle m'a toujours fait osciller entre deux états psychiques : être en fusion avec ma sœur jumelle ce qui peut être jouissif mais en même temps aliénant ou bien être séparée de ma sœur jumelle ce qui crée un manque voire une souffrance mais ce qui crée en même temps une ouverture.

Pour ce couple fusionnel, ce ne sont pas des passages comme on traverse avec nos parents (naissance, rencontre fonction paternelle, stade de miroir, Œdipe, adolescence) qui nous permettent d'évoluer dans ce couple. Pour moi le fait d'être jumelle m'a ramené tout au long de ma vie à cette origine, ce lien indissociable qui nous unit. Autant elle a pu être agréable, me rendre confiante (j'avais l'impression de ne jamais être toute seule) autant elle a pu être source de souffrance parce que ressentie comme aliénante et difficile à vivre, surtout quand on traverse des phases où l'individuation est un enjeu important comme par exemple à l'adolescence.

J'ai dépensé beaucoup d'énergie dans ce processus d'individuation et j'ai même été jusqu'à « tomber amoureuse » d'un homme français (je suis hollandaise) que j'ai épousé par la suite. Ce n'est que maintenant, une fois adulte où mon identité, ma vie affective et familiale sont bien ancrées que je n'ai plus besoin de « lutter ». Actuellement quand je suis avec ma sœur jumelle je peux pleinement profiter de nos moments ensemble et jouir de cet état sans manque où j'ai un fort sentiment de plénitude, où j'ai l'impression que mon objet@ n'est pas un leurre mais existe en chair et en os.

J'é mets l'hypothèse que ma résistance à ce « ne pas savoir », à accepter la castration vient de cet état de fait. Si par ailleurs je peux être comblée, pourquoi ça ne serait pas possible avec mon désir de tout comprendre ?

Ou peut-être encore n'est-ce pas un refus ou une résistance mais un refuge, une façon de me sentir en sécurité comme quand je suis avec ma sœur jumelle ? Peut-être que c'est un état que je recherche quand je ne me sens pas en sécurité ?

Emprisonnée dans les images ?

Les mails échangés avec Joseph autour de ma gémellité faisaient allusion à deux choses qui ont retenu mon attention : le fait de tout vouloir comprendre d'une situation au sens de tout embrasser que je viens de développer précédemment mais aussi à l'emprisonnement dans nos images respectives. Il m'a écrit : *« Il y a dans la position du superviseur la nécessité de s'extraire de tout comprendre, mais aussi de sortir des marécages de l'imaginaire, pour s'ouvrir au mouvement inconnu de la parole. Toujours en défaut d'être, nous humains cherchons d'abord dans l'image d'autrui la réponse au « qui suis-je ? ». Lorsque cette image est de l'ordre du semblable, on court le risque d'une diffraction à l'infini. On n'en sort que comme Alice, en traversant le miroir ».*

Petit-à-petit mes identités (personnelle et professionnelle) se construisent. Après un long parcours, je peux aujourd'hui dire que je ne me perds plus quand je suis avec ma sœur jumelle ; je ne me perds plus dans son image ni dans notre extrême proximité.

L'autre côté du miroir était peut-être ce beau pays qui est la France. Mon identité de femme est maintenant suffisamment solide pour ne plus me sentir menacée quand je suis dans mon environnement familial, personnel. En règle générale, je me sens à l'aise et confiante dans ma relation à autrui.

Quant à mon identité professionnelle, elle commence à être suffisamment solide pour ne (presque) plus avoir besoin de chercher une rassurance dans l'image d'autrui... du moins dans mon travail dans l'institution et dans mon travail à la Maison Verte. Ça ne veut pas dire que je sais mais plutôt que je sais être sur le bon chemin. Je prends beaucoup de plaisir à travailler dans ces endroits qui me donnent la pêche. Par contre j'ai encore besoin de me former avant de pouvoir être à l'aise à cette place de superviseur. Je me rends compte que dans le groupe de formation j'hésite à prendre cette place dans l'Instance Clinique. Là, l'image que j'imagine renvoyer aux autres ou l'image que les autres peuvent me renvoyer me parasitent dans mon écoute de la parole qui circule. Parallèlement, dans cette situation nouvelle pour moi, mon envie voire mon devoir de tout comprendre revient en force.

Ce qui va m'aider à me sentir suffisamment confiante pour ne pas être prise dans ce lien imaginaire avec les personnes que j'aurai en supervision sont : la formation, l'appropriation du cadre qui va autant contenir le groupe que moi-même et les éléments de théorie dont j'ai déjà évoqué le contenu plus haut. Ils vont me permettre d'acquérir de la confiance pour pouvoir me risquer à occuper authentiquement la place de superviseur et ainsi être en capacité de m'ouvrir au mouvement inconnu de la parole. Soyons clair : non pas dans le but de tout pouvoir comprendre ou de croire que je sais qui je suis mais plutôt pour être suffisamment à l'aise avec l'idée que je ne saurai jamais tout et que forcément des choses m'échapperont !

La légitimité.

En relisant mes notes prises lors de la première semaine de formation, je tombe sur un passage par rapport à l'intérêt (ou pas) de distinguer le masculin du féminin pour le mot « superviseur ». Joseph a fait la remarque : « *Est-ce que ça a vraiment de l'intérêt de le différencier ?* ». A ma surprise je me rends compte qu'au lieu de marquer « intérêt », j'ai marqué « interdit » : *interdit de différencier*. Aussitôt je fais le lien avec le dernier mail que nous avons échangé avec Joseph où il évoque la question de « *faire disparaître l'altérité* » et « *le rêve d'une image totalitaire* ». Nous sommes donc bien sur la bonne voie, la mienne, celle d'une jumelle monozygote ou peut-être même de celle d'une femme singulière qui est poursuivie de quelque chose dont elle pensait pourtant s'être déagée. Pas tant que ça peut-être...

Mais est-ce que ce mouvement de chercher à effacer l'altérité me poursuit dans toutes les situations, ou constitue-t-il pour moi une sorte de base de sécurité où je cherche à me réfugier (bien malgré moi) quand je me trouve dans une situation où je pourrais être déstabilisée comme par exemple dans le cadre d'une formation où je m'engage, où je parle, où je me mouille et où ... je suis seule ?

Je me souviens très bien de cette situation. A la remarque de Joseph, j'ai répondu du tac-au-tac : « *Vous dites ça parce que vous êtes un homme !* ». Quel risque de contredire « le maître ». Peut-être cet acte manqué vient de là : en prenant mes notes je me suis dite que j'aurais mieux fait de me taire... J'ai pris la parole d'une place où je n'avais aucune légitimité : ça ne se fait pas de contredire le maître, pour qui je me suis prise ?! Quand je ne me sens pas à ma place, je peux donc avoir ce réflexe de me situer dans un mouvement où je cherche à effacer l'altérité. Dans l'exemple cité ci-dessus, j'aurais préféré m'effacer, ma parole. Je me suis cachée derrière mes notes. Par ailleurs, je sais aussi que je peux me montrer agressive (l'autre mouvement dans lequel on cherche à faire disparaître l'altérité) quand j'estime que la personne qui prend cette parole différente de la-mienne n'est pas à une place légitime pour la prononcer. Je me souviens d'une formation obligatoire à laquelle j'ai participé où une intervenante d'un centre de formation est venue au foyer avec l'intention de nous donner des « recettes » de bienveillance. Sur un plan symbolique elle l'était légitime mais pour moi, sur un plan imaginaire elle ne l'était pas. C'était une jeune femme qui s'est présentée avec un diplôme universitaire en poche et en étant en train d'en préparer un autre, ce dernier en lien avec le thème qui nous réunissait. C'est elle qui allait nous expliquer comment il fallait faire pour bien s'occuper de « nos » résidents ; nous qui sommes formés, qui avons de l'expérience, qui avons cumulé une multitude de réunions cliniques, d'échanges, de projets, de formations. Bref, ça démarrait mal. Effectivement au fur et à mesure qu'elle développait ou plutôt qu'elle énumérait ses conseils (« *Il ne faut jamais...* », « *Il faut toujours...* ») mon agressivité est montée. J'aurais aimé la faire taire...

En ce qui concerne ma place de superviseur et ma légitimité (ou pas) de l'occuper, je pense qu'aujourd'hui je ne me sens pas suffisamment armée. Le risque est que je me sente rapidement déstabilisée et me situer dans ce mouvement d'effacer l'altérité, plutôt en m'effaçant, en me repliant ou en essayant de me rassurer dans l'image de l'autre avec éventuellement un mouvement de séduction qui peut y être inhérent.

A mon travail au foyer ou à la Maison Verte, je me sens légitime pour occuper ma

place de psychologue ou d'accueillante. Mes formations, mon expérience, mes multiples échanges, mes lectures, mes supervisions etc. m'ont suffisamment formée pour que je m'y sente aujourd'hui à ma place. Je n'éprouve pas de mal-être dans des situations où je vois ou j'entends des choses avec lesquelles je ne suis pas d'accord ou dont je ne comprends pas le sens. C'est avec les résidents, mes collègues, les enfants ou avec les parents qu'ensemble nous tracerons un chemin vers l'apaisement ou la compréhension. Des fois nous sommes aussi amenés à faire appel à notre « capacité négative ». Ce concept a été introduit par A. Philippe. C'est la capacité « d'être dans l'incertitude, les mystères, les doutes, sans courir avec irritation après

19

le fait et la raison » .

La formation et la monographie vont m'aider à me sentir légitime à cette place de superviseur et du coup vont m'aider à développer cette capacité négative dans mon travail de superviseur. La monographie me permettra d'approfondir des connaissances dans des domaines dont j'estime avoir besoin d'en savoir plus (par exemple autour de l'insaisissable ou de l'éthique). Les semaines de formation, les échanges, les Instances Cliniques vont m'aider à faire le début du chemin qui va me mener vers un sentiment de légitimité pour assumer cette place d'exception de superviseur.

Résumons. Après un petit détour plusieurs éléments se sont clarifiés et précisés. En étant dans un groupe chacun occupe une place particulière. Elle peut ou pas être occupée par des personnes qui ont ou qui n'ont pas une légitimité. Quand j'ai l'impression que quelqu'un présent dans le groupe n'a pas de légitimité pour y être je cherche à l'effacer. S'il s'agit de l'autre qui ne serait pas légitime à cette place, l'agressivité peut monter en moi, je pourrais chercher à effacer la parole de l'autre. Quand c'est moi qui ne me sens pas légitime à la place que j'occupe, j'aurais tendance à vouloir effacer ma propre parole, à me taire. Parallèlement, ma capacité négative et ma capacité d'accueillir la parole de l'autre peuvent être parasitées par un manque de confiance que je peux ressentir. Je peux alors avoir tendance à vouloir tout comprendre au sens d'embrasser tout d'une situation. Je pourrais me réfugier derrière un savoir qui, plutôt que de contribuer à la compréhension couperait tout échange et paralyserait au contraire ce mouvement qui peut nous permettre de trouver du sens dans ce qui se passe dans le transfert dans la relation avec ceux que nous accompagnons. Je peux aussi –dans des situations où je doute, où je ne me sens pas à l'aise- essayer de me rassurer dans l'image de l'autre mais cette tendance -plus liée à l'identité qu'à la légitimité- a nettement diminuée.

Afin de me sentir légitime à cette place de superviseur, et pour pouvoir être suffisamment à l'aise pour être capable de faire silence en moi pour accueillir le récit des participants à la supervision, j'ai besoin –au-delà de la formation, des échanges



19

VALLET P., « Quelle place pour la clinique dans la formation des travailleurs sociaux ? », texte psychasoc, mars 2014.

PDF Editor

lors des semaines que nous partageons ensemble- d'apports théoriques qui vont d'une part m'aider à ne pas chercher du sens là où il n'y en a pas et d'autre part contenir ma pensée en ayant clairement défini une éthique professionnelle que je pourrai aussi être amenée à interroger avec les professionnels que j'accompagnerai dans les groupes de supervision. Cette clarification de l'éthique, de ce qui est acceptable ou pas est d'autant plus importante pour moi parce que je ressens que les obligations d'évaluation, la recherche d'économiser de l'argent peuvent menacer l'essentiel de notre pratique : l'existence de lieux où la parole peut circuler librement permettant la

20

recherche de sens. C'est comme le formule très justement G. Zimra : « *L'homme ne serait-il plus qu'un individu dont les troubles émotionnels sont répertoriés, classifiés, évalués... nivelés à des fins marketing ? Que reste-t-il du sujet imparfait, imprévisible, singularisé de la parole qui l'échappe et le fait humain ?* ». En effet, nous voyons de plus en plus arriver dans les établissements des recommandations de bonnes pratiques qui réduisent la complexité humaine à des troubles d'adaptation qu'il suffit de rééduquer. Ou il suffirait de donner des médicaments qui découlent de source du diagnostic que les psychiatres auront collés sur les personnes que nous accompagnons pour qu'elles fonctionnent à nouveau « normalement », de façon adaptée aux exigences de la société actuelle où l'efficacité et la performance sont

21

essentielles. Le livre de Michel Minard illustre bien de quelle façon les diagnostics sont directement liés à la fabrication de certains troubles psychiatriques à partir d'une vision de société qui ne supporte ou qui ne tolère plus aucune manifestation d'une singularité qui jusque là ne posait aucun problème. Je pense notamment au nombre important d'enfants qui sont actuellement diagnostiqués comme hyperactifs et à qui on prescrit de la Ritaline. Certaines associations de parents font croire qu'il suffit d'appliquer une seule méthode éducative de façon intensive pour que tout s'arrange, en d'autres mots pour qu'il n'y ait plus de troubles. Or, comme le dit encore G. Zimra dans le même article : « *Concernant tout ce qui nous échappe, que nous ne pouvons ni cerner, ni maîtriser, ni anticiper, est essentiel à l'homme et à son mystère* ».

Mais avant de m'embarquer dans des lectures théoriques je vais tenter de clarifier ce qui légitime notre présence dans une Institution.

Dans les échanges que j'ai eu avec Joseph, il a donné une idée vers où je pourrais orienter ma réflexion : « *La légitimité rejoint celle de l'autorité ; de quoi on s'autorise ? Si ce n'est d'une place à laquelle on a été désigné, nommé et qu'on a décidé d'occuper. Le superviseur ne s'autorise que de lui-même et ... de quelques autres* ».

Commençons avec ce qui me semble le plus simple : la légitimité qui nous est donnée de par le fait que nous sommes nommés et payés pour intervenir à cette place de superviseur. Qu'est-ce qui peut motiver un directeur de défendre auprès de ses administrateurs de dégager de l'argent pour ces lieux de parole, ces espaces du dire

20

ZIMRA J. G., « Aliéner la folie ?, Maladie mentale et marchandisation », *Journal des psychologues*, mars

2014.

21

wondershare™

MINARD M., *Le DSM-Roi*, Editions érès, Collection « Des travaux et des Jours », 2013.

PDF Editor

comme les nomme Jean Oury, où nous travaillons le transfert à partir d'une histoire ?
Qu'est-ce qui justifie ce travail ?

22

Claude Allione en résume l'importance ainsi : « *La dimension thérapeutique réside dans l'acte de mettre en récit. L'identité narratrice se constitue non seulement dans les récits que je fais de moi-même, mais aussi dans l'entrecroisement des narrations qui me représentent, ainsi que dans l'anticipation de ces narrations. Mais pour qu'elles puissent être anticipées encore faut-il qu'en existe la scène désireuse de les accueillir. C'est là le rôle principal : créer ce désir* ».

Je souhaite illustrer le bien-fondé de cette démarche à partir de deux exemples cliniques, issus de l'institution où je travaille. Le premier exemple illustre comment une supervision peut avoir un effet apaisant, bénéfique, le second illustre quels effets dévastateurs peut avoir l'absence des lieux de parole avec un intervenant extérieur pour occuper cette fonction moins-un des fois nécessaire pour recréer du mouvement dans une équipe où les échanges sont paralysés parce que trop pris dans des liens imaginaires. Je reviens sur cette notion de fonction moins-un juste après.

L'institution où je travaille est un foyer de vie qui accueille 65 résidents dont 80% ont des troubles psychotiques ou autistiques. Nos repérages théoriques sont ceux de la psychothérapie institutionnelle et de la phénoménologie. Le directeur est un homme ouvert. Ancien éducateur au foyer (il était là à l'ouverture en 1975), il est très sensible à l'ambiance et y accorde beaucoup d'importance. Il met tout en œuvre pour que chacun (résidents et soignants) soit respecté et reconnu. Il accorde également beaucoup d'importance à la libre circulation des résidents et à celle de la parole. Chaque résident est avant tout considéré comme une personne, un être humain et non pas comme un cumul de symptômes. Notre volonté est d'établir une relation avec cette personne, porteuse d'une histoire et non pas de le faire rentrer dans une certaine norme en voulant à tout prix diminuer les manifestations de ses défenses psychiques. Notre objectif premier est celui d'offrir un lieu où chacun peut évoluer dans une ambiance suffisamment sécurisée où il peut trouver sa façon de rendre son existence la plus agréable -ou pour certains la moins angoissante- possible. Nous avons beaucoup d'occasions formelles et informelles où nous pouvons échanger librement.

La première situation concerne une équipe éducative qui accompagne un résident en fin de vie. Il est au foyer depuis l'ouverture. L'équipe a fortement investi la relation auprès de ce résident. Elle exprime son sentiment de ne pas en faire assez et exprime se sentir défaillante dans cet accompagnement. Le résident se montre pourtant calme, détendu et avec les quelques moyens d'expressions qui lui restent il exprime clairement que pour lui les choses se passent du mieux possible. Des réunions cliniques, des paroles rassurantes et valorisantes du directeur, de l'équipe médicale et des chefs de service quant à la qualité de leur travail n'ont pas un effet apaisant. Une supervision leur a été proposée. La maîtresse de maison y a été également associée. Le superviseur a pu faire un travail avec cette équipe autour de la difficulté d'accepter les limites de leur travail, qu'être éducateur consiste aussi à accompagner les personnes jusqu'à la mort, cette limite « *inconditionnelle, indépassable, certaine*

et comme telle déterminée du sujet »²³. Rapidement, nous avons constaté un apaisement dans cette équipe dont certains ont pu aussi exprimer leur peur d'être confronté à la mort, leur peur de se trouver seul au moment du décès, leur peur de perdre ce lien affectif, leur sentiment de ne pas être à la hauteur etc. Quand quelques mois plus tard le décès de ce résidant est advenu, l'ensemble des soignants était calme et avait l'impression d'avoir fait du « bon boulot ». L'ambiance était triste mais sereine et lorsque nous nous sommes réunis entre soignants et résidants pour parler du décès de ce résidant chacun a pu s'exprimer sans que des tensions ou des angoisses soient venues envahir cet espace de parole. Cet exemple montre comment,

comme le formule W. Bion²⁴ la supervision a procuré « *un espace de contenance où les anxiétés ont pu être métabolisées mais aussi où le désir des soignants dans ses excès a pu être travaillé* ».

Le deuxième exemple clinique est issu de « mon » équipe technique. L'équipe technique est constituée de 8 personnes avec des fonctions et responsabilités différentes : le directeur, le psychiatre, le directeur adjoint, les deux chefs de service, les deux psychologues et la psychomotricienne. Dans l'équipe technique, l'échange allait toujours de soi; nous pouvions librement exprimer nos idées, nos impressions, nos désaccords. On pouvait rire, « s'engueuler » et pleurer en toute confiance. C'était un espace d'élaboration commune où chacun s'engageait et se positionnait. Quand en fin de compte une décision devait être prise, c'est le directeur qui tranchait et chacun l'acceptait en reconnaissant l'autorité de celui-ci. Bref, une complicité autour d'un objectif commun était installée depuis plusieurs années jusqu'au jour où un des psychologues est parti à la retraite. Un jeune psychologue est venu le remplacer et nous l'avons accueilli en pensant -certainement un peu naïvement- qu'il allait naturellement s'inscrire dans l'échange spontané et libre. Tout le contraire s'est produit : notre nouveau collègue était incapable (et ce pendant presque 5 années) de prendre la moindre parole, de s'engager pour donner son avis ou pour se positionner sur un quelconque sujet. Nous avons essayé de « débloquer » la situation en en parlant avec lui en équipe ou de façon individuelle mais rien n'y faisait. Lui-même ne comprenait pas trop ce qui l'empêchait de parler. En apparence tout allait bien, il disait être sur la même longueur d'onde sur un plan théorique et disait se sentir à l'aise avec nous. Il était certes timide et n'avait pas -selon lui- la même aisance verbale que certains d'entre nous mais ceci n'expliquait pas son incapacité à prendre la parole.

Dans un premier temps nous avons été patients, compréhensifs mais petit-à-petit un malaise s'est installé puis de l'agacement voire de l'agressivité sont venus parasiter nos échanges. Comme je l'ai développé auparavant, cette agressivité était certainement en lien avec la question de sa légitimité d'occuper cette place dans l'équipe technique et au sein de l'institution où nous avons une grande responsabilité

23

HEIDEGGER M., cité dans LACAN J., « Fonction et champ de la parole et du langage en psychanalyse », Rapport du congrès de Rome, 1953.

24

Wondershare™
Cité dans MELLIER D., « La fonction à contenir », cairn info, 2005.

quant à l'interrogation du sens en ce qui concerne le fonctionnement institutionnel et l'accompagnement que nous y proposons. Sa posture nous donnait l'impression qu'il la laissait plutôt vide.

Parallèlement notre dysfonctionnement et notre mal-être avaient des conséquences sur l'ambiance dans l'institution et sur d'autres instances où la libre circulation de la parole était jusque-là possible. J'avais l'impression que petit-à-petit les dispositifs que nous avons bricolés ensemble et qui avaient une fonction contenante, se vidaient de leur sens, ce qui amenait encore plus de tensions...

A plusieurs reprises j'ai évoqué l'idée de faire appel à un régulateur mais cette idée n'a pas été retenue par le directeur.

Une violente agression qui a eu lieu au sein de l'institution est venue renforcer le malaise qui existait au sein de l'équipe technique. L'échange autour de cet incident fort traumatique pour l'ensemble des résidents et soignants aurait été primordial mais la situation était tellement bloquée que nous n'y arrivions plus.

Devant le constat que la situation était bloquée et que les tensions étaient pour moi devenues insupportables j'ai décidé -en argumentant ma décision au sein de l'équipe technique- que je n'allais plus me rendre à nos réunions d'équipe. La semaine suivante mon collègue était licencié...

Peut-être qu'une régulation d'équipe, l'intervention de quelqu'un occupant cette place d'exception aurait pu recréer une dynamique d'échange authentique. Nous aurions peut-être pu travailler autour de cette différence de places que nous occupons au sein de l'institution et les reconnaître symboliquement comme le développe Jean-

25

Pierre Lebrun²⁵. Sans ce travail de régulation, nous avons été pris dans une escalade de tensions où la dimension imaginaire (avec l'agressivité qui allait de pair) est venue paralyser tout échange ouvert.

Ces deux exemples démontrent clairement que ce travail de supervision ou de régulation est primordial dans des institutions où les soignants sont souvent confrontés à des émotions fortes qui ont besoin d'être prises en compte. Qu'est-ce qui opère dans ces instances ? La notion de la fonction moins-un peut nous éclairer sur ce qui pourrait être en jeu dans ces instances. Elle est centrale dans les dispositifs de supervision ou de régulation où le superviseur incarne cette fonction ; c'est cette place d'exception qui permet la fluidification de l'échange. Mais elle peut également être opérante me semble-t-il dans d'autres dispositifs au sein des institutions. Selon

26

Jean Oury²⁶ « *la fonction moins-un évite la contamination par les autres. S'il y a manque de fonction moins-un, des coagulations créent des systèmes archaïques de bouc-émissaire. Elle permet quelque chose qui puisse définir de l'interlocution, un espace entre-deux. Elle est de l'ordre de la tiercéité* ». Elle permet de ne pas être pris et coincé par le système. C'est un point « *hors forces, hors forme, un point neutre, un*

25

LEBRUN J.P., « Autorité, Pouvoir et Décision dans l'institution », 2006.

26

OURY J., BALAT M., DEPUSSÉ M., « Trialogue. Ecritures et Psychothérapie Institutionnelle », mai 2002.

point impossible, du zéro absolu » comme le dit Lacan²⁷.

Bien entendu il ne suffit pas de se réunir pour que les intervenants ou les réunions occupent cette fonction moins-un. Le dispositif et la posture de ceux qui animent ces réunions favorisent ou empêchent le fait que ces lieux de parole soient effectivement des espaces du dire où la parole est respectée et où elle peut circuler librement.

Philippe Bichon²⁸ affirme que l'animation de ces réunions nécessite une sorte d'hyper vigilance pour repérer à chaque instant comment chacun des participants se situe dans *l'être-avec* les autres. Donner la parole à telle ou telle personne, couper la parole à cet autre, ce sont des microdécisions prises dans une immédiateté qui mettent en question une dimension de coupure et orientent l'ambiance. Cette hyper vigilance et cette disponibilité sont du côté de la fonction phorique, le repérage de là où en est tel ou tel serait plutôt du côté de la fonction sémaphorique, enfin cette décision de coupure, de ponctuation est-elle, du côté de la fonction métaphorique ou interprétative. Interprétative au sens analytique, mais aussi dans le sens musical, la fonction présidentielle est une sorte d'orchestration imprévue d'un groupe de musiciens en pleine improvisation.

Dans le livre *Préalables à toute clinique des psychoses* Jean Oury²⁹ parle de la fonction moins-un qui peut être incarnée par une personne auprès d'un patient au sein d'une institution. Il la compare à l'âme des marionnettes. « *Le montreur de marionnettes tient, entre ses doigts, le nœud de tous les fils de la marionnette et avec sa main fait danser la marionnette. On appelle ce nœud « l'âme » des marionnettes ou le centre de gravité. C'est ça qui permet d'avoir cette virtuosité des gestes et des mouvements* ». Dans une institution c'est cette fonction moins-un qu'occupe un soignant qui permet à certains patients de ne pas s'effondrer. Elle permet à la structure psychique de tenir. Il donne l'exemple d'un patient qui vient le voir, des fois juste pour quelques secondes. Ça lui suffit pour tenir. Dans le foyer où je travaille je pense à une résidente qui vient saluer le directeur tous les matins : « *Bonjour patron ! J'ai bien dormi !* (...ou pas selon les jours). Des fois ils bavardent un peu, des fois ça s'arrête à ce petit échange furtif. Nous observons surtout l'importance de ce petit moment qui pourrait paraître anodin quand le directeur a le malheur de prendre quelques jours de congés. L'effet est ravageur : elle devient rapidement irritable, confuse, exaltée et se sent facilement persécutée.

La fonction moins-un peut être incarnée par une personne à partir d'une rencontre ou au sein d'un espace d'élaboration issu de la rencontre humaine mais je pense que ce dispositif de réunion peut également avoir à son tour cette fonction moins-un dans une institution. Je pense bien-sûr à la supervision mais ceci peut aussi bien être une réunion clinique ou un groupe de parole qui a lieu au sein d'une institution. Dans le

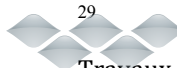
27

LACAN J., cité dans GOGUEL d'ALLONDANS T., GOMEZ J.F., *Cultures & Société* N° 4, octobre 2007.

28

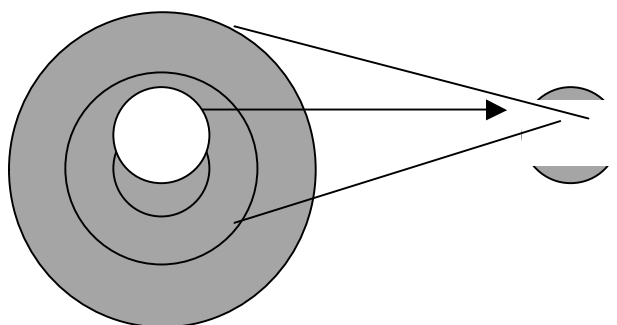
BICHON P., « Les réunions », *Institutions* N° 39, avril 2009.

29

OURY J. et FAUGERAS P., *Préalables à toute clinique des psychoses*, Editions érès, Collection « Des Travaux et des Jours », 2012.

même article Philippe Bichon affirme que certaines réunions peuvent fonctionner comme « *points de capiton* ». Leur présence garantit une certaine tenue de la structure. « *L'agencement institutionnel s'appuie sur une tablature de réunions qui ont des positions de carrefour plus ou moins important. Chacune de ces réunions prenant la place d'un signifiant dans la structure institutionnelle* ». Ce qui compte surtout, ce sont les phénomènes de passage entre les réunions. Les effets peuvent être de divers ordres. Le plus souvent on ne les repère que dans l'après-coup. Au foyer, la tenue régulière d'une réunion réunissant éducateurs et résidents d'une unité de vie permet par exemple de prévenir certains passages à l'acte. J'ai été témoin à plusieurs reprises d'un résident en colère, par exemple devant le constat d'un vol d'un cd, criant sur l'auteur présumé : « *Tu vas voir, je vais en parler à la réunion !* ». Sans cette instance de régulation où il avait la garantie que sa parole allait être accueillie et prise en compte dans un dispositif collectif, il y a de fortes chances qu'il aurait réglé ce différend sur le champ. Un autre exemple qui illustre l'effet apaisant de ces réunions peut être la remarque d'une éducatrice face à un résident devenu de plus en plus apathique et immobile : « *Je vais en parler en supervision. J'en peux plus, il m'épuise* ». Nous avons également constaté à de nombreuses reprises qu'après une réunion de supervision ou une réunion clinique que le climat est devenu plus calme par le fait que nous ayons pu faire un pas de côté, que nous nous sommes engagé de façon moins figée dans un transfert dans lequel on était « happé ».

La fonction moins-un peut donc être incarnée par un dispositif ou une personne. Elle permet du mouvement au sein d'une structure mais en même temps elle permet d'être tenue par cette même fonction. La structure peut être institutionnelle ou psychique.



Quant à la légitimité que je m'accorderais à moi-même, de quoi s'agit-il ? Qu'est ce qui va me permettre de m'autoriser à occuper cette place d'exception et d'adopter la posture adaptée ? Plusieurs points sont devenus plus clairs pour moi. Premièrement : savoir ne pas savoir afin de favoriser l'écoute, la création, le bricolage. Jamais le réel

ne peut être « attrapé » par les mots ou le savoir. Comme le dit J. Rouzel³⁰ : « *Les savoirs théoriques sont inaptes à rendre compte du réel et butent sur l'impossible à dire. Il existera toujours dans les activités humaines, de l'impensé et de l'impensable, de l'irreprésenté et de l'irreprésentable. Il faudra s'accommoder de ce trou dans le savoir* ». D'ailleurs, dans les groupes auprès de qui nous assurerons des

supervisions nous essayons d'amener les soignants à accepter que le soignant « soutient son acte à partir d'une posture du non-savoir : non-savoir sur l'autre, éthique dans la mesure où le savoir n'est pas du côté de l'institution ou de ses représentants, mais du côté du sujet. Un sujet responsable, considéré dans sa globalité, accepté dans sa singularité et dont il faut favoriser, valoriser la parole car à travers elle et ce qu'il dit de lui, il nous apprend qui il est et comment il appréhende

31
le monde » .

Bien évidemment afin de pouvoir travailler la castration des autres, il faut avoir fait du chemin par rapport à sa propre castration. Ce « savoir ne pas savoir » ne veut pas dire qu'on peut se contenter du minimum et que ce savoir n'est au fond pas très important. Le savoir, issu de la théorie ou de l'expérience contient notre pensée et en même temps garantit la liberté de pensée. Sans référentiel théorique, nos réflexions partiraient « tout azimut » et nous ne pourrions travailler autour de notions comme le sens ou le non-sens. Ce manque dans le savoir fait référence au désir d'apprendre et de savoir. Il doit rester mobilisé. Notre travail auprès des personnes que nous accompagnons ne peut jamais se situer du côté de la maîtrise ou du côté des procédures dont certains politiques ou administrateurs imaginent qu'ils peuvent éviter toute dérive. A mon avis c'est certainement tout le contraire qui peut se produire si des procédures sont appliquées sans prendre en compte la particularité de chaque situation, c'est-à-dire sans réflexion autour du sens que peut avoir un événement dans un contexte précis qui peut dépasser les interlocuteurs directement impliqués dans ces situations. Je pense à une fugue ou de la violence par exemple.

Ce n'est qu'après ce premier temps d'écoute où le savoir -qu'il soit théorique ou issu de mes expériences- va permettre de faire des liens. En effet, le savoir n'est pas exclusivement théorique mais peut aussi être le résultat de nos expériences. Xavier

32
Gallut parle d'une « élaboration signifiante de la pratique », ce qui place les praticiens dans une logique de production de savoirs, à partir de leur expérience et avec l'aide d'un tiers. Le vécu ne suffit pas. Il doit acquérir la qualité de l'expérience et c'est par la mise en mot que pourra se construire un savoir d'expérience.

En d'autres termes, dans ce deuxième temps le savoir peut être mis au service des ressentis ou des représentations afin d'y donner du sens dans un mouvement d'ouverture. Si au début de ma formation j'avais le sentiment que je devais apprendre beaucoup de théorie avant de pouvoir me lancer dans la supervision, j'accepte aujourd'hui l'idée que je ne pourrai jamais être rassurée dans la mesure où il y aura toujours des choses que j'ignorerais et où il y aura toujours de l'imprévu. C'est excitant : alléchant et inquiétant à la fois.

Donc, plutôt qu'essayer de combler ce trou dans mon savoir, que je ne comblerai de toute façon jamais, je reprends donc mon petit bonhomme de chemin qui me convient et qui jusqu'à maintenant soutenait mon travail à la Maison Verte et dans l'institution. Ma première réaction face à ce constat était teintée d'une

31

PONNOU-DELAFFON S., « L'intervention éducative », texte psychasoc, mars 2010.

32

GALLUT X., « La supervision des équipes en question », texte psychasoc, 2009.

déception : « Tout ça pour ça... ». Toute cette formation, mes lectures (Heidegger, Lacan...) pour conclure que finalement j'étais sur le bon chemin, que ce n'était pas si mal que ça. Mais finalement c'est rassurant de me rendre compte que j'estime être sur la bonne voie. Je pense qu'effectivement je pourrai occuper cette place d'exception parce que dans ma vie, dans mes 20 ans d'expériences professionnelles, dans mes formations, j'ai acquis un certain savoir qui va m'aider à me montrer suffisamment cohérente, pertinente et suffisamment sûre de moi pour incarner la posture adaptée à celle d'un superviseur pour que chacun me reconnaisse la « légitimité de l'autorité » comme l'appelle Jean-Pierre Lebrun dans son livre

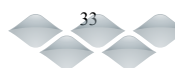
33

Clinique de l'institution. Contrairement au début de ma formation où j'avais l'impression que je devais d'abord combler des manques dans mon savoir, je pense déjà avoir un certain bagage qui me permet de faire des liens entre la clinique et la théorie. Ce bagage va m'aider à border le travail de supervision que je pourrai être amenée à faire. Une partie des livres que j'ai achetés suite à la première semaine de formation est restée sur mon bureau en attendant le « bon » moment pour moi de les intégrer dans mon parcours. Je reprends tranquillement mon « bonhomme de chemin », là où j'en suis, c'est-à-dire en approfondissant et en enrichissant mon expérience et mon savoir autour de la psychanalyse et la clinique de l'institution.

En même temps, c'est aussi logique que j'hésite à faire le saut parce que je mesure l'ampleur de la tâche. Ne pas en prendre la mesure relèverait de l'inconscience ou de l'ignorance. Jean-Pierre Lebrun insiste sur le fait que personne ne bénéficie aujourd'hui, avec la transformation de la société, spontanément de l'autorité symbolique. « *Fonctionner à cette place d'exception est désormais un mérite qu'il convient de conquérir à chaque fois. La force du symbolique ne suffit plus, et a besoin d'être validé. Même si on peut rétorquer que le symbolique étant ce qu'il est, à savoir propriété de tous et personne, qu'il ne demande de l'appui de qui que ce soit, qu'il s'impose comme tel dès que l'on parle. Si ce point de vue peut se défendre pour le collectif, il est illusoire pour ce qui concerne la vie psychique individuelle* ».

On l'a bien vu avec l'exemple de la formatrice qui était venue nous donner des recettes de bienveillance que j'ai citées auparavant. Jean-Pierre Lebrun poursuit ainsi : « *Cette contrainte que le symbolique engendre, il faut toujours bien que quelqu'un lui prête chair –fût-ce ponctuellement au titre de rappeler que lui-même y est soumis. La mise en place du registre symbolique, avec la différence de places qui y est inhérente, n'est jamais acquise une fois pour toute. Elle est à la charge de chacun et c'est à celui ou celle qui occupe la place d'exception de rendre sa nécessité sensible auprès de ceux à qui il ou elle s'adresse. La vie collective est toujours structurée par les contraintes auxquelles sont soumis les êtres parlants. Dès qu'il y a parole il y a différence des places ; de ce fait, la parole implique inévitablement l'absence de la satisfaction complète. La place d'exception ne met pas à l'abri ni de la solitude, ni protège de la critique* ».

J'aurais été prévenue !



L'éthique.

Aujourd'hui j'aimerais approfondir un peu plus la notion de l'éthique dans mon travail. C'est un aspect dont j'imagine qu'il peut également avoir un effet contenant pour moi et ajouter un cercle supplémentaire dans le schéma suivant qui représente les différentes références qui me sont utiles dans mon travail de psychologue dans le foyer où je travaille, dans mon travail d'accueillante et qui pourront l'être dans mes prochaines supervisions.

- L'éthique.
- Directives politiques.
- p6 5 4 3 2 1
- La psychothérapie institutionnelle.
- Projet d'établissement.
- La psychanalyse avec l'accueil de l'inconscient et l'analyse du transfert.

Après la troisième semaine de formation, forte en émotions, je me le sens de plus en plus d'investir la place de superviseur. Je sais que j'ai encore beaucoup de choses à découvrir, à acquérir mais je suis confiante d'être sur le bon chemin. Je dois maintenant prendre le risque de me laisser pénétrer par les récits sans chercher à les comprendre et sans m'accrocher à un savoir qui pourrait m'aider. C'est tout le contraire qui risquerait de se produire. Plus je vais essayer de comprendre, moins je peux réellement écouter; plus j'essaie d'acquérir un savoir dans les livres moins je me l'approprie.

Sur un plan professionnel je suis en harmonie avec mon éthique que pour le moment j'appréhende de façon plutôt intuitive. Mon travail à la Maison Verte et la façon dont nous accompagnons les résidents dans notre institution me donnent de l'énergie et me procurent le sentiment agréable de contribuer –certes à une très petite échelle- à un monde plus humain où la singularité, la rencontre et la parole sont au cœur de nos pratiques. La Maison Verte représente pour moi un petit oasis relationnel où nous sommes concentrés autour de l'essentiel: le lien qui nous unit les uns aux autres, loin de la consommation, de l'urgence, des écrans, de l'immédiateté. Nous sommes tout simplement là pour partager un moment ensemble avec éventuellement des échanges ou des petites scènes où nous accueillons l'inconscient, où l'écoute ou la parole peuvent avoir un effet apaisant ou fluidifiant.

J'agis certainement dans ces endroits conformément à mon désir comme en témoigne le plaisir que j'y prends.

Face à la menace d'une deshumanisation de notre société et de notre travail en institution, j'ai envie d'approfondir de plus près le concept de l'éthique afin de préciser les contours autour de la mienne qui pour le moment reste donc

essentiellement intuitive. J'imagine que ce travail peut également border mon travail de superviseur mais aussi me guider dans mon travail en institution où les démarches qualité et les « recommandations de bonnes pratiques » préconisées par l'ANESM menacent la prise en compte de la singularité de chacun, que ce soit du côté des soignants ou des usagers.

Avant d'essayer de mettre au clair ce qui me guide dans ma vie mais aussi dans mon travail auprès des personnes que j'accompagne, je vais tenter dans un premier temps de décrire ce qui me perturbe autant, ce qui me pousse à vouloir clarifier mon éthique comme si je dois préparer ma réponse face à une menace qui risque d'anéantir des choses qui me semblent essentielles dans la vie.

J'ai déjà évoqué l'évolution de la société devenue hyper capitaliste. Elle est clairement décrite par Claude Allione. Il la décrit comme une société de saturation. Nous sommes face à une crise du langage et de la parole. Il y a un déni du manque. La parole est dévalorisée. Nous n'avons plus le temps ni le désir d'échanger. Dans le livre *Tensions et défis éthiques dans le monde contemporain* la psychanalyste Rachel

³⁴ Israël affirme qu'« *Aujourd'hui les sms, e-mails, posts, tweets, et vidéos sur l'internet et sur les smartphones, réalisant sans trêve, à travers le monde entier la dorénavant banale prouesse de l'échange immédiat des informations* ». La géographie n'impose plus les délais d'une attente incontournable avec leurs effets émotionnels -patience, curiosité, imagination anticipatrice, nostalgie, crainte de l'inconnu. Nous constatons le retour du principe de plaisir accessible à tous. Il transforme la culture par son exigence de satisfaction immédiate. La parole est réduite à de l'information, à décrire au plus près le factuel et a perdu sa fonction symbolique.

³⁵ Dans le même livre Pierre-Antoine Chardel ajoute que par le biais des multiples médias, le monde vient à nous et non l'inverse. Nous sommes dans une attitude beaucoup plus passive que réactive. Nous ne sommes plus au monde mais seulement dans une image de celui-ci. Le monde est présenté comme une collection de fragments où une image ne chasse la précédente et ne la remplace que pour être remplacée à son tour l'instant qui suit. Les incessants flux d'informations neutralisent la part réflexive de la réception et empêche une réelle appropriation des faits.

La société de consommation nous fait croire que nous pouvons tout avoir, que nous ne devons manquer de rien. Tout est à vendre, il suffit d'acheter pour être heureux comme nous le font croire les pubs qui envahissent nos champs de vision partout où se pose notre regard.

Puis la mutation sociale provient également d'un nouveau mode de gouvernement des humains : « *le management par la rivalité et la peur qui, au nom de la dictature de la performance et de la concurrence, impose partout dans tous les secteurs d'activité,*

34

ISRAËL R., « Les brèves de notre temps », *Tensions et défis éthiques dans le monde contemporain*, Editions des Rosiers, 2013.

35

CHARDEL P. A., « Nouveaux médias et conscience morale », *Tensions et défis éthiques dans le monde contemporain*, Editions des Rosiers, 2013.

comme dans la vie intime de chacun, les mêmes normes et les mêmes modes d'assujettissements par l'évaluation quantitative»³⁶. Ces nouvelles normes ne s'intéressent plus à la qualité et au sens des activités professionnelles : soigner, accompagner, bricoler et transmettre les œuvres humaines ne sont pas quantifiables et prévisibles et donc jugés sans intérêt. Dans l'association culturelle « Métiers à Tisser » dont je suis membre, plusieurs de mes collègues ont pu témoigner de la violence dont ils ont été l'objet quand ils ont essayé de parler de leur façon de soigner les enfants dont ils avaient la charge. Dès qu'ils ont commencé à parler du relationnel thérapeutique, de leur intérêt pour la psychothérapie institutionnelle, les évaluateurs externes leur ont clairement dit que ce n'était pas l'objet de l'évaluation et de toute façon plus dans l'air du temps, ces pratiques étant jugées obsolètes... Mes collègues ont fortement ressenti cette dévalorisation de la spécificité humaine. Ce qui intéressait les évaluateurs étaient les procédures, les dossiers, l'uniformisation, un genre de prêt-à-porter pour l'accompagnement des êtres humains avec des actes prévisibles, décomposés en unités techniques mesurables et quantifiables.

Il faut être performant et efficace, tous ! Plus de place pour la psychiatrie et les fous.

37

Nous parlons désormais de santé mentale, affaire de tous. Patrick Coupechoux reprend dans son livre cette évolution de la société à partir de la place qui est accordé

au fou depuis le 19^e siècle. Il développe comment on a pu considérer la personne psychotique. Lui-même parle de la folie en insistant sur le fait que quand on parle de la folie on ne parle pas seulement de gènes, de chromosomes, de cerveau ou de système nerveux comme les médias nous le font croire à de multiples reprises, mais on parle de l'être humain, dans la totalité de son existence. Il ajoute que pour comprendre un tel positionnement il faut bien-sûr aller à la rencontre de la maladie mentale, il faut aller dans les hôpitaux ou les associations qui tentent d'accompagner ou soigner ces personnes afin de nouer une véritable relation et d'éprouver qu'elle se situe au cœur de l'existence humaine. Je voudrais ici reprendre une citation de

38

François Tosquelles qui compare la folie à un noyau d'abricot :

« En partageant le repas, nous avons mangé des abricots sortis de la même corbeille, pour ne pas dire du même arbre. Ni vous ni moi n'avons avalé le noyau. Nous avons dégusté la pulpe qui l'entoure. Notre intérêt avait été réveillé par le parfum, et surtout la couleur de la peau veloutée du fruit. [...] Je vous ai dit que la folie est le noyau de l'être humain. Il n'est pas prudent de l'avalé tel quel. Cependant, sans le noyau, le fruit n'aurait jamais existé. Notez d'autre part que, si tout cela a provoqué nos mouvements et nos techniques cannibales et digestives, cela a joué un rôle dès que la possibilité de nous le rappeler apparaît. On a fabriqué ainsi des souvenirs qui peuvent être évoqués plus tard par la parole. Ils dépassent de très loin le simple jeu

36

L'APPEL DES APPELS, *politique des métiers, Manifeste*, Editions Mille et une Nuits, 2011.

37

COUPECHOUX P., *Un homme comme vous. Essai sur l'humanité de la folie*, Editions du Seuil, 2014.

38

TOSQUELLES F., *L'enseignement de la Folie*, Editions Privat, 1992.

des sensations corporelles. Habituellement, on l'écarte et on en parle plus du noyau de l'abricot. Cependant, on comprend aisément que dans une étude scientifique des fonctions biologiques du noyau, de la pulpe et de la peau, le rôle fondamental du noyau puisse être pris en considération. Toutefois, ce qu'on peut dire constitue un enchevêtrement de sons, de mots et de concepts publiables. C'est à ce prix que le noyau de la folie devient créateur de rapports humains, tels que notre rencontre : nous nous sommes mis ensemble à table, où il y avait bien autre chose que des abricots à partager... ».

Nous sommes bien loin de la vision des hommes et des femmes politiques d'aujourd'hui qui veulent nous imposer des recommandations de bonnes pratiques où le sujet, la parole, l'inconscient, la singularité, l'imprévu, le bricolage seront absents voire interdits. Même s'il ne s'agit que de recommandations et pas d'obligations, le 02 mai 2013, la ministre déléguée aux personnes handicapées et à la lutte contre l'exclusion, Marie-Arlette Carlotti, déclarait au Monde à propos du troisième plan autisme : *« En France, depuis 40 ans, l'approche psychanalytique est partout, et aujourd'hui elle concentre tous les moyens. Il est temps de laisser la place aux autres méthodes pour une raison simple : ce sont celles qui marchent, et qui sont recommandées par la Haute Autorité de Santé »*. Elle ajoute : *« N'auront les moyens pour agir que les établissements qui travailleront dans le sens où nous leur demanderons de travailler »*.

Comment faire face à ce constat, face à l'évolution de la société et les décisions politiques qui en vont de pair ? Je pense que chacun, de notre place, en tant que citoyen et professionnel, nous avons le devoir de résister. Humblement mais avec une conviction, à partir d'une éthique que je vais essayer de clarifier dans les pages qui suivent.

Peut-être est-il important de commencer avec une interrogation autour de l'humain, autour de ce parlêtre que nous sommes. Qu'est-ce qui nous caractérise ? Nous sommes tous semblables mais en même temps tous aussi très différents. En quoi sommes-nous semblables ? L'homme parle. Il parle *« parce que le symbole l'a fait homme. Les symboles enveloppent la vie de l'homme d'un réseau si total qu'ils*

39
conjoignent avant qu'il vienne au monde par l'os et par la chair » . Chaque personne s'inscrit dans une communauté qui le précède et constitue le milieu où se déterminent ses affections et se forment ses opinions. Il est le maillon d'une chaîne signifiante dans laquelle il était pris bien avant sa naissance. Avant son arrivée au

40
monde il est déjà parlé. Lacan affirme que *« l'enfant à naître est déjà, de bout en bout, cerné dans ce hamac de langage qui le reçoit et en même temps l'emprisonne »*. Chaque être humain est dépendant, assujetti et vulnérable. Nous sommes sujet de l'Autre. Notre propre désir est indissociable du désir de l'Autre. *Le désir de l'homme trouve son sens dans le désir de l'autre, non pas tant parce que l'autre détient les*

39

LACAN J., « Fonction et champ de la parole et du langage en psychanalyse », Rapport du congrès de Rome, 1953.

40

LACAN J. cité dans ROUZEL J., « Trans-faire de la musique », Texte psychasoc, 2014.

clefs de l'objet désiré, que parce que son premier objet est d'être reconnu par l'autre⁴¹. Jean Oury⁴² le formule comme suit : « Si le désir de l'homme c'est le désir de l'Autre, on peut parler d'une forme première, foncière d'aliénation. L'aliénation : dépendre de quelque chose qui est hors de soi. Du fait qu'on vient au monde dans une dépendance totale, on a tout intérêt à ce que son propre désir s'articule dans le vecteur du désir de l'Autre. Parce que si l'Autre ne me désire pas, il ne me donnera pas à bouffer ».

L'idéal moderne d'autonomie et de liberté est un leurre. Le philosophe humaniste Henk Manschot⁴³ explique que nous acquérons de l'indépendance tout au long de notre vie. L'indépendance est un processus. L'objectif de l'accompagnement que nous proposons ne se résume pas à répondre aux besoins élémentaires mais vise « l'autonomie existentielle » de l'autre. Dès que nous le pouvons, nous devons nous effacer, nous mettre à l'ombre. La qualité des soignants ne se mesure pas à l'application de techniques mais à leur façon d'être un homme et leur façon de respecter l'autre dans sa façon d'être un homme.

Etre une personne n'est pas une potentialité mais une substance. On ne devient pas une personne, on est une personne. En tant que professionnel nous ne sommes pas là pour « donner » une place aux personnes que nous accompagnons mais nous sommes

là pour (faire) reconnaître la place qu'elles ont de fait. Emmanuelle Rozier⁴⁴ dans un livre qu'elle a écrit sur le fonctionnement de la clinique de Laborde décrit la place des patients à ce lieu comme suit : « Toute personne, avant d'être malade, est d'abord un sujet parlant, et interagit sur l'échiquier collectif qui organise le quotidien et donne sens à ce que fait chacun ».

Après ces quelques éléments succincts (qui méritaient certainement un développement beaucoup plus approfondi) qui nous orientent en quoi nous sommes tous semblables il est tout aussi important d'affirmer que tout être humain est différent en reconnaissant l'importance à l'histoire, la temporalité et à la singularité de chacun. Certainement je suis particulièrement sensible et révoltée quand je me rends compte qu'une personne est réduite à son image, à une représentation. En tant que jumelle j'ai été trop souvent réduite à mon apparence. On était « les jumelles », pas toujours appelées par nos prénoms, les gens nous confondaient malgré le fait que j'avais des cheveux courts et ma sœur des cheveux longs. Ca me mettait toujours très en colère parce que j'avais l'impression que les gens se fichaient royalement de moi, de qui j'étais réellement. Des fois j'avais l'impression d'être une attraction comme dans un cirque ou un zoo... Dans mon travail au foyer j'accorde beaucoup

⁴¹ LACAN J., « Fonction et champ de la parole en psychanalyse », Rapport du congrès de Rome, 1953.

⁴² OURY J., DEPUSSÉ M., *A quelle heure passe le train... Conversations sur la folie*, Editions Calmann-Lévy, 2003.

⁴³ MANSCHOT H. cité dans BAARS E., *Goede zorg. Ethische en methodische aspecten*, Uitgeverij Christofoor, 2006.

⁴⁴ ROZIER E., *La clinique de Laborde ou les relations qui soignent*, Editions érès, 2014.



d'importance à ce que les résidants soient appelés par leur nom et/ou leur prénom, signifiant lié à leur identité et non pas à leur handicap ou pathologie. Pour les présenter dans leur projet personnalisé nous ne leur collons pas d'emblée une étiquette avec leurs difficultés mais nous décrivons d'abord leur personnalité et leurs intérêts. C'est sûr que ça ne va pas toujours de soi ou c'est peut-être même inévitable dans une première rencontre de ne pas être happé par leurs troubles massifs ou leur apparence physique qui peut être très marquée. On peut aussi se sentir désemparé quand nous nous trouvons en présence d'une personne avec qui la relation se présente comme pas allant de soi, comme envahissante ou au contraire comme apparemment impossible. D'où l'importance de ces espaces de parole que représente la supervision. En l'écrivant cela semble facile : prendre en compte la singularité de chacun, mais en pratique cela pose de sacrés dilemmes parce qu'évidemment on n'a pas à faire qu'à des sujets mais aussi à tout le réseau relationnel, à tous les tissages relationnels dans lesquels nous sommes tous pris et auxquels nous participons. Il faut une grande rigueur et vigilance pour ne pas se laisser piéger par d'apparentes évidences trop simplistes qui ne prendraient pas en compte la complexité de l'être humain et de son environnement. J'ai en tête par exemple un résidant qui vit de façon très intense chaque instant de la journée. Il vit dans une temporalité complètement décalée de celle de l'institution. Nous pourrions dire: ce n'est pas grave, il vit sa vie, il profite et il fait les choses à son propre rythme. Mais si nous le laissons libre d'aller là où son intérêt l'amène, il vivrait en marge de toute dimension collective et risquerait de se priver des moments partagés avec les autres qu'il apprécie fortement comme par exemple quand il se rend dans un manège pour y faire de l'équitation qui est sa passion. Quand nous prenons le temps pour échanger avec lui, on se rend compte qu'il y a une profondeur dans sa pensée, sur la vie, sur lui, sur sa vie en institution. Même si nous essayons de le faire avec une grande souplesse, quand nous lui rappelons que c'est bientôt l'heure de manger ou que c'est bientôt l'heure de partir à l'équitation par exemple, nous avons quelques fois l'impression d'être intrusifs, de le bousculer et de ne pas respecter sa façon d'être. Il y a tous les jours une multitude d'exemples à donner de notre difficulté d'allier le respect de la singularité et la vie en collectivité. Je me souviens d'une discussion que j'ai eue avec un éducateur auprès de qui j'insistais fortement sur le respect de la différence qui existe entre les résidants. On ne peut pas avoir la même réponse à un comportement qui en apparence est semblable mais qui pour deux résidants n'aura pas le même sens. A juste titre, il m'a répondu : *« Je veux bien qu'il ne faut pas faire pareil pour tout le monde mais sous prétexte qu'ils sont tous atteints de handicap ou de troubles psychiatriques, on ne peut pas leur laisser faire tout et n'importe quoi non plus ! »*. Beaucoup de discussions sont nécessaires pour lâcher la maîtrise et pour prendre en compte la singularité de chacun tout en tenant compte les éléments de la vie sociale. Les besoins des uns peuvent aller à l'encontre de ceux des autres. Je pense par exemple à un résidant pour qui la libre circulation est bénéfique, mais ce même résidant crée un sentiment d'insécurité chez certains résidants qui ont pu être victime ou témoin de ses passages à l'acte... Bien-sûr, à cette complexité s'ajoute le fait que nous travaillons avec nos valeurs, nos qualités et nos défauts qui vont également influencer notre façon d'investir notre rôle de soignant.

Afin de proposer un accompagnement qui a du sens autant pour les résidants que pour les soignants, il est primordial de créer des dispositifs qui permettent son émergence. La parole et les écrits permettent l'inscription dans une histoire et une mémoire, conditions de la subjectivité de chacun. Ce n'est qu'en échangeant avec les patients et toute la constellation transférentielle que nous pouvons repérer la façon qu'ont les personnes que nous accompagnons de s'inscrire dans leur existence.

La transmission.

Dans mon travail au foyer ou à la Maison Verte mais aussi dans mon investissement dans l'association culturelle où nous sommes mobilisés autour du mouvement de la psychothérapie institutionnelle j'essaie de contribuer certes de façon très modeste à ce que la singularité de chaque sujet soit reconnue et respectée. Mais au-delà de mon propre investissement je me rends compte que la transmission est également une de mes préoccupations. La transmission des valeurs que j'ai évoquées ci-dessus n'est pas évidente dans la mesure où une grande partie de la génération de jeunes collègues qui arrivent pour remplacer des collègues partant à la retraite a été bercée dans cette culture de performances, d'efficacité et de satisfaction immédiate. Souvent, les jeunes stagiaires ou diplômés nous parlent plutôt de distance et sont surpris d'entendre parler d'engagement et du relationnel thérapeutique.

La transmission peut se situer à plusieurs niveaux : à celui du savoir et des connaissances théoriques ; celui du témoignage et de l'expérience vécue ; celui des

valeurs et peut-être le plus important comme le souligne Michaël Bar-Zvi⁴⁵ celui de la transmission de la transmission, de la volonté de transmettre qui est l'enjeu premier d'une société qui ne cesse de parler de mémoire mais se perd dans l'instant et le virtuel. Transmettre c'est savoir que je ne suis pas le premier et surtout pas le dernier. Je pense personnellement que la transmission des valeurs comme celles que j'ai décrites tout au long de cette monographie passe essentiellement par le partage d'un éprouvé, par des rencontres authentiques avec les personnes que nous accompagnons. Je pense à un tournoi de foot qui a été organisé dans l'institution l'été dernier par notre jeune éducateur sportif. Pendant plusieurs semaines, un terrain a été préparé par un petit groupe de résidants et l'éducateur technique responsable des espaces verts. Des lignes ont été tracées et des buts fabriqués. Tout le monde qui le souhaitait (résidants et soignants) a pu y participer. Cuisinier, résidant, éducateur, directeur, maîtresse de maison, psychologue, on était tous acteur dans cet événement sportif. Le tout a été clôturé par un grand goûter au milieu de la cour centrale qui se situe devant le château. Quel extraordinaire moment de rencontre et de partage ! Je pense que des moments comme ça ont un effet et font sentir de près ce qu'on fait tous ensemble dans cette institution. C'est aussi, et peut-être surtout à travers des moments comme ça que nous transmettons un esprit, une éthique, une culture de non-maîtrise, de



bricolage qui peuvent être appropriés parce qu'ils ont été éprouvés par ceux qui y ont participé.

Conclusion

Après de nombreux détours allant de lectures de Heidegger ou de Lacan, aux réflexions autour de ma gémellité, autour du savoir et du non-savoir, de la légitimité, de l'éthique et de la transmission, je suis arrivée... au point du départ !

En fin de compte ce que je faisais jusque-là n'était pas si mal que ça. Je peux reprendre mon petit bonhomme de chemin là où je l'avais laissé avant toutes ces lectures et tous ses questionnements.

Je pense pouvoir prendre le risque de me mouiller et de suivre le conseil du monsieur dans le train : m'engager à cette place d'exception en suivant le cours de l'eau et en faisant confiance.

Tout ça pour ça ?... me direz-vous.

Je vous réponds : Oui, Tout-ça ⁴⁶ pour ce@ ⁴⁷ !

⁴⁶

Qui sont tout à la fois des sensations, des images issues des sens, des idées, des souvenirs, des rêves, des hallucinations, des stupeurs, des oublis, des méprises etc. écrit Thibault Moreau dans *Tensions et défis éthiques dans le monde contemporain*, 2013.

⁴⁷

En référence à l'objet@, objet cause du désir.

Bibliographie

ALLIONE C., *La part du rêve dans les institutions*, Editions Les Belles Lettres, 2010.

L'APPEL DES APPEL, *politique des métiers*, Manifeste, Editions Mille et une Nuits, 2011.

BAARS E., *Goede zorg, Ethische en methodische aspecten*, Uitgeverij Christofoor, 2006.

BALAT M., OURY J., M. DEPUSSE M., « Trialogue . Ecritures et Psychothérapie Institutionnelle », mai 2002.

BAR-ZVI M., « Le temps, architecte de la transmission dans le monde contemporain », *Tensions et défis éthiques dans le monde contemporain*, Editions des Rosiers, 2013.

BICHON P., « Les réunions », *Revue Institutions N° 39*, avril 2009.

CHARDEL P., « Nouveaux médias et conscience morale », *Tensions et défis éthiques dans le monde contemporain*, Editions Rosiers, 2013.

COUPECHOUX P., *Un homme comme vous. Essai sur l'humanité de la folie*, Editions du Seuil, 2014.

GAD WOLKOWICZ M., « Sculpter l'impossible ou de la disposition analytique de l'analyste », *Tensions et défis éthiques dans le monde contemporain*, Editions des Rosiers, 2013.

GALLUT X., « La supervision des équipes en question », texte psychasoc, 2009.

GOGUEL d'ALLONDANS T., GOMEZ J.F., *Cultures & Société N°4*, octobre 2007.

ISRAEL R., « Les brèves de notre temps », *Tensions et défis éthiques dans le monde contemporain*, Editions Rosiers, 2013.

LACAN J., « Fonction et champ de la parole et du langage en psychanalyse », Rapport du congrès de Rome tenu à L'Instituto di Psicologia della Università di Roma les 26 et 27 septembre 1953.

LACAN J., *L'éthique de la psychanalyse*, livre VII, Editions du Seuil, 1986.

LEBRUN J.P., « Autorité, Pouvoir et Décision dans l'institution », 2006.

LEBRUN J.P., *Clinique de l'institution*, Editions érès, 2008.

MELLIER D., « La fonction à contenir », cairn info, 2005.

MINARD M., *le DSM-Roi*, Editions érès, Collection « Des Travaux et des Jours », 2013.

OURY J. et DEPUSSE M., *A quelle heure passe le train... Conversations sur la folie*, Editions Calmann-Lévy, 2003.

OURY J. et FAUGERAS P., *Préalables à toute clinique des psychoses*, Editions érès, Collection « Des Travaux et des Jours », 2012.

PONNOU-DELAFFON S., « L'intervention éducative », texte psychasoc, mars 2010.

ROUZEL J., « Fonction et champ de la parole et du langage en travail social », texte psychasoc, nov. 2004.

ROUZEL J., « Quelle références pour le référent ? », texte psychasoc, A.S.I.E, 2011.

ROUZEL J., « Trans-faire de la musique », texte psychasoc, 2014.

ROZIER E., *La clinique de Laborde ou les relations qui soignent*, Editions érès,

2014.

TOSQUELLES F., *l'Enseignement de la Folie*, Editions Privat, 1992.

VALLET P., « Quelle place pour la clinique dans la formation des travailleurs sociaux ? », texte psychasoc, 2011.

ZIMRA J., « Aliéner la folie ? Maladie mentale et marchandisation », *Journal des psychologues*, mars 2014.



PDF Editor

Didier BOUTERRE

Sur père vision à Supervision

Un préalable, un préambule, un préliminaire...

Quelques points de développement, une conclusion, fin et suite à la dernière semaine, éventuellement...qui sera un épilogue.

LE PREALABLE:

Position délibéré d'écriture sur l'intransitif...

En écrire quelques choses, pourquoi en écrire quelques choses et comment...

Il ne peut être question pour moi dans cette monographie de choisir une écriture normative comme pourrait être celle de type universitaire quoiqu'il en soit, d'autant plus que la consigne n'en précise pas la forme. En l'occurrence, le travail que j'ai effectué dans cette formation est sur le sens et non une recherche sur une signification ou sur une thèse.

En m'inspirant du film «Tous les matins du monde... sont sans retour...», à la réponse

de Sainte-Colombe à Marin Marais, «vous faites de la musique, très bien, mais vous n'êtes pas musicien!». J'utilise cette phrase aussi pour affirmer, qu'il s'agit pas pour moi ici d'être seulement dans l'écrit, mais dépasser ce niveau, se mettre, me mettre en position, peut-être, d'être écrivain en quelque sorte. Il s'agit pour moi ici, d'être délibérément dans une partie qui vient signer ce qu'est pour moi cette formation dans mon propre processus d'analysant. J'ose prétendre qu'ici, seulement peut se jouer la place, l'authentique place à être superviseur...

Comment ne pas évoquer au cours de cette monographie la question de mon écriture.

Il s'agit bien d'écrire et quand j'entends ce mot, une crispation me prend, comment le «maître, l'autre...» va recevoir mon écrit? De sa part, j'imagine qu'il refusera mon écrit quoique je fasse, quoique j'écrive tant sur la forme que sur le fond, la forme étant cependant souvent mis en avant.

A propos de monographie, l'idée qu'il fallait écrire a réveillé le drame de cette question. Je suis bloqué sur l'écriture, savoir celui qui va regarder mon écrit m'empêche...me tue! (sanglot...)

C'est un sacré poids d'avoir ce sentiment et là je me surprends à buter à l'idée de faire cette monographie.

Comment faire, j'ai passé le temps d'écriture, je m'y suis résous (lapsus, résolu j'ai voulu dire), mais là, il fallait débusquer quoiqu'il en soit cet imaginaire: «c'est comme ça qu'il faut faire, vous ne faites pas comme il faut, votre travail est à refaire!!!». Alors penser qu'il me fallait en préalable casser cette injonction, «c'est à refaire!!!», en soutenant par avance que mon écrit se déroberait de toute façon au regard de l'autre... Alors je postulais que cet écrit me peut être l'écriture de moi indépendamment de cet imaginaire que je fais de l'autre qui attend mon écrit sur un terrain qui me dérouté.

Pensez-vous donc, j'imagine ce «maître castrant» là où il n'est même pas... Car pour la monographie il s'agit justement de parler de soi aux autres et voilà que je découvre ou redécouvre que le piège de l'écrit est en moi et que je suis le propre censeur duquel je veux me dérober sans cesse et avec lequel je suis en guerre. Toujours d'avant l'écriture, il me faut battre contre, provoquer, casser, emmerder l'autre qui regarde mon écrit par rapport au châtement qu'il me menace.

Voilà pourquoi j'ai posé ce préalable à cette histoire, de mon histoire. Ici, sur ce temps de formation à la supervision une rencontre s'est faite. Dans la supervision –su père vision ou sur père vision-, il y a père et de là, il y a ce que je suis.

(Voir le développement et replacer le déroulé de ce moment particulier de la rencontre et de la concordance des temps..., Stan et Montpellier, Mort annoncé du père, choc et émotion, vous dites supervision en lieu et place d'analyse de pratique, je me forme à être superviseur, finirai-je par être psychanalyste au moment où certains symptômes se dépouillent?...).

LE PREAMBULE:

Un cheminement, pas une inscription.

Il s'agit d'écrire une monographie, qu'est-ce qu'une monographie. Mono, Monos», «le seul», graphie, le graphe, le signe, l'écriture. Ici pour moi, le seul qui écrit, c'est moi et c'est de moi qu'il s'agit, en conséquence je pars pour cette monographie qu'il ne sera question que de moi. J'évacue d'emblée toute idée de thèse ou autre recherche. Je suis venu à cette formation à un moment de concordance des temps, où une parole de moi compte, quelque chose ici c'est passé et ce moment vient faire sens dans mon histoire personnelle et aussi du côté de l'engagement professionnel.

Cette monographie vient faire un aboutissement, pas dans le sens d'une finalité, peut être éventuellement d'une certaine finition à prendre dans le sens de tenter de parfaire l'œuvre, ce qui ne veut pas dire finir l'œuvre, si on veut bien concevoir qu'une œuvre ce termine au-delà d'une mort. L'œuvre d'une vie, l'aboutissement d'un cheminement, d'un parcours, de mon parcours.

La supervision n'est pas pour moi une inscription dans quelque chose qui serait une recherche d'une nouvelle compétence, même si elle a été fantasmé à un moment donné comme cela, mais dans le cheminement d'une vie qui fait sens à «supervision», plus précisément la question du père, la question de mon père, les deux à la fois qui vient faire ici et maintenant Supervision et être Superviseur, voir plus, comme dit Jacques CABASSUT, une place d'analyste.

Il sera donc question de cheminement dans cette monographie...

(Voir le développement).

LE PRELIMINAIRE:

La concordance du temps à propos du père. Au soir du premier jour, j'apprends la nouvelle que mon père est mourant, deux jours après, en instance clinique je viens parler d'un père perturbé et qui vient percuter. Percuté, c'est le cas de le dire, puisque cette question vient percuter (pèreauté) la mort du père, de mon père et la formation de supervision que je

viens d'engager après deux ans de me mijoter le désir de faire du travail de supervision un axe essentiel de mon action professionnel qui est déjà en route dans l'action et d'effectuer également cette formation après une période d'hésitation de même durée. Ici ce place l'énigme...mon énigme...



PDF Editor

DEVELOPPEMENT:

Développer à partir de la rencontre initiale des temps; Carrière finissante; rencontrer la mort du père; être psychanalyste...

Un point de développement:

Aborder dans les préliminaires, la concordance des temps. Terrible question au travail depuis que la conscience du temps cours et cours. Partir de cette question, c'est marquer un cheminement, un parcours de vie. Il ne m'apparaît pas possible de parler de cela, sans parler du temps. Le temps qui passe, le temps qu'il a fait, le temps qu'il faut, le temps à être...

Ce temps sans maîtrise, immaîtrisable fait ce parcours... Le chemin passé est le temps. Or ce temps n'est pas linéaire et invariable, il est fait de rencontres, d'événements, également de choc, mais aussi de concordance.

La concordance du temps pourrait être le fait d'un nœud ou pour d'autre un concours de circonstance, voir d'une coïncidence. Pour moi ici, la concordance est ce moment particulier, étroit qui se situe dans le moment de la rencontre et qui produit sens au point que se déclenche un avant et un après. Quelque chose qui dans la ligne du temps vient à se courber ou à se retourner. La concordance du temps fait que deux événements qui s'entrechoquent vient faire sens et c'est le sens qui fait concordance.

Ce moment particulier et plutôt rare, ce produit quand sûrement quelque chose travail l'inconscient et dans ce travail l'inconscient il y a une révélation. Ici, supervision devenant sur père vision au moment de la nouvelle de la mort imminente du père. Le choc, la concordance est là, et elle révèle ce qui fait sens à être superviseur...

Autre points de développement:

-La question du désir:

Pourquoi et comment j'en suis venu à cette formation de superviseur, là où ce mot ne m'évoquait rien de bon...

Depuis plusieurs années je m'intéresse à l'analyse de pratique. M'engageant de plus en plus dans cette voie, je m'interroge qu'il serait pertinent de faire une formation sur ce sujet, peut-être même de faire un point là où j'en suis dans cette prétention, malgré d'en avoir une idée assez précise à quoi ça consiste. Par ailleurs aussi, arrivant en fin de carrière, je réfléchissais si je ne pourrais pas, un de ces jours, profiter d'une formation qui jusqu'à maintenant ne m'avais jamais tenté. Si je voulais aussi profiter de mon capital formation (D.I.F.) c'était le moment ou ce ne sera pour jamais.

Cette idée ancrée en tête, un beau jour, je me suis mis à feuilleter une revue dans mon bureau de la M.E.C.S. de présentation de formations au titre évocateur «Psychasoc». Revue parmi d'autres qui n'était pas là par hasard au fait que l'ancien Directeur de cet établissement avait dû prendre l'abonnement, lui-même versé dans la psychanalyse et notamment sur les groupes (pratique sociale) «Déconstruire le social de S.Karz». Groupe qui en l'occurrence retenait ma sympathie pour avoir fait un petit bout de chemin avec eux il y a quelques années de cela. Je pensais donc que «Psychasoc» avait quelque familiarité avec eux et donc j'ouvris avec une certaine appétence cette revue et tomba sur la page: Formation à la supervision d'équipe de travailleurs sociaux, médicosocial, social, sanitaire et scolaire. Voilà quelque chose qui serait pas mal pour engager cette formation...

En l'occurrence, ce qui au premier abord achoppa, fut justement le mot «Supervision» qui eut d'abord un effet révoltant. Super Vision, s'apparentait pour moi, super voyeur, super contrôleur, quelque chose d'un ombilic d'adolescent d'un vécu de la dimension d'un censeur.

Malgré cette réserve, mon désir de mettre en question mon attrait pour cet exercice et pour développer mon projet d'augmenter mes interventions auprès de groupes en analyse de pratique me paraissait pouvoir bien répondre à mes questions, restait cependant que mettre en place cette formation me semblait sur le principe bien compliqué.

Tout d'abord mon imaginaire s'heurtait à comment financer cette formation, la durée, est-ce que j'aurais la disponibilité de pouvoir me libérer sur les quatre semaines demandées, l'éloignement et surtout le financement du coût global que cela représentait. De ce côté, est-ce que j'allais pouvoir y associer mes deux établissements et est-ce que je pourrais également trouver un financement à partir de mon statut d'Auto entrepreneur, quand bien même et légitimement, je ne voyais pas d'inconvénient à en financer une petite partie, pensant que pour ce travail il me fallait bien payer un peu de ma personne. Tout ça dans un premier temps me dissuada et fis remiser ce projet à plus tard, sauf à bien laisser en vue la brochure, comme

si l'attrait restait en latence.

Une année passa, la brochure toujours bien en vue, feuilletée, refeilletée et puis un

jour, pourquoi pas, ça ne coûte rien d'essayer, me renseigner dans un premier temps puis m'inscrire si, et j'en doutais, s'il y avait véritablement des possibilités d'engager cette formation. Oh, surprise, confronté à mon imaginaire, ceux qui me paraissaient comme des éléments insurmontables disparaissaient presque par enchantement. Disponibilité, financement et éloignement, pas d'obstacles, le montage se faisait par lui-même, mes établissements financeurs étaient tous prêt à s'associer pour me permettre de faire cette formation, l'U.R.S.S.A.F. me dirigeait bien vers un organisme qui finance des formations pour les Auto entrepreneurs et les modalités d'inscriptions se mettait bien en place au niveau des délais sur le groupe sur lequel je pouvais me rendre en fonction de ma disponibilité relativement étroite. Concordance des temps...

-Le temps de la rencontre:

Dans le cheminement d'entre l'inscription et la rencontre, le «se mettre dedans», quelque chose d'une intuition me mener qu'il y avait quelque chose qui dépassait largement le cadre classique d'une formation professionnelle ordinaire. Quelque chose où j'allais toucher une finalisation, un dénouement dans ce qui m'engage depuis le début de ma vie professionnelle dans le métier de psychologue, mais plus encore à travers ce métier une quête de sens à être dans cette voie qui dépasse pleinement ce métier. Recoupant cette question, une autre question autour d'un autre exercice professionnel, celui plus récent d'être formateur à celui que j'ai déjà évoqué dans mon analyse, celui du maître. De ces deux questions emmêlées quelque chose allait aboutir à cette formation, sans savoir du tout à quoi j'allais avoir faire et essayant d'imaginer vaguement, très vaguement quelle forme pouvait avoir cette formation. Ce point d'inintérêt a été jusqu'à ignorer que cette formation était porté par un référentiel psychanalytique. Cette dernière dimension étant toujours de mon côté pris avec une certaine distance, la psychanalyse renvoyant plus un discours redondant et fermé qui peut avoir par moment, surtout du côté des Lacaniens, quelque chose d'une certaine religiosité «Jacques a dit = amen»...



Il y a de toute façon quelque chose de la religiosité dans la psychanalyse, celle-ci ne

PDF Editor

peut pas se comprendre sans y intégrer les racines du christianisme et surtout du catholicisme. Entre dieu le père et le confessionnal, les transitions symboliques sont toutes là. Cependant, je pense que le catholicisme est plutôt une métaphore de la psychanalyse que l'inverse. Ce point de digression n'est pas décalé dans cette monographie, j'y reviendrais dans la concordance des temps...

C'était un moment particulier, d'être porté par cette intuition et d'être pris dans un mouvement qui encore en écrivant ces lignes porte toujours. Quelque chose qui dit qu'il faut que j'y aille parce que c'est le moment et puis, il faut bien y aller. Certes un bon motif est venu rationaliser ma démarche, la fin de carrière qui me renvoie à ce travail de développer des interventions sur des groupes en analyse de pratique. Certes, il y a bien quelque chose d'une «fin», d'un «aboutissement», mais de carrière...? C'est là que se trouve un point de l'énigme. L'énigme étant prise dans la métaphore de la pelote de laine dont on tire un bout de fils qui déroule, qui déroule, qui déroule...

-L'arrivé à Montpellier:

Montpellier et les groupes de Stan, coïncidence peut être...

Arrivée à Montpellier, pris par cette impression tenace de m'y trouver alors que mon imaginaire me conduisait à penser que cette démarche ne pouvait pas aboutir, quelle serait barrée quelque part, du côté du temps, du côté de l'administratif, bref, j'étais à Montpellier dans un état de surprise, comme par accident, étonné que tout se déroulait sans obstacle, quelque chose se déployait presque malgré moi, indépendamment de cette imaginaire qui n'y croyait pas.

Le train arrive à l'heure, ce qui n'était pas évident du fait du choix d'arriver le jour même par deux T.E.R. qui par nature accusent souvent des retards, mais j'y suis à Montpellier.

Curiosité, me voilà cheminant pour aller Rue Jean Moulin, passant par la place de la comédie, un point d'arrêt, un sursaut, quand est-ce que je suis venu ici la dernière fois, puisque je suis venu faire un séjour à Montpellier une seule fois dans mon existence, hormis d'être passé en périphérie. Une seule fois, là, place de la comédie, justement, je reconnais vaguement, souvenirs, souvenirs qui remontent, le groupe avec Stan! Coïncidence extraordinaire... Concordance des temps...

Eh, oui, quel coïncidence, en 1980, peut-être 1981, je m'étais inscrit à un groupe, on

dirait aujourd'hui un groupe de parole, inspiré de la psychanalyse mais peu importe qu'elle soit de Freud ou de Lacan, une sorte de psychanalyse du hors temps animé par un moine. Ce groupe m'avait été présenté par une de mes collègues étudiantes comme moi, alors en quatrième année de psychologie, dite alors de maîtrise. Etant friand à cette époque de groupes de parole, appelé souvent dynamique de groupe, ayant l'année précédente été sur un de ces groupes au niveau universitaire, dans la présentation extraordinaire de ce groupe animé par un moine tout à fait marginale à la sphère des intervenants universitaires, qui plus est, quel hasard, faisant mon mémoire sur la vie monastique, l'occasion de cette rencontre m'avait apparu à la fois extraordinaire et incontournable. Aborder la psychanalyse du dedans de soi avec un moine avait quelque chose de presque irrésistible. D'autant plus que j'avais quelques mois auparavant rencontré Stan, diminutif de «père Stanislas» que j'avais interviewé. Le personnage m'avait particulièrement impressionné, personnage grand, filiforme, au crâne rasé et portant des lunettes à petit verre qui vous perçez d'un regard qui nous mettaient à nu. Et à l'occasion de cette première rencontre, j'avais été percuté par une phrase ironique qu'il m'avait adressé et surtout sur le type d'étude pour lequel je m'étais engagé, concernant ma démarche et la recherche en psychologie: «la, ma, vie n'est pas écrite dans un livre», ce qui voulait dire que lire mes bouquins de psycho ne m'apprendraient pas qui je suis, mais que c'était à une autre épreuve, notamment celle de la parole de moi que j'en serais quelque chose... De cette rencontre, quelque chose c'était enclenché d'un démarrage où me trouvant là, place de la comédie se poursuivait...

Place de la comédie, je cherche rapidement du regard où était l'appartement où le groupe c'était réunis cette fois. Difficile à retrouver, si ce n'est que je voyais alors à l'époque du balcon toute la perspective de la place de la comédie jusqu'aux rangées d'arbres du parc en arrière qui m'avait alors impressionné. Souvenir, souvenir je ne saurais plus dire qui faisait partie du groupe, une dizaine de personnes hommes et femmes, relativement équilibré et d'âge entre 25ans, moi-même le plus jeune, et une bonne cinquantaine pour le plus âgée, Stan étant lui au-dessus encore autour de la soixantaine. Curiosité, coïncidence de pensée à ça, alors que je ne savais pas ce que j'allais rencontrer rue Jean Moulin, mais déjà cette rencontre et cette coïncidence m'interrogea.

Quelques mots sur les groupes de Stan. C'était ma première rencontre avec la psychanalyse côté pratique ou clinique dirait-on aujourd'hui. Certes, psychanalyse particulière, d'une part, en groupe et avec un moine qui ne se référençait pas à l'orthodoxie Freudienne, mais reliait la psychanalyse à une tradition d'humanité beaucoup plus ancienne où la question de l'inconscient ou en tout cas son intuition précédait Freud, là aussi, quelque chose d'étrange entre religion et psychanalyse, sujet de mon mémoire d'alors et qui avait procédé à cette rencontre, assez curieux dans le fait qu'alors je dénonçais fermement, avec la question de la croyance, la question de la dépendance à un ordre religieux et toute la tradition chrétienne, en partie catholique. Curieux de me retrouver analysant face et par l'intermédiaire d'un moine. Qui plus est aussi dénonçant, et ça de façon plus contemporaine, la psychanalyse organisée comme une religion avec ses dogmes et ces chapelles, concordance des temps... Mais n'y-t-il pas là, quelque chose où catholicisme et psychanalyse font nœud...?

Si je procède aussi à un autre raccourci, se trouve là, la question du père, un moine appelé «père Stan», pas dans les séances, la question du père, la question de mon père, sur père vision, mais ça, je le laisse dans la conclusion de cette monographie.

Cette épisode dura cinq ans, où de façon plus ou moins régulière à raison de trois à cinq sessions par an, dans un groupe composé avec des participant réguliers et d'autres nouveaux entrant dans une sorte de danse, à la recherche d'un exorcisme de l'inconscient exprimé par la parole qu'animait les dynamiques de groupe. Au bout de ces cinq années, ayant le sentiment de tourner en rond, m'interrogeant sur le choix d'un psychanalyste atypique qui se faisait appeler père ce qui pour un psychanalyste amène au doute, j'entrepris pour de bon une authentique psychanalyse avec un authentique psychanalyste répertorié, mais pas forcément conforme à une tendance Lacanienne ou Freudienne ou autre, non, quelqu'un sur Toulouse de bonne réputation, à partir des connaissances assez bonnes que j'avais entendu parler parmi le microcosme des psychanalystes Toulousains que je fréquentais par l'intermédiaire de mon travail de Psychologue. Cependant, toujours avec un pas de côté à la question religieuse de la psychanalyse. Ce pas de côté étant toujours inné à mes démarches, hier comme aujourd'hui. D'ailleurs, le dit psychanalyste de bonne réputation, je n'ai jamais su et je ne sais toujours pas, malgré vingt ans de suivi à quelle obédience il appartient.

souvenirs d'une de mes première rencontre avec la psychologie et ce qui m'avais engagé dans cette formation à la «supervision» presque surpris par moi-même et rempli par ce nouveau imaginaire de qu'est-ce qui aller se passer là, dans cette formation, qui y participaient, qu'elles étaient les formateurs et qu'elles étaient les contenues? Si elles s'avéraient de type universitaire, sur un développement purement théorique et lignifiant, cela pourrait m'inciter à ne pas donner suite à ce qui par ailleurs m'inspirais quand même grandement.

Marchant rapidement car mon horaire était juste, inquiet aussi de trouver la bonne adresse, ne connaissant pas bien cette ville, malgré m'être bien renseigner à quelques mètres près, je situais le lieu. Enfin, me voilà devant le 11 Grand rue Jean Moulin et première surprise de voir arriver en même temps que moi, à la porte, une vielle connaissance que j'avais rencontrée quelques années auparavant à l'I.T.E.P. où j'avais un de mes postes de psychologue. De cette rencontre une inquiétude me pris, il ne manquerait plus de se retrouver entre personnes de connaissances, moi qui aspire dans ce type de formation et pour le peu que j'en ai entrepris de faire de nouvelles connaissances à me situer dans un nouvel espace humain.

Impressionné de se retrouver dans un vielle hôtel du XVIII^{ème} siècle, je me retrouvais au milieu d'un groupe de personnes qui semblaient bien se connaître. Soucieux sur le moment de caser mon bagage, je restais dans l'expectative un petit moment, voilà qu'une personne, secrétaire du lieu j'ai supposé, m'annonce que mon groupe n'est pas celui où je me trouvais dans mon présent, mais était dans une pièce voisine. L'impression de cette arrivée fut prise par le souci de l'heure du commencement de la formation, mais après coup, quelques heures après, l'impression particulière du local se mettait bien en phase avec une certaine psychanalyse littéraire, souvent logeant dans ces espaces anciens et aux murs garnis de bibliothèques, aujourd'hui cet espace ne peut pas se dissocier pour moi d'un réel espace de psychanalyste, tel qu'il s'est construit dans mon imaginaire.

Me voilà arrivé. Premier choc, j'ai un léger retard et je suis le dernier participant arrivé de ce groupe, chose qui m'est souvent désagréable, étant par nature ponctuel et pour ce genre de travail, aimant bien choisir ma place dans le dispositif. Là, il n'y en avait plus qu'une, apparemment la mienne car certainement au préalable le nombre de chaises étaient prévues au prorata du nombre d'inscrits. Deuxième choc, cette place, à côté de la place symbolique du maître, à sa droite, presque tout contre, tellement aussi l'impression d'une pièce étroite et sombre, rempli déjà des futurs collègues de ce groupe. Comment maintenant accéder à cette place, la dernière, celle qui me faisait d'entrée associer à côté du maître, l'intervenant formateur que je ne connaissais pas à ce moment-là. Troublé aussi, car actuellement fortement engagé dans l'exercice d'être moi-même formateur, cette proximité, se vu de côté n'aurait certainement pas été mon choix au départ si j'avais été un des premiers à accéder dans cette pièce, plutôt j'aurai choisi une place en face du formateur. J'ai dans cette circonstance, perçu un coup du destin, sans l'avoir choisi, d'être là à droite de la place symbolique du père et que cette place marqua déjà d'entrée quelque chose de fort dans le point de l'énigme, sur père viseur. Concordance des temps...

A ce moment-là restait une question forte qui restait prégnante. La nature de cette formation, une authentique formation ou la confrontation simplement à des discours universitaires? Très vite, dès les premiers moments d'échanges entre le groupe et le formateur, la connaissances de chacun de ce qui venait y faire, mais plus avant, l'accueil et la conception de cette formation, la manière dont elle sera conduite, il s'agira bien d'une formation dans ce que former veut dire et là, tout de suite, un point d'accrochage, tel exprimé, tel posé, tel aussi que je ne pouvais y souscrire autrement, c'est-à-dire par un engagement de ma personne. Là comme c'était énoncé, avec ces mots, je m'y reconnaissais pleinement, au point de me surprendre que ces mots sont ceux aussi que j'utilise pour donner sens à ce qu'est une formation. Troublé aussi, où d'entrée, pensant plutôt être inscrit dans une forme particulière voir marginale de l'exercice de formation, là, voilà quelqu'un qui parle comme moi. Je ne suis donc pas seul dans cette pensée et quelle bonne surprise où dès cet instant quelque chose me fit pleinement plongé dans ces journées, où tout de suite l'association que cette formation qui aurait pu être superficiel, devenait comme un moment clef de mon existence, moment, bien sûr qui s'est constitué au fil de mon engagement sur ces journées et qui sera un point de réponse de cette monographie. Il ne s'agissait plus seulement d'une concordance de temps, mais aussi de circonstance...

Il est des temps ou des moments où la coïncidence vient troubler. D'où dans cette

monographie, venir conclure par «concordance des temps...», un peu comme une ritournelle ou un refrain dans une chanson, mais là, l'impact temps fut massif et certainement clef de voûte de l'énigme.

Après une première journée, pour ma part très positive, le groupe de sépara et circonstance particulière, comme ce fut la seule fois de toutes les sessions, chacun ou en tout cas pour moi-même, c'est vu retrouvé dans une solitude lâché dans cette grande ville de Montpellier. Seul, car le liant du groupe n'avait pas encore fait son œuvre, les connaissances étaient superficielles et peut être chacun aussi, sur ce temps particulier du premier contact, avait besoin de se retrouver avec soi.

-Une nouvelle, un choc:

Donc, me voilà avec moi-même, ne distinguant pas bien si effectivement quelque chose va faire groupe en fonction des sympathies, des antipathies et empathies, où chacun vivant de son côté cette soirée Montpellièrène. Ce qui m'empêcha pas, comme d'ordinaire à la rencontre des autres encore inconnus, de faire tourner l'imaginaire à partir des visages et des noms de chaque membre du groupe et du formateur, qui est-il et que fait-il ici? En fait dès le lendemain, des éléments vont faire groupe par petits paquets ci et là.

Sortant du vieille hôtel du XVIII^{ème} siècle, me voici partie pour une soirée totalement libre et solitaire. Tout compte fait, apprécié aussi comme un bon moment à passer, tellement me sont-ils rares ces moments que certain appel temps libre qui pour moi sont aussi ces moments de flânerie, me rappelant aussi que je fus l'inventeur dans ma trentième année dans un club de randonnée pédestre du concept de promenade flânerie. Ici, j'avais quelques heures à flâner avec comme seul objectif de circuler en visitant cette ville de Montpellier qui de façon fabuleuse se présentait fort bien à ce type d'activité, ayant tout son centre piétonnier.

Premier temps de cette soirée, aller poser mes bagages à l'hôtel que j'avais réservé, rue des Etudes et me rafraîchir en cette fin d'après-midi de Juin assez chaude. Là aussi, impression forte de trouver un vieille hôtel, style année cinquante, tout en haut sous les toits. Souvenir, souvenir, là aussi, je me rappelais enfant, les hôtels où on descendait dès fois en voyage ou en visite à Paris dans ces mêmes années soixante. Après ce temps de pose et ranger mes bagages, j'abordais ma flânerie en errant dans ce centre piétonnier de Montpellier.

Encore comme le matin, arrêt place de la comédie, j'allumais mon portable à toute fin

utile, mais aussi dans le projet d'appeler ma petite famille pour leur faire état de la journée, de l'accueil reçu et de la qualité de l'hôtel. Si j'avais pu, j'aurais bien évité d'allumer mon portable, je reproche à cet instrument de supprimer l'absence, le manque et cette façon d'être dans un lien permanent qui justement empêche d'être face à soi-même, mais là, j'avais promis ce contact ce soir-là et une autre fois dans la semaine. Portable allumé, aussitôt je vis que j'avais un message enregistré. J'ouvre et j'entends que c'est ma mère qui me demande de la rappeler et que c'est important. Je l'appelle et elle m'annonce sans émotion particulière que dans la nuit qui précédait ce jour, mon père qui avait alors 92 ans était tombé en voulant dans la nuit fermer un appareil d'enregistrement dans la salle et qu'il s'était cassé le bassin, plus grave insista-t-elle, suite à cette chute, après un premier diagnostic médical, il se serait perforé la vessie qui aurait provoqué une hémorragie interne et que c'était la fin... ! ...

Puis en reprise, que c'était idiot de finir comme ça, par une chute idiote en circulant au milieu de la nuit dans l'appartement sans éclairage, alors qu'il avait déjà des problèmes d'équilibre. Sur le coup, en demandant où il était hospitalisé, j'essayais de convaincre ma mère que rien n'était encore certain sur l'éminence de sa mort et que le plus judicieux était d'attendre les nouveaux examens engagés en cette fin d'après-midi, avant de se prononcer sur un éventuel décès. Sur ce, ma mère m'annonça qu'elle m'appellerait un peu plus tard, si elle arrivait à avoir des nouvelles de l'hôpital.

Après cela, j'étais un peu «percuté» par cette nouvelle, ayant du mal à me faire une réelle opinion sur l'éventualité du décès de mon père. Le choc était tout autant sur la nouvelle que sur celui de la coïncidence que mon père viendrait à décéder justement là, ce premier jour où je commence cette formation qui plus est, formation qui rapidement répond à mes attentes. Le choc le plus puissant étant décidément pas ce jour, pas cette semaine, en plus étant éloigné de Montpellier, si je devais rentrer précipitamment, cela pourrait compromettre totalement ce que j'ai engagé ici, cette idée m'était insupportable.

Il va de soi que ma visite de Montpellier que j'entrepris sur le coup était particulièrement embrouillée par cette révélation, si mon père meurt cette nuit, que faire!? Maintenant, vu son âge et son état chancelant, ça devait arriver, mais pourquoi maintenant?

Ce soir-là!

 Wondershare™
Je m'étais bien préparé à cette éventualité, je savais que je serais confronté un jour

PDF Editor

bientôt à cette nouvelle. Je savais que mon père était dans la zone qu'on dit dans certain milieu «fin de vie», mais quand même, j'étais en prise avec une certaine émotion. En fait de visite, je déambulais plus que de visiter avec cette impression par moment de revenir dans des rues que j'avais déjà traversées. En fait, je contrôlais plus cette tension par une marche rapide et aux troubles qui m'envahissaient. Est-ce vraiment la fin?

Avançant dans la soirée, je me résolu à essayer de trouver un endroit pour prendre mon repas, même si la faim n'était pas intense. En tournant encore en rond pour trouver quelque chose de potable, tout en voulant rester très simple, étant donné l'occasion particulière dans laquelle j'étais. Pendant, le repas, je ne pouvais m'empêcher de penser à la mort de mon père, comme étant maintenant quasiment acquise. Ce moment particulier, fait comme une circulation de l'histoire d'une vie. Quelque chose qui dans l'imaginaire enfantin m'a pas de fin ou de consistance, là j'y étais, c'était fini, là il y avait une fin. C'était une drôle d'impression, surtout dans le contexte où j'étais, seul et loin de la famille.

Encore une fois, j'étais plus frappé par le moment ou la circonstance que par l'événement lui-même. Pourquoi ici et maintenant. Je m'y étais préparé depuis déjà quelques années voyant mon père doucement déclinant et depuis longtemps ayant vécu avec l'idée d'un père ayant une santé plutôt fragile au niveau cardiovasculaire qui faisait, y compris dans son propre discours que de toute façon sa destinée ferait qu'il n'irait pas beaucoup plus loin qu'après ses quatre-vingt ans. C'était même avec un certain étonnement qu'il avait atteint son quatre-vingt-dixième anniversaire malgré son optimisme bon train. Oui, le trouble était surtout, pourquoi cette nouvelle à ce moment précis, ce premier jour où je débute cette formation de superviseur... Concordance de temps...

Fatigué, éprouvé par cette nouvelle, après ce repas frugal, je me décidais de rentrer dans mon hôtel quand bien même il n'était pas tard en soirée. Malgré tout, j'avais quand même un doute sur le diagnostic aussi expéditif que m'avait annoncé ma mère. Rien encore à ce moment pouvait affirmer avec les éléments qui m'ont été donné qu'un pronostic vital soit engagé. Arrivé à l'hôtel, j'ai eu de nouveau un contact avec ma mère pour en savoir un peu plus sur l'état réel de mon père. Je n'ai pas eu plus, beaucoup plus d'autres informations, si ce n'est que rien à l'heure où j'étais, rien ne pouvait affirmer que mon père était au trépas, pas plus que sa chute n'aurait pas d'incidence vitale. Quoi qu'il en soit, je renvoyais au lendemain à avoir plus d'informations en étant plutôt rassuré que pour le moment, rien ne venait empêcher la poursuite de ma formation et de ce qui m'engageais plus fondamentalement dans cette élaboration et dont la substance, sans le savoir au moment de ce vécu, serait déterminant dans le sens de cette monographie.

Le lendemain dans la journée, j'ai eu une dernière nouvelle sur l'état de mon père qui faisait, après que ma mère en compagnie de mon frère se sont rendus à l'hôpital s'enquérir

des dernières informations médicales, qu'il n'y avait rien d'alarmant sur ce moment au niveau de sa vessie, hormis que sa fracture du bassin était sérieuse et allait avoir comme conséquence immédiate qu'il perd la faculté de la marche. En fait la question du pronostic vital engagé la veille avait complètement disparue pour être remplacé par: «encore une connerie de mon père à s'être mis dans cette situation pour aller résoudre un problème futile au milieu de la nuit!». De sa mort éminente, plus rien de certain à ce jour et donc pour moi, rien aussi venant perturber mon élaboration dans cette formation de superviseur, mais quel effet de sens s'allait produire. Malgré tout, malgré la réassurance face au choc de la veille, quelque chose était venue me perturber fortement autour d'avoir touché, ne serait-ce que quelques heures, la mort concrète de mon père! Cet effet est sûrement venu faire à la fois concordance de temps et concordance de sens... La question du père commençait ou recommencer après vingt ans d'analyse à être centralement posée. D'autant plus, comme par «hasard», la situation clinique que j'entrepris d'amener y revenait pleinement, totalement. Quelque chose les jours avançant dans cette formation, m'amena à associer père: sur père vision...?

Bien et de mieux en mieux dans ce qui m'engageait dans le travail que je menais dans cette formation, dans ces couloirs de sens qui se construisaient, Montpellier, Stan, mort du père, supervision, motivation pleine et entière, rencontre d'un psychanalyste, Joseph, qui me poussait à un élan de sympathie, d'aucun parlerons de transfert, dans le sens quelque chose de qui allait se dévoiler après l'instance clinique, décrite ci-dessous et encore dans ce qui allait suivre dans les semaines suivantes.

-L'instance clinique:

Nous voici quarante-huit heures après, les instances cliniques inscrites dans la formation étaient déjà amorcées, se posait alors la question pour moi, quelle situation proposer et quand l'amener? J'avais bien repéré que chacun devait en amener une, mais que ce n'était pas forcément dès cette première session qu'elle pouvait être exposée. Rien ni fait, à mon grand étonnement, je fus assez résolu à en proposer une et sur cette première semaine. Etonnement du fait que dans ce genre d'exercice qui n'était pas le premier pour moi, j'étais du style souvent à attendre la fin sans être le dernier, mais enfin presque, plutôt que de m'annonçais dans les premiers. Là rien n'y fait, quelque chose me poussait à proposer ma situation assez rapidement.

Curieusement, au premier jour où j'ai vu marquer sur le tableau instance clinique, mots plutôt qui m'est familier au regard de mon parcours professionnel, m'avait surpris.

Certainement au démarrage, envahi par le doute et la crainte d'avoir une formation purement théorique, j'avais exclu dans mon imaginaire cette instance. C'est lorsqu'elle s'est mise en place que j'ai compris dès lors l'engagement personnel dans cette formation et l'intérêt que j'y trouvais pleinement.

Quelle situation exposer? On m'aurait dit quelques jours avant que j'avais à faire cet exposé que j'aurais bien eu du mal à en trouver une, d'une part, parce que j'avais l'impression qu'actuellement peu de situations cliniques me questionnaient et d'autre part que les seules qui suscitèrent questions, j'avais déjà plus ou moins élaboré des réponses, à tout le moins satisfaisantes. Pourtant, il m'en fallait en trouver une. Après avoir été à l'écoute de quelques-unes de mes collègues en formation, me vint l'idée qu'une situation m'inspirait bien quelques questions ou en tout cas commençait à être à la base d'une situation un tant soit peu pénible.

Par ailleurs aussi, je trouvais intéressant de parler de moi par rapport à mes collègues en amenant une situation parentale plutôt que des situations classiques d'enfants ou d'adolescents en relation direct d'entretien clinique ou d'accompagnement éducatif. Il me paraissait aussi important de parler d'une place de psychologue n'étant pas dans le cadre classique de cette place en établissement. Je veux dire ici psychologue dans l'unique fonction de se consacrer à l'entretien clinique individuel, cette fonction étant très minorée dans mon activité professionnelle actuellement. Parler de cette situation, était aussi pour moi de ce que j'avais introduit dans l'établissement, pas seulement une question de parent, mais aussi de la place que j'avais prise dans l'établissement sur la question des places des parents et de mon rôle institutionnel à baliser ces places. Place introduite: père: sur père viseur...? Concordance des temps...

Oui, résolu, je parlerai de la situation d'un «parent», père de deux filles résidentes en M.A.S. (Maison d'accueil spécialisé). D'autant plus que ce père de famille avec qui j'ai pas mal eu de difficulté à m'entretenir, malgré que je lui aie proposé des entretiens réguliers lorsqu'il vient chercher ses filles dans l'établissement. Entretien qui souvent le mettait de mauvaise humeur quand il ne se mettait pas en fuite à cette rencontre. Par ailleurs aussi, un cas truculent par certains aspects théâtraux de son comportement. Voilà pour moi une situation qui ne serait pas inintéressant d'aborder, mais sous l'angle que je m'étais donné, bien entendu, parler d'un parent!

Jeudi matin, instance clinique, je n'hésite pas une seconde à proposer ma situation.

Après l'installation de la scène de l'instance clinique, voilà que j'expose ma situation, tout en

préparant mon évocation, sur le coup encore une dernière interrogation, est-ce vraiment une situation qui peut se poser dans cette instance? Puis me voilà partie: «je vais parler d'un parent, père de deux filles résidentes en M.A.S., d'origine Sicilienne qui dans ses visites est très perturbateur, stress les équipes soignantes, vient poser des demandes qui ne sont pas applicables, vient parler d'annonce pour se marier avec une soignante de l'équipe d'une de ses filles, d'amener des ventilateurs dans la chambre de ses filles alors qu'il y a déjà la climatisation, volubile, exubérant, voir délirant, parlant qu'il fait encore de la moto à 74 ans comme s'il en avait 30 et déniait son âge. Bref, insistais-je un personnage -fou-trac-, dont le directeur de mon établissement me demande de contenir un tant soit peu, car pour lui-même, incontenable et combien perturbateur pour tout l'établissement...».

Voilà mon exposé fait et j'attends la réaction de chaque collègue et de Joseph, pensant pour le coup que j'ai bien exposé un cas d'école et un bon «fou-trac», intéressant cliniquement comme le contact que j'ai avec ce personnage, à la fois attrayant, intéressant, mais «fou-trac». Quelque chose à la fois de pathétique et de fada à la mode Marseillaise. Bref, un personnage qui m'absorbe de plus en plus et que chaque vendredi matin que je suis sur l'établissement, j'attends presque avec impatience, comme un spectateur attendrait un numéro à la De Funès.

Les réactions arrivent, tout d'abord celles du côté de la compassion: «Quel personnage perturbateur et envahissant comme en fréquente certain dans nos établissements...». «Est-ce qu'un psychologue peut contenir un tel personnage à la demande de son directeur?». Puis celles de l'interrogation sur qui peut être ce personnage: «Ce personnage n'est-il pas vraiment délirant?». «Son exubérance, n'aurait-elle pas à voir avec ses origines Sicilienne?». Puis arrive Joseph, «Ce n'est pas un parent, c'est un père!...» «Un père que l'établissement (moi également dedans) ne reconnaît pas comme père!...» «Un père disqualifié!...» «C'est un volcan, une éruption, mais aussi un père qui a du désir pour ses filles qui n'est pas pris en compte au-delà de ses demandes perçues que du côté de l'exubérances, qui percute...». «Il n'est pas reconnu comme le père de ses filles, qu'il est de toute façon, d'où peut-être son exubérance...».

Voilà les choses qui sont et qui ne tardent pas effectivement à me percuter, père-cuté...

Sur le coup, j'étais un peu embêté d'avoir parlé d'une situation qui me semblait en préalable percutante du côté comique de la chose, mais qui au fond en avait dit beaucoup sur le moment, justement, dans la non reconnaissance d'un père. Pourquoi cela m'avait à ce point échappé? Et là, je me trouvais percuté, père-cuté... Oui, très vite, j'ai fait l'association que la

situation du Monsieur exposée était celle d'un père avant tout disqualifié, d'où l'impression de «fou-trac» de cette histoire, mais plus du tout «fou-trac» s'il elle était parlé au nom d'un père requalifié comme tel.

Bien sûr, sur le coup, j'étais resté sur mon positionnement à la situation du monsieur, mais après cette instance clinique, non plus du côté du «fou-trac», mais du côté du père disqualifié. D'ailleurs suite à cette instance clinique, à l'accueil que je fais maintenant de ce père et non d'un parent, nos échanges se sont plutôt apaisés et surtout je ne lui impose plus mes entretiens qui d'ailleurs, il ne sollicite pas non plus de son côté. Au niveau de l'établissement, j'ai mené un travail associé avec le directeur à ce qu'il soit bien reconnu comme père et non comme un «fou-trac» et par ailleurs, j'ai informé les équipes que je ne souhaitais plus lui imposer les entretiens, car par trop «persécuteur» en son endroit. Cette position a été plutôt bien reçue par l'ensemble des professionnels et les visites du Monsieur se passent de façon plus apaisées, y compris vis-à-vis de ses propres filles qu'il avait au préalable tendance par son exubérance à agiter...

Si sur le coup, j'étais dans la journée et sur la première session se terminant autour de l'histoire de se père qui retient de plus en plus mon estime, même en prenant en compte ses réparties comiques, petit à petit j'allais cheminant de ce père disqualifié à l'énigme: percuté, père-cuté...Superviseur, sur père viseur...

A la fin de cette première session, le point d'énigme se posait à moi. Quelque chose se construisais autour de «supervision». Qu'est-ce qui m'engage là-dedans? Comment partie d'une formation sur l'analyse de pratique auquel je voulais me donner crédit d'une compétence reconnue afin de pouvoir développer dans ce à quoi je me suis, d'ores et déjà, engagé. Partie de ce point, j'ai glissé vers être «superviseur» et à travers ce glissement, alors que cela n'était pas d'actualité pour moi, ayant pris une certaine distance avec la chose «psychanalyse», ayant le sentiment d'avoir bien donné de ce côté, après avoir fait une psychanalyse de vingt ans, restant toujours avec ma distance sur le discours psychanalytique «religieux», comment me retrouvant dans cette histoire et dans cette engagement? Etre superviseur, n'est pas autre chose de ce que mon histoire a fait de moi, quoi qu'il en soit. Un lien se crée à ce point: Superviseur, sur père viseur...

Décidément concordance du temps, Montpellier, Stan et début de la psychanalyse, formation à la supervision, mort de mon père et parler d'un père disqualifié, rien à ce point ne peut échapper, ici il sera bien question de père...!

-Sessions en suivant:

Arrive la deuxième session, Octobre, où à mon étonnement, pensant être dans la foulée de la première session, rien de particulier se passa là où j'attendais de nouveau quelque chose qui allait faire concordance des temps, ce fut une session plate, où mon intérêt porta plus sur un retour à la théorie psychanalytique qui me renforça que tout compte fait dans mes orientations professionnelles, mon choix et investissement clinique, ne m'avait pas écarté de la théorie, malgré mon choix de dédaigner cette dimension théorique. J'y ai pris un certain plaisir et tout compte fait, combien au fond mon choix de passer d'abord sur le regard sur soi, le savoir sur soi, avait été plutôt pertinent, avant d'aborder les questions théoriques et pas dans sa religiosité.

Cette session se passa alors sans que sursaute ce qui c'était passé pour la première.

Arriva alors la troisième session et à ce jour la dernière vécue, celle qui précéda cet écrit et déclencha sa consistance, donner corps à la monographie. La question de l'énigme avait déjà été levé lors de la première session, le titre apparut très vite, comme un flash: «Supervision, sur père vision», mais pour le reste tout était à donner forme...

La première question qui se posait, quand et comment rentrer dans l'écrit. Quelque chose faisait que je ne redoutais pas trop ce travail, même si je n'avais pas encore bien cerné la commande. Commande, dont je ne distinguais pas clairement, si effectivement cet écrit était orienté vers la soutenance d'une thèse ou sur autre orientation. Dans la commande monographie, je m'arcbouter sur le préfixe «mono» plus que graphique, c'est-à-dire un écrit auquel j'étais le seul (Monos) concerné. Là où j'en été, il me semblait qu'il ne pouvait pas en être autrement, mais un doute persistait. A la fin de la troisième session, ce doute, cette crainte se dissipa, la commande me laissait de la latitude et comme déjà dit en introduction de ce texte, cet écrit qui sera mon écrit ne sera pas pris par des exigences autant interne ou externe. Interne par mon imaginaire bridant autour d'une prison de la forme et externe pour un travail d'écriture qui sur une production doctorant doit s'appuyer à partir de multiple références, de textes, d'auteurs et autres. Ici, l'écriture sera simplement le fils découlant de ce point d'énigme tel qu'il viendra et comme il viendra, comme ces mots présentement s'aligne sur cette page.

Sur cette session, démarra presque spontanément. Quelque chose comme une mise à table un soir se posa dans mon ordinateur. Aussitôt très vite la vision de cette monographie s'installa, rester simplement sur la broderie, la trame, le texte... Pendant le retour de cette

session à mon domicile, dans le train, la composition commença à se déplier.

-L'écrit:

Dans l'après coup où l'écriture se met en place, se posa la question de l'énigme. Repensant à ces journées, au film «Tous les matins du monde... sont sans retour...» qui m'avais plus impressionné que je ne le pensais au moment de sa vision, je me retrouvais devant une nouvelle question que j'intitule la chaîne des énigmes. Voilà que de mon énigme initiale «Superviseur, su père viseur ou sur père vision...» je me retrouve devant une énigme qui en appelle une autre. Comment j'allais faire dans cette monographie pour passer comme ça d'une énigme à une autre. Pourtant, à partir de mon expérience d'analysant, je savais qu'il ne pouvait pas en être autrement, il fallait y entrer et puis...«vogue la galère....». Quoi qu'il en soit là où j'en suis quelque chose de précis ressort de ce travail, une cohérence signifiante qui fait, à la fois, tant du côté de l'écriture de la monographie que de la démarche dans son ensemble, je trouve du sens, de la satisfaction, quelque chose effectivement comme je l'avais dit lors de la dernière session sur l'instance de régulation: «Un aboutissement et un contentement...aux larmes».

Le temps maintenant de la conclusion à cet écrit arrive: La conclusion sera donc l'aboutissement...

EN CONCLUSION:

-La concordance des temps:

La concordance des temps, je suis particulièrement et souvent extrêmement attentif au temps, le temps déroulé, le temps venu, les concours du temps, enfin le temps qui passe, le fil... Le temps est là et fait permanence...

Le film m'avait impressionné, dans les personnages, dans l'enjeu être et savoir, mais surtout dans son titre: «Tous les matins du monde... sont sans retour...», le temps est dit!

Ici le temps, je le pose en concordance, car ce temps, ce moment a été fait de significations. C'est ce moment-là, où la question du père est venue percuter. Question du père qui fait la trame de cette monographie, mais qui est aussi dans Superviseur, sur père viseur, sur père vision...à l'origine de ma démarche au fond sans véritablement le savoir, d'où le point d'énigme de départ. Départ avant la formation ou à son tout début, puisqu'au fil du temps, le point d'énigme l'était de moins en moins énigme et quand je l'écris ici, il ne l'est plus.

Le temps pourrait être inscrit comme la coïncidence, ici non, c'est simplement le moment où il n'y plus énigme.

-Question du père.

Vécu d'enfant, de mon enfance face au père disqualifié, se retrouvant questionnant face à des symptômes insurmontables, l'écriture impossible, disqualifiée, héritage direct venant du père disqualifié, investir une carrière de psychologue, pas trop mal réussi malgré tout, mais dans l'inconscient du père disqualifié manquant et toujours sur un pas de côté, refusant d'être inclus, moi psychanalyste jamais, pensez-vous donc, ils sont enfermés dans leur religion, mais sensible aux démarches religieuses. Vingt ans d'analyse, mais là, en plein dedans «Superviseur, sur père viseur, sur père vision» attirance, mais dans le mille, le père, mon père en est le centre...Vision sur le père. Il n'y a pas de coïncidence, superviseur me renvoi bien à cette question, à cette histoire d'enfant face à un père aimant, mais disqualifié. Il faut une vie pour comprendre comment une vie s'organise autour d'un manque, d'une quête, d'une suppléance...

-L'aboutissement:

Quelle trajectoire en raccourcie sur ce moment de la formation de Superviseur à Montpellier. Etrangeté de la destinée ou simplement, plus simplement un aboutissement. Comment ces éléments se percutent, Stan, père Stan... père mourant sur ce moment, parler d'un père disqualifié pour l'instance clinique, Joseph Roussel animateur venant me percuter du côté du père, lui-même ayant rencontré la dimension monastique et certainement sensible à la question du père, d'où sa place et le dispositif, enfin tout ça dans un bain, un retour pour moi-même dans la psychanalyse. Aboutissement parce que ces effets de sens se conjuguent sur ce moment et quelque chose du «fruit mûre» se révèle.

De Superviseur, posé comme «sur père viseur», voici une belle coïncidence, mais surtout quelle percussio avec père disqualifié! N'y a-t-il pas là, la réponse à la disqualification? Ce mot superviseur qui me dérangeait en préalable qui me semblait excessif, voir abusif, qui raisonnait comme «sur père» surmoïque, le voilà placé dans ma vocation comme une réparation, un aboutissement. Etre Superviseur, l'être vraiment, tel que mon désir m'y pousse, vient fermer la boucle, la boucle de cette énigme, cette énigme-là, père disqualifié devient Superviseur dans ce que je suis désormais.

Le passage, l'enchaînement du sens à travers la simple association, su père viseur dans un premier temps à sur père vision ensuite; en jouant sur les mots comme enseigne une bonne psychanalyse Lacanienne, père visé et sur père en lieu et place d'un sous père... Je pourrais faire un raccourcie humoristique, mais aussi pas tant d'humour que cela. Que l'objet visé qui dans ma naïve démarche n'était pas du tout visé était bien le père!...

Reste une question en suspens faisant partie aussi de l'aboutissement, être superviseur ça semble être fait, quoique se référant au film: «Ce n'est pas de la musique, dit Sainte Colombe à Marin», qu'est que serait être Superviseur? Mais ça y est, j'y suis puisque l'engagement y est accomplie auprès des groupes que je supervise. Non la question en suspens qui me reste, mais qui m'est venue pendant la troisième session: être psychanalyste!?

-Etre psychanalyste:

Question repoussée en permanence, suscitant réticence plus que résistance, cette religion, très peu pour moi, mais dans cette formation à la supervision est venue percuter, quelque chose me pousse maintenant à me dire: Etre psychanalyste pourquoi pas...

Retour dans ce bain après des années à m'en être éloignées, mais surtout quelque chose dans cette avalanche de sens, où analysant, je suis de nouveau et psychanalysant aussi. Eloigné sans avoir perdu le cheminement de l'analyse, autant au niveau de l'activité professionnelle que sur mes symptômes émergent. Si cette pratique n'était toujours pas active, point de ces associations sur la question du père. Donc pendant ces journées sur Montpellier, progressivement et contre toute attente, émergea l'idée, «si je me reconnaissais le titre de psychanalyste», après tout j'en ai autant que d'autres l'art, certes avec ma différence, mon style, mon parcours qui comme tout à chacun fait un particularisme. Vieux rêve qui m'avais surtout inspiré quand j'étais étudiant en psychologie, mais qui au fil de l'exercice de mon métier, j'avais écarté, voir critiqué suite à quelques conflits professionnels, il y a quelques quinze à vingt ans. J'avais eu le sentiment que cela, les psychanalystes s'enfermaient dans leurs doctrines au point de les associer à l'expression de convictions religieuses, ce à quoi, je pense toujours plus ou moins encore à ce jour. Mais là, dans l'expérience vécue, il s'agit d'autre chose, non pas de doctrines, de théories, mais de quelque chose qui touche à l'art, une construction de l'écoute, entre l'écoute de la subjectivité au savoir sur l'autre, l'entre-mots, mais peut-être simplement trente ans d'expérience... Cette position, cette place acquise qui fait posture dans quelque chose qui n'est pas faite de lecture, mais de clinique, clinique de soi, clinique de l'autre. Sur ce point, sans trop en mesurer le degré, l'accumulation d'une connaissance, un savoir, mais rien de tout ça, simplement comme dit Sainte Colombe à Marin: «Ce n'est pas de la musique», ici et là où j'en suis, sur ce moment particulier évoqué précédemment, me référant à ce film qui a traversé ces moments, je pense aujourd'hui sur ce domaine, je fais de la «musique», je suis psychanalyste quoiqu'il en soit, on pourrait dire et pour tout dire, je suis tombé dedans. Là est aussi l'aboutissement.

-La fin de la monographie.

J'arrive enfin au bout de cette monographie, alors qu'à un certain moment dans ce parcours d'écriture, j'ai cru que je n'y serais pas arrivé, non pas parce qu'il n'y avait rien à dire, mais simplement, ironie du sort, par manque de temps! Eh, oui, le temps encore lui, ici. Combien durant ces dernières semaines je n'arrivais pas à trouver une parcelle de temps suffisante. Les jours passaient et je n'arrivais pas à trouver le moment, rien que des brides de temps, puis ça démarra et progressivement j'arrive à ces lignes présentes. Certes, une écriture particulière, composé de petits moments juxtaposés dont ma craintes qu'ils soient dépareillés, mais une progression se fit quand même, voilà ma monographie, sortie aux fils du temps et faites d'associations comme annoncé en préalable.

Pour cette monographie d'emblée émergée assez spontanément la troisième semaine de la formation de superviseur, le guide était simplement de ne pas y penser à l'avance, de reprendre les phases comme elles venaient, les unes derrières les autres, la composition se fera ou ne se fera pas d'elle-même, voilà tout...

Le mot de la fin: Ô perturbateur... Père turbateur...

Enfin pas de bibliographie et pourquoi....

Parce qu'ici, c'est de la biographie (bio: vie, graphie: écrit) n'est autre que la mienne, c'est-à-dire un bout de ma vie écrit dans ce texte ci-dessus et que celle-ci n'est point illustré par un livre, du moins, comme en mon d'habitude, je n'ai pas cherché de ce côté-là...

EPILOGUE:

Suite à cette formation et à tous les effets produits, il fallait bien que j'en dise quelques choses. Il ne s'agit pas ici de reprendre le texte ou d'y inclure quelques éléments qui aurait été omis, non, c'est simplement un «et alors...!».

Après, juste après la dernière session, un sentiment d'être passé par un moment extraordinaire. Le coté extraordinaire était comme un moment sortie du temps dont, repris dans mon quotidien, je ne savais plus trop ce qui c'était réellement arrivé, mais quelque chose n'est plus comme avant. Quelque chose qui fait rebond sur père (vision) disqualifié, moi-même étant identifié dans cette disqualification. Quelque chose que la disqualification n'obère plus. L'écrit s'entrouvre et par ces mots se réalise, l'acte d'écriture vient d'agir où ces derniers jours j'ai posé l'acte de commencer un livre. De psychologue, je suis devenu à part entière superviseur et à mon propre étonnement, je parle de moi comme étant aussi psychanalyste avec des idées pour œuvrer dans ce sens. C'est à la fois extraordinaire, décalé par rapport à un temps antérieur et devenu ordinaire dans mon présent.

Une petite mutation. Dans la relecture de ma monographie avant de l'envoyer à psychasoc pour publication, j'ai constaté à mon grand étonnement que j'avais souvent écrit, superviseur à su père viseur, à sur père viseur. Après cette relecture et le passage par la parole devant le groupe, il ne s'agit pas ou plus de viseur mais de vision, ici, précisément se situe le passage, passage qui était l'intitulé de mon petit groupe de préparation à l'exposé...Ce mouvement quasiment insignifiant est pourtant fondamentale et certainement aussi le fond de cet épilogue. Viseur avant en visé dans un inconscient en élaboration, vision, car désormais c'est vu, la vision est advenue...

Enfin, il faut bien en finir de cette monographie et comme par où ça a commencé, finir par le temps... S'il y a un point qui reste comme questionnant, comme préoccupant, c'est le temps. J'ai marqué cette monographie centralement par la concordance des temps, ce point dont j'ai dit dans un paragraphe qui faisait ritournelle était donné par le fait que le premier jour de cette formation avait été frappé par l'annonce de la mort de mon père. Cette infraction dans le temps, perçu et traité dans la filiation du temps à fait que celui-ci c'est retrouvé en centralité dans ce texte. Aussi, dans les motivations que j'avais mis dans cette formation, l'introduction du temps y était, puisque alimenté par le fantasme d'une formation venant à l'apogée et en finition (parfaire) de mon parcours professionnel, et ce temps a contribué aussi au sens dans cette expérience. Maintenant de fin, là aussi dans les nœuds du sens ça vient boucler, c'est-à-dire ouvrir et fermer comme dans la conclusion de ce travail en titrant de nouveau: «supervision à sur père vision à superviseur», enfantement sera donc le mot de la fin pour cette esquisse et cette écrit qui en découle et coulera désormais...

 Wondershare™

PDF Editor

Vacance... Chemin d'errance.

Comment d'une promenade nous pouvons en arriver à se questionner sur notre place, nos choix et tout ce qui nous enferme.

Pauvre Ulysse pour qui le temps d'errance a dû être bien plus long que le mien

Carnet de vacance

Je me souviens du chemin parcouru les jours précédents. Sortir de l'immeuble de Psychasoc, un pas à droite, hésitation. Est-ce que je reprends mes recherches là où je m'étais arrêté le jour précédent ? Ce serait sûrement le meilleur moyen d'avancer, de progresser et de trouver ce que je cherche avant la fin de la semaine. Cela fait trois jours que je suis ici, la moitié de ce premier séjour. J'ai l'impression de courir après une chimère. Mais finalement en y réfléchissant bien j'aime cela, pas courir, mais (re)chercher un mythe.

Reprenons du début. Je suis arrivé à Montpellier dimanche soir. Le train en provenance du grand nord m'a laissé après un peu plus de cinq heures de trajet sur les quais d'une ville que je ne connais pas et qui, de prime abord, me déplaît. La gare est en travaux, la journée se termine et il faut que je trouve l'hôtel avant que ce dernier ne clôture son accueil. J'ai l'impression d'être un commercial qui commence sa semaine et cela ne m'enthousiasme guère.

Le lendemain me voit sous de meilleurs auspices. Je suis prêt aux aurores, impatient de commencer cette semaine de formation. Je découvre alors ce qui m'attend dans la journée, puis en fin d'après-midi j'arpente le centre-ville. Les trois grâces, l'opéra, l'amphithéâtre Saint Côme l'architecture du centre, la multitude de ruelles piétonnes, de bars et de restaurants qui émaillent la ville me charment très rapidement. Le temps, la terrasse d'un café et une bière fraîche finissant de me convaincre que finalement cette semaine s'augure bien.

Ce lundi-là, après avoir découvert la formation son contenu et mes collègues, j'arpente une partie de la ville, virevoltant un peu au hasard. Profitant du temps disponible après la journée de cours pour errer tranquillement, avec comme seul impératif de trouver un endroit convenable pour manger puis un autre pour prendre un verre. J'explore certains lieux, j'en entraperçois d'autres. Sur les deux premiers jours, j'ai eu très vite l'impression de revenir toujours au même endroit, au même croisement de rue, me laissant imaginer que cette ville n'était pas aussi étendue que je le pensais.

Néanmoins, quelque chose me titille.

Le lundi soir en fin d'après-midi j'ai saisi au vol la discussion de deux touristes. Ceux-ci parlaient d'un jardin botanique et leurs commentaires

dithyrambiques semblaient indiquer qu'ils l'avaient apprécié particulièrement. J'eus soudainement l'envie moi aussi de voir cet endroit formidable. Cette idée est restée présente alors que je finissais ma promenade ce soir-là. Mais alors que je pensais découvrir ce jardin au détour d'une rue, vue la taille de la ville, le lundi s'est terminé sans que je ne m'en sois approché.

Mardi, poussé par mon envie de voir ce lieu magnifique je me mis donc derechef à sa recherche. Le fait de ne pas l'avoir trouvé le jour précédent et l'imagination aidant, ce jardin devient vite un de ces endroits féeriques qui parsèment le territoire mais qui se méritent. Ce fut confirmé par plusieurs heures de promenade sans carte et sans avoir atteint mon objectif !

Ma curiosité et mon envie de découvrir cet Eden se font de plus en plus impétueuses. Quand il fut temps pour moi de regagner mon hôtel, mon désir de voir cet endroit s'était décuplé et je me retrouvais frustré dans ma chambre. D'autant plus qu'il me semblait avoir arrêté ma recherche non loin de ce jardin. Paradoxalement je n'avais aucune envie de recourir à une carte ou un GPS pour y parvenir. C'était une quête que je réaliserais sans artifices !

Mercredi, une fois la journée de formation terminée, nous avons travaillé en groupe sur un récit, je sors de l'immeuble rapidement souhaitant me remettre en quête. Il fait chaud, trop, il fait beau, trop aussi finalement Reprendre à partir du dernier lieu exploré la veille. Hier j'y étais presque, ce soir je toucherais au but.

Un revirement, une curiosité, une envie (une autre, encore...). Finalement je pars en direction de la librairie.

J'ai un rapport boulimique au livre. J'aime l'objet, j'aime les promesses qu'il renferme, j'aime aussi l'isolement qu'il permet. Enfin, j'aime me faire mon propre avis sur ce qui est écrit plutôt qu'entendre les autres en parler. Je me rends donc à la librairie. Une entrée au premier étage qui me mène directement dans le rayon sciences humaines. J'avance dans le rayon psychanalyse, afin de correspondre au ton de la semaine. Je m'arrête sur « Le malaise dans la civilisation » format poche, édition récente, il a été évoqué plusieurs fois lors de ses premiers jours, j'aime bien la couverture, je le prends. Puis je trouve un écrit de C.G.Jung, « Psychologie de l'inconscient » une envie de contre balancer mon premier choix certainement, par esprit d'opposition aussi je pense. Je ne peux d'ailleurs m'empêcher de remarquer que pour le même format S.Freud vaut soixante centimes de plus que C.G.Jung. Pendant que je suis à cet étage, une recherche vaine d'ouvrages systémiques, afin de compléter ma bibliothèque, m'informe que Montpellier ne semble pas très ouverte à cela. Voilà pour cet étage, voilà pour mon engagement dans cette formation, une dépense de douze euros et soixante cent me permettant de justifier un investissement personnel dans cette démarche professionnelle.

Je me laisse entraîner dans les rayons. Entre histoires et Histoires, entre récit et imagination. Je finis par arrêter un troisième choix, trois est un chiffre sacré pour beaucoup et donc pourquoi pas ici (je me justifie comme je peux), un roman de

Thierry Di Rollo, «Les solitudes de l'ours blanc ». Je connais cet auteur et j'aime beaucoup ses romans très sombres, j'apprécie moins ses essais de fantaisie. Le titre m'attire, la couverture un peu moins. C'est un roman noir cela sera donc pour ma partie récréative. Une heure et demi et vingt-quatre euros et soixante cent (ces soixante cent me paraissent important) plus tard je ressors donc de la librairie pour me remettre en quête du jardin (qui semble mériter de plus en plus le nom d'Eden tant le trouver semble un périple semé d'obstacles et de chemins de traverse).

Mes pas me portent, guidé par un sens de l'orientation en mode économique. Je discerne un panneau indiquant Antigone. Cela aiguise ma curiosité et je décide donc de suivre la fille de Jocaste et d'Œdipe tout en trouvant comique dans le contexte de cette semaine de formation d'arpenter un tel chemin. Tout me ramène à la psychanalyse ! Ce ne peut être qu'un signe et, sûr de pouvoir retrouver très vite ma route, je me laisse entraîner dans cette direction. Une digression de plus !

Il s'agit donc d'un quartier, l'idée me paraît incongrue. Laisant de côté pour quelques pas ma recherche de l'Eden je tente d'accéder à cette tragédie. Je suis obligé de passer à travers les étals des marchands du temple, évitant les gens pressés et les affiches tapes à l'œil. Il s'en faut de peu que je sois pris dans ce tourbillon. Me rappelant à la réalité, à ma recherche de mon mythe grec (c'est fou finalement comme je peux passer rapidement d'un objectif à l'autre), je m'extirpe de ma flânerie, évite la Fnac et les galeries Lafayette, les Charybde et Scylla de ma quête actuelle. Je parviens, non sans effort, à mettre pied en territoire béotien après avoir parcouru un dédale de couloirs et d'escaliers, sans savoir si je pourrais repasser par-là, n'ayant pas eu la présence d'esprit de me munir d'un fil (d'Ariane) ou d'un quelconque autre accessoire pour marquer mon chemin.

Antigone, ce quartier n'est que démesure, c'est grandiloquent et tellement lourd qu'il n'y a personne ou presque qui se promène là. Je suis saisi par le calme des lieux mais écrasé par l'impression que me renvoie ses bâtiments. Une image, un fantasme d'une période révolue, d'une société disparue. Cela me rappelle les reconstitutions de Rome pour les péplums comme Ben Hur avec tout ce que cela a de grotesque. Je me sens mal à l'aise, je n'apprécie pas ce type d'architecture et très vite je suis en recherche d'une échappatoire, d'une sortie.

Je m'enfuis, des rails au sol me servent de repères. Elles doivent mener ailleurs, les routes et les rails mènent toujours quelque part. J'espère qu'au bout de cette voie je trouverai une autre ville ou au moins un autre quartier, plus chaleureux plus authentique. Ébloui par l'or grec j'ai perdu du temps dans ma quête de l'Eden (peste soit des idoles). Je dois me remettre en marche !

Je finis par reconnaître une des rues par laquelle je passe, je suis proche ! Le jour précédent j'avais dû m'arrêter prêt de ce lieu. Mes errances et détours m'ont finalement amené à proximité de mon objectif.

Je fais un interlude au square de la tour des pins qui se trouve sur ma route. Très appréciable, de la verdure, de la fraîcheur le tout agréablement chargée

d'histoire, un lieu qui me plaît et qui me rappelle que les prédictions n'engage que ceux qui y croient. Moi qui suis en quête d'un Eden je trouve là un peu de mysticisme qui me confirme que je dois être sur la bonne piste. Les quelques bancs, tous occupés par des individus divers, me poussent à reprendre mon périple. Une question de places en fait! Toujours cette question abordée durant les journées de formation. Je repars, guidé par des flèches s'élevant un peu plus loin. Je grimpe à l'aide d'une rue pour redescendre par une ruelle et j'arrive devant ce qui s'avéra être la faculté de médecine, encore un lieu magnifique qu'il me plairait de visiter. J'ai déjà trop traîné pour pouvoir flâner ce soir dans les pas de Nostradamus. Le soleil commence à faiblir. Un détour de plus, une ruelle au hasard, un peu de résistance à la tentation de m'arrêter siroter un verre et j'arrive enfin devant le lieu tant recherché !

Je me retrouve surplombant une partie de l'Eden. Je ne peux que l'entreapercevoir toutefois il est là, il existe ! L'accès direct me semble interdit, pour preuve ces barbelés qui rappellent à quiconque aurait l'idée un peu folle (je l'aurais quelque temps plus tard) de descendre par le mur qu'il y a des règles et que tout lieu possède une entrée si ce n'est plusieurs. Qu'importe, il y a de la vie en bas, je vois des gens se promener donc il y a bien une entrée. Je repars à ma gauche, longeant le mur et atteignant une grille derrière laquelle semble avoir été abandonné trois adolescents. Le sort s'acharne, Dieu sait qu'à aucun moment je pense n'avoir insulté une quelconque divinité du voyage et pourtant ! Alors que je crois pouvoir entrer, sous l'œil des trois jeunes, je me rends compte que la grille est cadencassée. Forcer le passage ! Escalader la grille ! Creuser un tunnel ? Beaucoup d'idées me traversent l'esprit à ce moment-là. Et puis, lassitude, une envie d'abandonner, de me résigner. Un dernier sursaut me pousse à continuer, je parcours le chemin en sens inverse, longeant de nouveau le mur, réprimant mon envie de varappe sauvage pour entrer en catimini dans l'Eden. Je me trouve enfin devant la porte d'entrée, non pas gardée par Gabriel et son épée de feu mais par trois policiers municipaux pérorant autour d'un scooter. Le combat final pour l'aboutissement de cette quête semble dérisoire, je dois pouvoir passer, même en force s'il le faut. Prenant mon élan je passe entre les trois factionnaires qui semblent indifférent à mon « effraction ». Ca y est, je suis dans la place !

Il faut toujours un dernier revirement, et c'est la voie d'un des agents municipaux qui me précise « Monsieur le parc ferme dans 15 minutes ! ». Il est presque 21 heures ! Qu'importe j'y suis, je le visite plus que m'y promène cherchant fébrilement à savoir si le jeu en valait la chandelle, si ce jardin méritait autant d'efforts.

Enfin entrant en conquérant, j'ai pu y trouver une place. Au bout d'une des allées qui traversent le jardin dans sa longueur, je passe devant le plan d'eau, je monte l'escalier,

arpente un chemin ombragé pour arriver à une placette. Il y a là deux murets. C'est sur celui de droite, puis appuyé contre, chaussures délacées, adossé, livre à la main que j'ai pu savourer mon désir enfin réalisé, à une place qui me convenait. J'avais le sentiment d'être en vacance et cela faisait longtemps que je ne m'étais pas senti aussi libre de toute pression, encore que le terme me semble trop péjoratif.

Vacance, c'était le terme que j'avais utilisé crânement pour désigner cette première semaine à mon entourage personnel et professionnel avant d'arriver sur Montpellier. C'est aussi le mot que j'ai employé à plusieurs reprises quand je discutais au téléphone avec ma femme le soir à mon retour à l'hôtel. Bien que cela semble au départ plus une façon un peu fanfaronne de mettre en scène cette semaine, il m'est apparu, auprès de mon mur, que je me sentais réellement en vacance, loin de toute pression ou obligation. C'est ce que disais Brassens, il y a des endroits où l'on vit heureux et nous ne devrions pas forcément aller chercher plus loin.

Il m'a encore fallu deux jours pour accepter entièrement ce sentiment. Et lors du dernier jour lorsque nous avons fait le bilan, Joseph nous a demandé ce qui ressortait de cette première semaine, c'est tout naturellement le terme que j'ai repris. J'avais passé de bonnes vacances et j'en étais content. Il n'y avait pas là bravache ou provocation mais une acceptation de cet état de fait. Je rentrais chez moi reposé et la tête vidée, prêt à reprendre le cours de ma vie, de mon travail.

L'énigme de ce récit ? Quel est la question ?

Dans le train du retour je me suis mis à jeter sur le papier la recherche du jardin botanique. Laisser la plume aller, se laisser porter par les mots. C'est ce que j'avais compris de la consigne et finalement pour moi qui ne suis pas un littéraire cela me convenait bien. L'écriture du récit m'a paru facile, les mots sont venus rapidement et cette quête de l'Eden a permis un certain nombre de résonances que j'ai jugé intéressantes. La relecture du résultat a été plus amère, mais que faire de ça ! Comment est-ce que cela pourrait être une base correcte à cette monographie. En réfléchissant et laissant l'idée de ce récit poursuivre son cheminement je me suis demandé pour qui j'écrivais? C'est une consigne et cela vient valider un cursus de formation, néanmoins la demande, assez large, et les grands principes, peu restrictifs, énoncés par Joseph me permettent de me dédouaner d'un écrit trop universitaire et peut être trop langue de bois. Ce récit me plaît et fait écho en moi. Je prends le parti de croire que c'est ce qui est important. Il s'en dégage un certain nombre de questions

qui mériteraient toutes que je me penche dessus mais il s'agit ici de me recentrer sur une énigme. Un point de ce récit, une redondance qui me questionne et qui, en lien avec mon parcours, demande que je continue à suivre le fil de mes pensées.

Je me suis arrêté sur ce sentiment de vacance. Cette impression agréable qui est ressortie de cette première semaine et que j'ai retrouvée lors des deux autres séquences de formation.

En réfléchissant il faut que je remonte assez loin dans mes souvenirs pour avoir une telle impression. Pour autant, même si j'en prends peu, je pars régulièrement en vacances. Qu'est ce qui fait que là, dans le cadre d'une formation que j'ai choisie et attendue, l'impression première qui ressort de mon récit (et sur le coup de ma semaine) c'est d'avoir été en vacance. Qu'est ce qui se cache derrière cela ? Qu'est ce qui m'a autorisé à prendre ce temps pour moi alors que j'étais venu plein de bonne volonté studieuse ?

En fait j'ai presque l'impression d'avoir laissé « vacante » ma place en formation tellement ce que je retiens de cette semaine c'est le reste, l'à côté. Et c'est là que le récit prend son sens. Ce n'est pas l'impression de vacance qui est important dans cette histoire mais la notion d'errance, de vacuité à un moment où ma place devrait pourtant être claire. La question du lieu que j'ai envie de voir, où j'ai envie d'être parce que j'en ai entendu parler et du chemin quelque peu chaotique que je prends pour m'y rendre fait écho à mon questionnement sur le choix de ma place professionnelle et du plan de carrière, du parcours que j'emprunte pour y arriver. La notion de vacance, cette impression qui m'est venue au cours de cette semaine n'est alors pas à ramener à la notion de repos ou de congé payé, mais bien de place laissée libre, inoccupée, vacante. Cela a tout son sens avec le questionnement soulevé de la supervision et de la place de superviseur, quand ce récit s'écrit dans le train du retour je questionne par métaphore un choix de ma place. Dans l'approche systémique nous avançons que derrière tout acte il y a une « bonne » raison. Nous faisons toujours le choix qui nous semble le plus judicieux à ce moment-là. Ce qui ne veut pas dire que nous faisons toujours ce qu'il faut mais que nos actes nous apparaissent, au moment donné, comme la meilleure des choses à faire (dans le meilleur des mondes possibles ?). Si aujourd'hui j'hésite, je louvoie, je serpente c'est qu'il doit y avoir un loup dans l'histoire (il semblerait que ce soit devenu une expression typique du Nord). Quel est-il ?

En formation a été évoqué la place d'exception, celle du superviseur. En fait beaucoup de chose tourne autour de la place que l'on a, qu'on nous donne ou que l'on prend. Quand j'arrive en formation je pense être assez sûr « d'où je parle ». Je pense que je sais précisément pourquoi je suis là et qu'est-ce que je vais faire de ce moment. J'ai appréhendé cela de manière studieuse, j'ai commencé à lire, j'ai tenté d'approfondir des notions qui étaient vagues pour moi. Je me suis même promis de prendre du temps avec les personnes que je croiserais en formation alors que j'ai une

tendance à apprécier la solitude et que la présence des autres à tendance à m'agacer rapidement. Au cours de la semaine et du récit toutes ces belles convictions ne me paraissaient pas aussi inaltérables que je voulais le croire. Me laissant entraîner par ma quête du jardin botanique je m'aperçois que la place de laquelle je pensais parler et le chemin que je comptais parcourir n'est peut-être pas aussi clair que cela pour moi. J'en suis venu à me demander « Mais moi, de quelle place je parle ? » Ou plutôt de quelle place je veux parler et qu'est ce qui fait qu'avant de me poser, d'accepter d'être à une place j'ai besoin d'errer de vadrouiller comme si je refusais d'investir une place. La formulation est compliquée et c'est petit à petit que j'arrive à poser la question qui va articuler ce travail. Qu'est ce qui fait que j'ai du mal à choisir une place ? Quel sens cela a-t-il ?

Qu'est ce qui fait que j'erre ?

Voilà je pense que c'est la formulation qui convient. La question est peut être large posée ainsi, néanmoins j'ai l'impression de pouvoir en définir convenablement les contours. Elle me parle cette question ! Comme pour le récit, cela va de soi et même s'il me semble serpenter pour trouver la formulation je pense que celle-ci correspond à mon questionnement.

Et maintenant il faut tenter d'y répondre.

C'est bien beau d'avoir une question encore faut-il pouvoir amener un semblant d'explication, une réponse, ou au moins une hypothèse de travail

Qu'est ce qui fait que j'erre ?

Il y a plusieurs étapes, plusieurs niveaux dans cette question et je vais devoir la disséquer pour rendre ici l'écho qu'elle produit en moi.

- L'errance. Elle est présente dans le récit. La vacance, le changement de direction ou d'objectif me donne une impression de naviguer entre deux eaux ou pour reprendre le thème de faire des allées et venues hésitantes entre plusieurs places. Cela

me renvoie à l'image du chien qui va sentir les lieux, tourner plusieurs fois, regarder ce qu'il y a autour de lui avant finalement de s'allonger sur sa paillasse. Toute personne qui le regarde sait très bien qu'il va s'allonger là. Néanmoins il cherche, il hésite, il semble comme prendre la mesure d'un ensemble de paramètres tout à fait absurde, mais qui lui indiquent que oui c'est bien sa place et qu'il ne regrettera pas ce choix. L'image n'est peut-être pas flatteuse mais à ce niveau de cet écrit c'est la façon dont je comprends cela. Une difficulté à accepter un choix qui paraît pourtant évident. L'errance est pour moi un voyage sans but précis à la recherche d'autre chose mais qui est difficilement définissable.

- Le choix, c'est la deuxième notion qui me vient pour répondre à cette question. Pourquoi j'erre entre deux places, qu'est ce qui fait que c'est si difficile de choisir. Qu'est ce qui vient se cacher derrière cette latence qui n'est là que pour permettre de reculer le moment fatidique où je devrais choisir.

Et est-ce que je choisis réellement. Comme le chien qui vient prendre place sur la paillasse. Ce n'est pas lui qui l'a placée là. Ses maîtres ont jugés que c'était la meilleure des places, ou la plus adéquate ou celle qui allait de soi dans la maison. Le fait de choisir est donc une notion toute relative. Mon récit fait résonance avec mon parcours de vie et finalement me pose la question de mon implication dans les voies qui se sont présentées à moi. Cela renvoie aussi à la question de la destinée si l'on est superstitieux ou au structuralisme si l'on veut être plus dans son temps. Est-ce parce que je dois faire un choix que je me réfugie dans cette errance. Ou est-ce que j'ai besoin d'un temps d'errance pour pouvoir faire un choix ?

- La place, ma place ! Question centrale à cette formation. Il est évoqué une place d'exception, celle de superviseur. Cependant cela pose aussi la question de la place que je veux occuper aujourd'hui et donc aussi de celle que j'occupais hier, car c'est je pense la raison de cette errance. J'ai décidé de quitter une place pour en prendre une autre. Mais pour le moment j'hésite, je me demande si j'ai bien fait, c'est là que la notion de choix vient prendre son importance. Même s'il ne suffit pas de savoir d'où on part et où on arrive pour pouvoir évoquer notre voyage cela semble quand même deux points importants à questionner.

En fait, la sensation de vacance (au sens de place non occupée) que je ressens à travers mon récit, est liée à la nécessité pour moi aujourd'hui de faire un choix quant à la place que je souhaite occuper dorénavant. Or, la continuité du récit et les liens que je tisse avec mon parcours de vie m'amènent à penser que, peut-être, je n'ai jamais réellement choisi. J'ai du mal à prendre une option unique, une orientation quand à ma carrière professionnelle et cela doit pouvoir se voir aussi quant au choix à prendre dans ma vie privée. J'erre, je vaque car cela me permet de gagner du temps de ne pas me poser la question de mon choix et ensuite de mettre en œuvre ce qui sera nécessaire pour occuper la place que j'aurais choisie. La suite me paraît pourtant

évidente mais comme le chien qui tourne autour de sa couche, j'ai encore besoin de respirer l'air autour de moi, de prendre le temps d'appréhender cette place, de m'y sentir à l'aise. Cette vacance est importante pour moi, elle me paraît indispensable avant d'accepter de prendre une place qui pourtant va de soi ? Mais la notion d'errance me paraît trop prégnante pour n'être abordée que du point de vue de la place d'arrivée. L'hypothèse que je vois se dessiner me pousse à me poser aussi la question de la place de départ (même si cela paraît moins important). Cette place, qui ne me paraît plus aussi claire que je souhaitais le penser.

Le récit et le questionnement qui en découle va me permettre d'aborder la question de manière plus directe que si je laissais le temps faire les choses. Peut-être que je peux poser là les raisons de mes doutes plutôt que de laisser le travail se faire inconsciemment.

Je me demande à ce moment de l'écrit ce qu'il en est du choix des autres autour de moi. Comment choisissent-ils ou acceptent-ils leurs places ? Est-ce un questionnement habituel. En systémie je vais forcément interroger la place de chacun dans la structure familiale, au sein de son système d'appartenance. L'approche structurale de S.Minuchin⁴⁸ nous apprend à travailler sur la place de chacun et sur les relations entre les différents groupes et sous-groupes au sein de la famille. Notre place dépend de celle des autres et nos interactions dépendent de notre place et des règles inhérentes au système. Mais la question de la place au travail, dans la vie professionnel, qu'en est-il ? Nous sommes aussi dans un système mais plus large, avec plus d'interactions, de résonances. Il est pourtant difficile de recevoir toute une équipe pour une thérapie systémique.

Et si on continuait à tirer le fil (dit le chat)

Ce récit m'amène à développer deux réflexions.

Une première sur la notion de place. Celle que j'occupe et celle que je veux ou non occuper. Finalement la question de choix ne peut être indépendante de la question de place. « D'où tu parles ? » nous demande-t-on en formation. C'est une question simple mais la réponse nécessite beaucoup plus de réflexion qu'il n'y paraît. D'où je parle ? Dans cette démarche cela interroge aussi le d'où je pars(le), d'où je pars ! Qu'est-ce que je quitte, quelle place je laisse, pour quelle place je prends ?

Une deuxième réflexion sur ce que je nomme l'errance. C'est-à-dire cette vacance entre deux places qui, je trouve, à une fonction et un rôle bien spécifique. Ce

⁴⁸ Je reprends la notion de structure familiale définies par S.Minuchin et J.Haley.

pourrait être une transition, une crise au sens systémique du terme. C'est-à-dire un temps de changement, de mouvement entre deux états homéostatiques du système.

D'où je pars pour aller où. Et surtout qu'est ce qui fait que je serpente autant pour y aller. Qu'est-ce qui fait que cette place « d'où je vais » m'amène à y arriver aussi doucement. Il est pressant d'attendre ! C'est en tout cas l'impression que cela donne. Et qu'est ce qui fait que je semble prendre autant de temps. Si ce n'était pas que de la flânerie mais de l'hésitation ! Ai-je vraiment envie de parler d'où je serais ? Ai-je vraiment envie de partir d'où je suis ?

Il me semblait logique de développer l'une après l'autre ces deux questions. Après avoir tourné en rond pendant quelques temps il m'est apparu que traiter les deux séparément enlèverait tout intérêt à ce questionnement. Je vais donc prendre parti d'écrire cela comme ça vient. De laisser parler là où il me semble que cela a envie de parler.

D'où je pars(le)?

C'est ce qui me vient en premier. Quel est la place que j'occupe actuellement d'un point de vue professionnel. Éducateur spécialisé depuis le début du millénaire, je travaille depuis douze ans dans un service de psychiatrie (on dit service de santé mentale maintenant). En parallèle je suis thérapeute systémicien dans un centre de consultation publique ainsi que formateur pour diverses écoles notamment dans le champ de l'analyse systémique et de la thérapie familiale. Mon temps est bien rempli, par ailleurs une partie de mes vacances est utilisée à travailler en tant que formateur ce qui me convient parfaitement. C'est la façade, le prospectus publicitaire !

Mais comment j'en suis arrivé là ?

Il est important pour moi d'évoquer mon parcours jusqu'à la place que j'occupe (ais) et qui me questionne. Jusqu'à ce point de l'écrit un certain nombre de liens, de résonances apparaissent. J'en ai évoqué quelques un, d'autres devraient être approfondi. De plus la question du choix que j'ai ou non fait est présente dans ma façon de raconter mon épopée.

Il y a encore du fil à débobiner, une réflexion à pousser. Et cette réflexion

passe par mon parcours.

Une question de choix ?

Premier et seul garçon d'une fratrie de cinq j'ai au sein de ma famille une place « d'héritier ». Au sein de ma famille paternelle il y a un héritage familial assez important, chargé de valeurs aussi bien sur la famille que sur le travail.

J'ai déjà fait un point sur cette situation lorsque j'ai travaillé mon génogramme lors de ma formation de thérapeute systémicien. J'ai pu appréhender le poids de l'héritage et l'influence que cela a eu sur ma vie et mes choix. Pourtant, si je m'arrête à mes seuls parents j'ai, mes sœurs aussi par ailleurs, toujours eu un éventail de choix assez large. Mon père ayant pris sur lui de s'éloigner du noyau familial pour mettre à distance le poids des traditions. Il n'y a pas eu de pression ou d'orientation appuyée. La seule crainte de mes parents étant que mon peu d'entrain à apprendre m'empêche de faire ce que je souhaite (en plus de mon orthographe déplorable). A 17 ans, j'ai fait un test d'orientation sur l'ordinateur du Centre de Documentation et d'Information de mon lycée n'ayant aucune idée de ce que je pouvais faire ensuite (je dis bien là, pouvais sans encore me poser de question sur ce que je voulais). Ma professeur d'économie me poussait dans sa voie mais, même si j'aimais cette matière, je ne voyais pas où cela pouvait m'emmenner. C'est donc pour avoir une réponse que j'ai rempli ce petit quiz informatique. Après une dizaine de minutes à trouver des réponses à diverses questions parfois alambiquées il me fut indiqué d'accéder à deux casiers de documentations. Ceux-ci contenaient les fiches métiers qui correspondaient à ma personnalité, l'ordinateur étant une sorte d'oracle moderne. Le premier casier contenait des brochures sur l'armée. Si aujourd'hui je trouve que cette orientation n'était pas si inappropriée que cela, à l'époque, profondément anarchiste (autant que l'on peut l'être à 17 ans), je rejetais cette orientation. Le deuxième casier contenait deux fiches métiers distinctes. La première semblait n'être destinée qu'aux femmes : « assistante sociale ». Je ne sais pas si c'était réellement écrit tel quel mais mes souvenirs me disent que ce métier n'était décliné qu'au féminin ce qui m'a freiné de facto dans ma recherche. Le deuxième fascicule présentait le métier d'éducateur spécialisé. Je ne savais pas à quoi cela correspondait mais le descriptif m'a paru convenir à mes attentes et je décidais de m'inscrire aux concours. Ne m'étant pas renseigné davantage, je m'inscrivis pour les concours des deux IUT proposant cette formation sans savoir qu'il existait d'autres écoles assurant ce même enseignement. Le hasard, la chance la destinée.... Qu'importe en fait, toujours est-il que je réussis l'écrit et l'oral pour intégrer l'IUT de Tourcoing, Grenoble m'ayant aimablement répondu qu'au vu de mon dossier scolaire il ne pouvait donner suite. Je me retrouvais en septembre suivant à me former pour un métier dont au final je ne connaissais rien.

Je reprends le récit de ce point de départ car finalement déjà là je ne peux pas vraiment dire que j'ai effectué un choix. J'ai suivi un chemin qui m'avait été indiqué et qui m'a convenu mais quand je repense à mon orientation j'ai cette sensation d'avoir pris ce qui venait. Je me suis trouvé bien bête lors des premières semaines

quand j'entendais la profession de foi de mes camarades d'amphi. Pourtant au fur et à mesure, le premier stage passé puis le deuxième et enfin le stage à responsabilité me confortait que c'était là un métier que je pouvais faire et je trouvais une posture assez naturelle au contact du public quel qu'il fut. Le chemin pris ne m'a alors pas semblé saugrenu et le destin avait bien fait les choses. Je me demande aujourd'hui si je n'ai pas tendance à me satisfaire de ce qui vient. J'ai l'impression d'être quelqu'un pour le coup d'assez optimiste ce qui ferait bien rire mes proches. Mais finalement j'ai fait avec ce qui venait.

A la fin de ma formation, j'ai postulé dans divers domaines et acceptés le premier qui m'embauchait. J'avais vingt ans et j'ai fait mes premières armes dans un internat d'adolescentes. L'expression « premières armes » correspond tout à fait car pendant 6 mois, alors que tout avait été parfaitement au cours de mes stages, j'ai subi ce travail. J'ai eu des difficultés à me situer dans un univers uniquement féminin (équipe comprise) entouré d'adolescentes avec lesquelles j'avais peu de différence d'âge. Cela fut éprouvant et il m'a fallu six mois pour me (im)poser dans ce poste. Les filles m'ont forgé, elles m'ont appris à poser un cadre et de là à être rassurant pour elles. Je pense réellement que c'est elle qui m'ont permis d'acquérir un certain professionnalisme et une posture qui devait manquer au sein de l'équipe et de l'institution. Je suis passé du statut de professionnel jeune, peu fiable, avec qui on redoute de travailler à celui de référence masculine et de cadre.

J'ai conservé cette posture par la suite et c'est bien des années plus tard que je me suis intéressé à la notion de cadre comme l'a développé P.Kammerer et de l'importance de cette contenance dans le soin mais aussi dans le travail social⁴⁹. J'ai pu faire un lien entre une façon d'être (personnelle et professionnelle) et un « outil » de travail. Comme monsieur Jourdain, nous avons tendance à savoir faire beaucoup de choses sans le savoir. Mais le nommer permet d'y mettre un sens plus profond et de s'en servir mieux.

Je comprends là l'importance de la parole, du « mettre en mot ». J.Lacan énonçait qu'en parlant le sujet est aussi parlé. Il découvre ce qu'il sait et ce qu'il ne sait pas. « C'est d'abord dans l'inconscient de l'autre que ce fait la découverte de l'inconscient »⁵⁰. C'est en parlant ici que certaines choses m'apparaissent, c'est en l'évoquant ensuite avec mes proches que l'idée continue à prendre forme. Dans le cadre de mon travail actuel, un contexte de soin, ce que m'ont appris ces adolescentes est inestimable.

Après un peu plus de deux ans, je m'ennuyais. Tout se passait bien, j'avais une place reconnue et bien définie. Mais comme j'ai pu le laisser entendre cette place je ne l'ai pas choisie. Je pense que les adolescentes me l'ont confié. J'étais le rapport à la

49 P.Kammerer, psychanalyste, parle d'offrir des institutions capables de fournir aux adolescents un cadre contenant, dispensant petit à petit l'adolescent de passages à l'acte. Cf bibliographie.

50 Cité par A.BOZZA en formation.

loi, un contenant face au passage à l'acte ou tentatives de test du cadre des accueillies. D'autre part j'étais aussi le garant du cadre de l'équipe face à une direction qui avait tendance à avoir peu de considération pour les professionnels comme pour les adolescentes accueillies.

J'ai commencé à envoyer des candidatures pour d'autres postes. Alors, que fautes de réponses, j'avais mis de côté mes recherches, je fus contacté par un poste dans un service de psychiatrie. Je n'y avais pas postulé mais mon cv avait été transmis par une autre structure. J'avais fait mon premier stage dans le cadre d'un CHRS travaillant sur la réinsertion des malades sortant d'hôpitaux psychiatriques et cela intéressait beaucoup mes interlocuteurs.

La rencontre s'est bien passée, le poste me plaisait et je m'ennuyais assez pour envisager la perte de salaire comme un moindre mal (la fonction publique hospitalière payant mal). Enfin le fait d'avoir été appelé mettait du baume sur mon égo malmené par le manque de réponses favorables à mes candidatures. C'est le poste que j'occupe encore aujourd'hui.

Fort de ma première expérience, je me forgeais une place rapidement. Profitant d'un chef valorisant l'initiative personnelle et au caractère détestable, je trouvais un poste qui me convenait. Place laissée libre car personne n'en voulait ou ne tenait dans ce rôle, je m'occupais de la jonction entre le sanitaire et le social et j'étais en première ligne dans l'orientation « réhabilitation » des soins du psychiatre chef. Coordonnant l'action des professionnels avec celle des partenaires et étant le vrp d'une psychiatrie à l'image peu reluisante. Je prenais une place qui était vacante car difficile et je m'acclimatais à cette dernière très rapidement pour le plus grand plaisir de mon chef. Je fus très vite valorisé et présenté aux autres membres de l'équipe et aux partenaires extérieurs comme celui qui savait faire. Mais cela je l'ai déjà évoqué dans cet écrit.

Quand il parut évident que les possibilités de bénéfices étaient peu élevées dans la fonction publique, je mettais en balance mon engagement contre une formation longue de façon à compenser ma perte de salaire. J'obtiens de suite les accords de financement et commençait alors une formation longue à l'analyse systémique et la thérapie familiale.

Encore une fois ce fut un choix par défaut. Je cherchais une formation longue que je puisse valoriser sur un cv. Quelque chose qui avait lieu dans la région. C'est ce qui correspondait le plus à mes critères mais, comme pour la formation d'éducateur spécialisé, je ne savais pas exactement ce à quoi cela correspondait. Je me pris au jeu, j'intégrais assez rapidement les concepts systémiques et retrouvait là une confirmation d'une certaine façon de penser ou de réfléchir les choses. Encore une fois ce choix par « hasard » me correspondait bien. De plus, il y avait un centre de thérapie sur mon service et je pus pratiquer dès ma deuxième année. A la fin de ma quatrième année de formation, le responsable me proposa d'intégrer l'équipe de

formateurs. Encore une fois un enchaînement d'événements, un concours de circonstances favorables se produisait. J'acceptais ce poste et développait en plus de mon activité principale une expérience de formateur dans ce centre, suivi par d'autres demandes d'autres instituts.

Le retour sur mon parcours me laisse l'idée d'une suite d'opportunité que j'ai saisie ou refusée.

Si je devais croire, je pense que je serais plutôt un adepte des religions polythéistes du Nord. Le destin est écrit. On ne peut pas aller à l'encontre de ce que les Normes ont tissé. Mais il y a une façon d'appréhender ce qui nous arrive et c'est cela le plus important. Si l'on doit mourir aujourd'hui, l'important ce n'est pas cette mort, mais la façon dont on lui fait face. Cela cadre assez bien avec les valeurs qui m'ont été inculquées. Quoiqu'il arrive on doit assumer ce qui se passe, que l'on soit à l'origine des faits ou non. Il n'est pas question de rester amorphe dans un coin en attendant que cela se passe ou en se lamentant. C'est une philosophie intéressante mais cela entraîne une forte responsabilité de nos actes et je pense qu'une partie de ma difficulté à faire un vrai choix vient de là. Choisir c'est accepter de se tromper. Se tromper c'est assumer. Je ne pense pas être en capacité d'assumer tout ce qui peut se produire suite à mes choix donc je les limite. Il m'est plus facile d'assumer les choix fait par d'autres ou les choix par défaut car il n'y a pas ici la notion d'erreur personnelle. C'est lié à mon carcan familial et à la responsabilité bien trop importante laissée aux hommes dans la conduite des affaires familiales.

J'ai l'impression d'avoir toujours suivi un fil ce qui finalement cadre bien avec la notion de destin. Une impression de se laisser porter par ce qui arrive sans véritablement faire le choix. Cela me permet d'éviter d'être dans une situation que je ne pourrais assumer ou que j'ai peur de ne pas pouvoir assumer. Or je vois bien dans le développement de cet écrit que le choix est bien présent et qu'il a de l'importance. Nier le choix ne peut que m'arranger. La pression familiale, que je pense maintenant trop importante, m'a amené à faire des choix « à minima » de peur d'avoir à assumer des erreurs où des prises de décisions que je n'aurais pas été capable d'amener à terme.

Les choix que j'admets, je peux facilement les définir comme n'étant pas de mon fait mais de la faute au destin, au fait qu'il fallait que ce soit fait etc... Que de bonnes excuses limitant mon implication. C'est certainement pour cela que j'ai eu tendance à prendre ce qui s'offrait à moi plutôt que de faire un choix réfléchi. Je n'ai jamais cherché à mettre en place une envie, je me suis contenté de saisir ce qui passait à ma portée. J'ai bénéficié d'une réussite basée sur des circonstances positives plus que sur une prise de risques liée à un choix franc. Je me rends compte aujourd'hui que je me suis leurré en pensant que cela me désolidariserait de mes obligations. Bien au contraire, comme dans les mauvais cartoons ce que l'on veut à tout prix éviter finit toujours par arriver.



Dans mon équipe, j'ai une place particulière. Je suis le plus ancien et la plupart

PDF Editor

de mes collègues, éducateurs spécialisés et infirmiers ne tiennent pas plus de quelques années dans le service.

A une époque j'occupais de manière officieuse la place de cadre pour le personnel éducatif au sein d'une équipe dominée par les soignants. Je servais de référence en ce qui concernait la façon de travailler. Mes prises de position face à mon chef de service et le fait que celui-ci me reconnaisse un certain nombre de prérogatives à cet endroit amenaient naturellement mes collègues à s'adresser à moi pour les situations complexes ou conflictuelles concernant aussi bien les usagers que le travail d'équipe. De même je recevais les candidats aux postes libres qu'il s'agisse des collègues ou du poste de cadre ! La situation était à mon avantage, mais en réfléchissant à cela plus tard, j'ai trouvé là une perversité d'un système de direction assez autocratique.

La notion de Sujet Supposé Savoir développée par Lacan et qui a été évoquée au cours de la formation a fait écho en moi. La notion est traitée dans le cadre de la cure analytique et je ne peux pas dire que la situation s'y apparente. Néanmoins, par analogie et pour la suite de la réflexion, je dirais que d'un point de vue professionnel, les collègues m'imaginaient certainement une connaissance, un savoir, qui devait pouvoir leur être utile pour appréhender le travail dans ce service. Si j'étais encore là, si mon chef de service me faisait confiance, c'est que je devais savoir et donc je devais être un professionnel plus que compétent connaissant les arcanes propres à ce service. Je devais avoir quelque chose qui leur manquait. Ajouté à cela une tendance à la (sur) protection des autres (en lien directe à mon histoire familiale). Mélangé le tout, laissé infuser et je me trouve alors un statut, une place qui ne pouvait que flatter mon égo, sans pour autant être réellement en position de responsabilité (je n'avais pas à assumer officiellement la place de cadre dans la hiérarchie de l'hôpital je n'étais donc pas soumis aux mêmes règles ni aux mêmes obligations). Même si je ne pense pas que la notion de transfert, telle qu'elle a été abordé en formation, n'a à voir ici. Je peux néanmoins reprendre l'apport de C.G.Jung pour qui le transfert serait un phénomène naturel entre deux individus. Ou ce que disait J.Cabassut en formation, présentant le transfert comme « le mystère qui se joue dans la rencontre ».

Je ne connais pas assez les notions propres à la psychanalyse pour manipuler correctement ces définitions. Que ce soit dans le cadre d'une cure, d'une relation professionnelle/usager ou dans le rapport aux autres de manière générale, le mécanisme en jeu semble suffisamment similaire pour que je m'interroge sur cette place et le fait que j'ai conservé ce rôle jusqu'à peu. Le lien que je pourrais faire par la suite avec ma relation (et là je pense vraiment être dans la notion de transfert) avec certains usagers me semblent découler du même fonctionnement. De cette même question de choix de place. En quelque sorte le questionnement sur ma place et mon rapport aux collègues m'a autorisé à me poser la question de ma relation aux usagers. Ce que je ne faisais pas certainement par crainte de ce que je pouvais y trouver.

Je devais trouver ma place agréable puisque j'y restais. J'y avais des bénéfices secondaires (cela renvoie à mon histoire). J'avais de la part des autres de la considération et une certaine forme de reconnaissance. Pour autant, si je suis la logique de ce qui a été évoqué de cette place de Sujet Supposé Savoir, il y a quelque

chose qui manque (c'est le cas de le dire). Cette coupure, cette conclusion quand nous comprenons ce qui se joue. Je devrais reprendre ce que J.Rouzel questionne du transfert. « Comment je vais faire pour que je ne me prenne pas pour celui qui a l'objet qui manque à l'autre alors que l'autre est venu me trouver justement à l'endroit où mon manque est convoqué... »⁵¹ Jusque-là je pense que dans le travail, si je ne prends pas la position officiellement, je laisse au moins planer un doute plus que raisonnable sur le fait que j'ai ce qui manque aux collègues. Mon positionnement aussi bien vis-à-vis de la hiérarchie que dans le travail quotidien maintient cela. J'entretiens une situation contribuant à une confusion des places et des statuts de chacun. Je ne suis pas dans une relation transférentielle à mes collègues mais encore une fois cela m'éclaire sur mes prises de positions, sur ma posture vis-à-vis des usagers.

Si j'en reviens à la systémie, chaque groupe a une structure, une hiérarchie propre. Tout est question de pouvoir disait J.Haley⁵² quand il évoquait la structure familiale. Ma position a été pendant longtemps d'occuper une place sur une hiérarchie fantôme empêchant en fait une réelle cohésion et une réelle structuration de l'équipe. J'étais en quelque sorte le garant de l'équilibre pathologique du système équipe. Le maintenant à un équilibre mais empêchant toute évolution. Or une équipe qui n'évolue pas est vouée à disparaître. Il faut maintenant que je réfléchisse à la question « qu'est ce qui fait que je me suis pris dans ce jeu ? »

Cela m'amène à soulever la question de mon propre manque. Qu'est ce qui fait, que c'est à cet endroit-là, que l'autre, le collègue, vient me trouver ? Quelle place je questionne en restant dans ce statut tout en sachant que cela entraîne des processus négatifs au sein de l'équipe. C'est évidemment plus simple à questionner avec du recul. Je pense maintenant que cette place me permettait une certaine reconnaissance officieuse (non dite en tant que telle) de la part de mon chef et par là un certain retour sur des attentes familiales auxquelles je n'ai pas répondu. De plus la mise en position de « professionnel sachant » et qui peut prendre les choses en main à la place des collègues « moins préparés », « moins bons » en quelque sorte, permet de flatter le côté protecteur de ma personnalité. Cela permettait aussi une sorte de « contrat social » avec ceux qui m'entoure, facilitant les relations sociales. Relation que j'ai du mal à construire autrement.

Je ne souhaite pas être cadre, c'est un plan de carrière qui ne m'intéresse pas. J'ai refusé ce type d'avancement à plusieurs reprises. Je pense que c'est lié à un refus de prendre des responsabilités. En opposition à mon héritage familial qui me pousserait à rester dans un statut au minimum égal à celui de mon père, voir en reprenant celle de mon grand-père. En prenant une place de cadre officieuse je

51 ROUZEL, Joseph, *La supervision d'équipes en travail social*, Dunod, 2007.

52 Thérapeute systémicien ayant travaillé sur la notion de pouvoir et de hiérarchie au sein des systèmes. Il est à l'origine de l'approche dite stratégique en systémie et a participé à la création de l'école de palo alto. Il a fondé aussi le Family Therapy Institute à Washington.

concilie tant bien que mal le poids du devoir et ce que je souhaite. Le poids du devoir car même si je fais du « social » je suis à une place de décideur. Ce que je souhaite car finalement le travail sur le rapport à l'autre m'intéresse et m'amuse (c'est important d'aimer ce que l'on fait, je pense que c'est aussi important que cela nous amuse). Mais cela se fait au détriment de mes collègues ! Si je réponds inconsciemment à une demande de loyauté verticale envers les valeurs et normes de ma famille, à ce que R. Neuburger⁵³ nommerait mon mythe familial : « une vision du monde partagé par l'ensemble des membres de la famille, rassemblant des convictions fortes et des représentations de ce qu'est la « réalité » au dehors de la famille »⁵⁴. Ce qui fait de ma famille ce qu'elle est dans le sens large. La place que j'occupais dans l'équipe venait immobiliser celle-ci. Lui empêchait toute évolution. Les bénéfices que je retirais de mon statut et les bénéfices que mes collègues avaient à ce que j'y sois, rendait notre système équipe immobile, rigide inopérant à toutes créativités. Je ne me flagelle pas pour la forme et peut être que je vais trop loin dans ma réflexion. Mais cela illustre bien ce qui se passe quand à un moment il n'y a pas ce pas de côté de fait, celui qui permet de se décentrer de la relation à l'autre. D'où l'importance d'un superviseur, du plus un qui aurait pu aider à mettre en mot cette situation avant.

D'où j'erre ?

Je crois avoir pu saisir et j'espère retranscrire ce qui m'a amené à choisir cette place qui finalement est toujours à minima si j'écoute mes proches. « C'est un beau métier mais tu gâches tes capacités » c'est la phrase que m'a dite mon grand-père quand je lui ai dit ce que j'allais faire. Paradoxalement, il y avait là une sorte d'acceptation de mon choix. J'ai entendu ce type de phrases à plusieurs reprises de la part de personnes à qui j'aurais fait la même remarque. Comme quoi dès qu'il s'agit de nous-même c'est plus complexe. Néanmoins je ne sais pas pourquoi mais il y a quelque années, j'ai commencé à avoir des doutes sur ma posture.

Quand on commence à se questionner !

En 2010, mon activité professionnelle est bien en place. J'occupe à plein temps un poste dans la fonction publique peu clair, plus éducateur mais pas cadre. J'ai un temps dédié à la thérapie familiale, des activités secondaires comme formateur qui me prennent la moitié de mon temps libre. Cela va bien, je trouve que j'ai réussi et même si c'est loin de m'assurer la richesse je n'ai pas à me plaindre et je jouis d'une

⁵³ Psychiatre et psychanalyste, thérapeute conjugal.

⁵⁴ ALBERNHE, Karine et Thierry, *Les thérapies familiales systémiques*, Masson, 2004, 2eme édition.

reconnaissance appréciable dans mon domaine. J'ai trouvé une place, du moins j'en ai trouvé une qui correspond au mieux à mes attentes. C'est la meilleure des places possibles dans le meilleur des mondes possibles ! (je suis finalement un disciple de Pangloss) Que j'y sois par choix ou par hasard c'est plus ou moins la place que je pensais occuper en ce début de formation. Elle évite de m'exposer trop à des erreurs, me confère un statut plus élevé que mon diplôme me le permet et ainsi de répondre à minima à la pression de mon héritage et des règles familiales.

Mais je viens de passer les trente ans et pour la première fois je commence à réfléchir à ce que je veux faire professionnellement. Qu'est-ce que je ferais dans 10 ans. La promotion en tant que cadre ne me plaît pas et je ne souhaite pas me retrouver dans cette position (je remarque bien là qu'accepter cette place serait reconnaître que tout ce que j'ai mis en œuvre depuis des années pour éviter cela n'aurait servi à rien). La thérapie m'intéresse mais je ne me vois pas encore me mettre à mon compte. Le statut de formateur c'est à peu près la même chose. Or je vieillis, je prends de l'ancienneté dans mon poste et mon chef de service va bientôt partir en retraite. Je ne suis pas sûr de vouloir continuer dans ce service aux ordres d'un nouveau patron (la place que j'occupe avec celui-là étant très appréciable et gratifiante finalement).

Quand j'y repense pour cet écrit c'est la première fois que je me demande ce que je veux faire, ce que je vais choisir comme suite. Jusque-là j'ai l'impression de m'être toujours laissé porter par les événements et que les doigts agiles des Normes ont toujours été bienveillant avec moi (en tout cas d'un point de vue professionnel). Je prends le temps de réfléchir, enfin c'est ce que je croyais.

Je décide de demander une formation de superviseur et me renseignant un peu sur les différentes formations possibles je choisis celle de Psychasoc. Choix orienté d'abord par le nom du responsable dont j'avais entendu parler à plusieurs reprises lors de ma formation initiale, c'est en lisant « Le travail d'éducateur spécialisé »⁵⁵ que je m'étais familiarisé avec ce métier au début de ma formation pour ne pas paraître trop ignorant. Puis par l'approche psychanalytique affichée car j'ai toujours eu des résistances à ce domaine et que j'aime bien relever des défis, voir me positionner à contre-courant (reliquat de mes années anarchistes je suppose). Enfin pour le lieu, je souhaitais une formation qui me sortait de mon cadre professionnel, après laquelle je ne pourrais pas retourner travailler. J'ai demandé cette formation trois années de suite. Je n'ai pas mis de pression sur ma direction n'étant pas pressé.

D'autant plus qu'avec ce choix était aussi apparue une résolution. Une fois la formation faite je me lançais en tant qu'auto-entrepreneur pour regrouper toutes mes activités annexes de formation et de thérapie, la supervision venant compléter un tableau qui me paraissait alors intéressant. J'avais fait un choix au niveau professionnel j'allais prendre un risque et pour une fois j'étais le seul responsable. Je forçais le destin qui jusque-là ne m'avait pourtant pas desservi. Voilà ça c'est l'histoire officielle. Mon programme officiel tel que pourrait le définir Mony Elkaim, c'est ce que j'expose de ma situation de ma vie, ce que je veux, ma vitrine !

Si mon programme officiel semblait clair, il n'était pas en adéquation avec ma carte du monde⁵⁶.

Si je reprends ces deux concepts je peux facilement définir mon programme officiel, c'est l'explicite de ma situation, ce que j'en dis. La présentation de ma place et de mon parcours sans les digressions existentielles. Mais cet écrit m'a permis (forcé) de travailler sur ma carte du monde, là c'est l'implicite qui rentre en jeu, mon vécu mais aussi ce qui m'est transmis de manière inconsciente (plus ou moins).

Dans une thérapie de couple nous pouvons souvent être confrontés à l'inadéquation du programme officiel de l'un avec la carte du monde de l'autre. C'est ce qui amène le conflit. Mais pour un seul individu nous pouvons nous retrouver avec une même dysharmonie. Le programme officiel ne cadrant pas avec la carte du monde. Nous sommes alors amenés à nous leurrer pour faire concilier les deux.

C'est un peu ce que je mets en lumière ici à mon sujet. La différence entre mon programme officiel et ce que ma carte du monde me permet. Et si cette sensation d'errance venait aussi de là, du manque de recul de ma part sur cette carte.

C'est bien beau mais alors ?

La prise de conscience d'une place, d'où je pars(le) vraiment !

Après m'être laissé aller au cours de mes pensées il me semble temps d'articuler tout cela. J'occupais jusqu'à peu de temps une place assez particulière au sein de mon travail. Je reprends la notion de Sujet Supposé Savoir avec l'intérêt primaire qu'il y a à se retrouver dans cette situation. Même si c'est au cours de cette écrit que cela m'apparaît aussi clairement j'avais déjà commencé à réfléchir à cela. C'est ce mouvement qui m'a amené ici.

Je me suis détaché progressivement de ma place au sein de l'équipe et même si aujourd'hui il en reste des reliquats je me suis recentré sur mon travail d'éducateur spécialisé, ce pour quoi j'ai été embauché. J'ai accepté de regarder comme prétentieuse et mauvaise cette place que j'occupe(ais). Plusieurs exemples m'ont ouvert les yeux et si de prime abord je pouvais justifier une certaine efficacité au travail, c'est complètement improductif et néfaste en terme d'équipe, de groupe. Peut-être même dangereux en termes de transfert. Car cette position, si je l'occupe auprès de mes collègues je dois aussi mettre en place des mécanismes similaires avec les usagers. Si je posais la question du rapport à mes collègues c'était pour éviter de me questionner sur mon rapport aux personnes accompagnées et d'une certaine façon sur mon professionnalisme (entorse ultime au mythe familial).

A ce moment-là, se pose la question du transfert et de ce que j'amène dans la relation, qu'est-ce que je suis comme professionnel si je ne me dégage pas de cette place de Sujet Supposé Savoir. Qu'est ce qui fait que je suis pris à ce point-là ?

Engluage/Désengluage ?

Le questionnement sur ma place était déjà en route il y a quelques années quand je me suis demandé ce que je souhaitais. Le départ de mon chef de service qui ressemblait d'une certaine manière au patriarche de ma famille a contribué à ce que je me repositionne, « libéré du poids familial ». Une autre forme de désengluage que se libérer, de prendre conscience de toutes ces loyautés invisibles qui nous immobilisent⁵⁷.

Ces loyautés c'est toutes ces règles implicites transmises par nos parents (à prendre dans un sens large) et qui nous oriente dans nos choix, toutes ses choses que je dois faire ou pas en fonction des valeurs, actes et mythes racontés de ma famille. Cela va de pair (père ?) avec l'héritage familial.

Quand j'ai commencé à me questionner sur ce rapport aux usagers (et d'une manière plus large à mes collègues) la réponse qui me paraissait la plus adéquate c'est l'abandon des situations, voir changer de travail. Cela me donne, aujourd'hui, le goût d'une fuite en avant.

Les loyautés dans lesquelles je suis pris, mon mode de fonctionnement aurait été le même plus loin et cela aurait indubitablement pris la même tournure au bout de quelques années et j'aurais repris la même fonction, la même place dans un système différent.

Mais à ce moment-là je ne voyais pas vraiment d'autre solution. Et il n'y avait pas de plus un qui puisse faire le travail de désengluage.

L'instance clinique

Finalement la question est ressortie en instance clinique. J'étais conscient de la complexité de ma place. Je sentais bien au fond de moi que quelque chose n'allait pas. Que cela ne parlait pas où il fallait. Mettre en mot m'a ouvert un champ plus large. Joseph a évoqué à ce moment-là que j'étais englué dans le transfert et je pense maintenant que cette phrase a effectivement un sens (que je n'ai pas pris par le bon bout ce jour-là). J'étais englué dans le transfert et « c'est moi qui m'y mets ! » La place que j'occupe(ais ?) ne pouvant qu'amener à de telles relations avec les usagers

⁵⁷ Je me réfère là aux travaux I.Bozormenyi-Nagy qui a questionné la notion de loyauté familiale et le poids inconscient que cela peut avoir dans nos comportements et dans notre positionnement face aux autres.

(surtout ceux dont personne ne veut s'occuper). Je confirmais ma place et mon nom (en terme d'héritage familial) en prenant à bras le corps ce type de situation avec ma posture de Sujet Supposé Savoir, de personne qui a ce qui manque à l'autre.

Finalement ce n'est pas mieux qu'être un professionnel qui sait à la place de l'autre ce qui lui faut. La posture est plus perverse car on n'impose pas le choix à l'utilisateur, on l'y amène de manière insidieuse. Je ne peux m'empêcher de noter que finalement je suis un bien médiocre éducateur.

Ce qui a été « parlé » en instance clinique, ce qui en est ressorti, ce n'est pas la définition de ma place. Bien sûr cela a été évoqué et comme dans cet écrit c'est un passage obligatoire. Néanmoins je pense que ce qui était le plus important dans cette instance c'est la notion « d'englue ». J'ai retrouvé ce même sentiment, lié à un positionnement identique de ma part, dans d'autres situations professionnelles. Je suis donc coutumier du fait! Il n'y a pas qu'avec mon « grand black » que cela se produit et je recense au moins trois autres cas similaires (autant que peuvent l'être des relations). Similaire en tout cas de ma place et de ce que je viens chercher chez l'autre.

Je suis pris dans le transfert et incapable de mettre de la distance, de faire cette coupure qui me permettrait d'assurer pleinement ma fonction. « Le travailleur social va « se faire voir ailleurs » en ce qui concerne ses propres objets de désir et dégage de l'espace pour que la personne au service de laquelle il est puisse avoir de la place »⁵⁸ Cela a fait écho en moi mais comment faire. Qu'est ce qui va permettre de faire se pas de côté. Et de manière plus large qu'est ce qui va permettre d'être au clair pour pouvoir « fonder mon action et en rendre compte »⁵⁹.

Supervision

Au-delà de l'appui que cela m'a permis d'obtenir je me suis aperçu que c'est la première fois que je participais réellement à une supervision.

J'ai bien assisté à plusieurs reprises à des supervisions, interventions, groupe de parole, les noms variant selon la personne. Mais au final les résultats étaient peu concluants. La prise de conscience de ma position dans la situation évoquée en instance clinique m'a permis de comprendre cette place d'exception dont parle J.P.Lebrun.

Quand je suis entré en formation et même avant, quand j'ai demandé cette formation je ne savais pas réellement ce que c'était. Pour moi il s'agissait de ne pas faire ce que j'avais vu et que je considérais comme du bricolage de psychologue. Au fil de la première semaine et puis lors de l'instance clinique m'est apparu plus

⁵⁸ ROUZEL, Joseph, *La supervision d'équipes en travail social*, déjà cité

⁵⁹ ROUZEL, Joseph, *la supervision d'équipes en travail social*, tableau 1.1 psychanalyse et travail social, différence et convergence.

clairement ce rôle de superviseur, cette place que j'avais la prétention de vouloir occuper.

La place de superviseur semblait simple. La prise de conscience de ce que c'était réellement, cette place d'exception, m'est apparu beaucoup plus clairement dans sa complexité (et oui). « Un désencombrement, un démêlage, un désempêguage() du transfert qui se noue entre un usager et un professionnel »⁶⁰. J'ai compris cela quand je l'ai vécu. Je pense que c'est le retour que j'ai eu de cette expérience qui m'a le plus appris. Car avant de vouloir occuper cette place de plus un il faut comprendre à quoi elle sert. Ce n'est pas une place de professionnel sachant tous. Or c'est certainement pour cela que la formation m'intéressait, elle correspondait à cette place à laquelle je m'accrochais. Moi bon professionnel j'allais forcément pouvoir aider les autres. J'en reviens à ce que cela questionne de mon propre manque et de ce que j'ai pu évoquer plus haut.

Le pas de côté

Le pas de côté, celui fait grâce au superviseur. Celui qui permet, après coup, de démêler ce qui se joue, le transfert.

La place de superviseur ne peut pas être occupée sans prendre en compte ce pas de côté. Et comment je pourrais occuper cette place si moi-même j'ai encore tant de mal à le faire ce pas de côté, sans m'être extirpé de mes propres illusions sur ma pratique.

Ma femme me faisait remarquer, en relisant le début de cet écrit, que j'avais certainement tendance à trop généraliser mon problème de place et d'engluage. Il y a nombre de situations qui ne viennent pas me convoquer à cet endroit-là. Oui, mais il y en a trop qui ressemble au cas de ce « grand black ». Des situations où je me place en position isolé (même si il y a forcément un avantage pour l'équipe à cela) et pour lesquels je n'arrive plus à mettre du sens. Mon histoire, mes loyautés (je parle de ce que je connais) m'immobilisent dans ces relations et je n'arrive pas à faire le pas de côté. Il aurait fallu un superviseur (mais l'aurais-je accepté à l'époque). Quelqu'un à cette place d'exception qui aurait été là pour me rappeler le pas de côté nécessaire, la bonne distance (ce terme m'apparait maintenant sous un autre jour).

En tout cas c'est ce que je ressens maintenant. Et la formation est venue parler dans la suite du questionnement débuté il y a quelques années. L'exercice est un apprentissage nécessaire. J'ai pu faire le pas de côté, regarder différemment la relation engagé. Et alors qu'au début de ce questionnement, j'hésitais à « abandonner » ces accompagnements, je pense aujourd'hui à cela d'une autre manière, d'une autre place. Une place peut être bien plus claire.

Pour finir par commencer

Quand, au début de la formation, j'envisageais « d'être superviseur » c'est parce que je n'avais jamais assisté à une vraie supervision, c'est parce que je parlais d'une place qui n'était pas claire pour moi. Est-ce que d'une certaine manière j'ai cherché cette formation pour me donner le mouvement nécessaire à un changement ?

Qu'est-ce qui fait que j'erre ? La question interrogeait ma place et mes choix. Mais pas ceux auxquels je pensais de prime abord. L'errance est pour moi une façon de réfléchir de se questionner. Mais se questionner seul c'est ne se poser que les questions qu'on veut bien entendre. Je tourne en rond car quelque chose n'était pas clair, il y avait un truc qui ne s'emboîtait pas.

Ce n'est pas la place d'arrivée qui était questionnée car peu importe la destination si on reste sur le quai de peur de prendre le train. Mais la place de départ. Cette position que j'occupais sans vouloir vraiment y réfléchir. Sans savoir d'où tu pars comment peux-tu trouver le chemin. Donc j'erre, je vagabonde.

Comme Ulysse, je fais un voyage un peu bizarre explorant certaines contrées, certaines îles au grès des courants et du vent. Je me laisse porter. C'est ce qui transpire du récit. C'est la question soulevée par la mise en mot de cette recherche du jardin botanique. Un sentiment d'errance, de voyage pathologique vers un je ne sais quoi incertain.

Néanmoins les réponses n'étaient pas aussi évidentes que ce que j'avais posé comme hypothèse. Si j'avais suivi le processus j'aurais certainement pu justifier, développer mon affirmation de base comme demandé. Mais je n'aurais pu mettre en mot ce pas de côté que j'ai l'impression d'avoir formalisé ainsi. Cette monographie me semble décousue, partant à droite à gauche, revenant sur ses pas. J'ai développé mes explications comme elles sont venues, j'ai erré pour répondre à cette question d'errance. Je crois pourtant que c'est cette forme qui m'a permis d'en arriver là.

Finalement pourquoi j'erre ? Parce que je ne sais pas et parce que c'est pour moi la meilleure façon d'apprendre. Mettre cette errance par écrit à faciliter le travail et l'apport de la formation m'a permis de formaliser les questions en suspens.

Je ne sais pas si je serais superviseur, si c'est le cas je pense que ma façon de faire sera plus à ma main. Plus systémique. Je suis plus à l'aise dans ce registre. Néanmoins il ne peut pas y avoir d'économie de fait dans la réflexion quand on veut occuper cette place de plus un. (Pas même soixante cent).

« Nous irons doucement par les ruelles fort pierreuses et tortueuses de cette vieille ville à cet antique jardin où tous les gens à pensées, à soucis et à monologues descendent vers le soir »

Paul VALERY, à propos du jardin botanique de Montpellier.

BIBLIOGRAPHIE

- ALLIONE, Claude, *La part du rêve dans les institutions*, Encre marine, 2005.
- DI ROLLO, Thierry, *Les solitudes de l'ours blanc*, Actusf, 2013.
- ELKAIM, Mony, *Si tu m'aimes, ne m'aimes pas*, Edition du seuil, 1989.
- ELKAIM, Mony, *Panorama des thérapies familiales*, Edition du seuil, 1995.
- FREUD, Sigmund, *Le malaise dans la civilisation*, Points, 2010
- HALEY, Jay, *Stratégies de la psychothérapie*, Eres, 1993.
- JUNG, Carl Gustav, *Psychologie de l'inconscient*, Le livre de poche, 1993
- KAMMERER, Pierre, *Adolescents dans la violence*, Gallimard, 2000
- MICHARD, Pierre, *La thérapie contextuelle de Boszormenyi-Nagy*, De Boeck Supérieur, 2005.
- MINUCHIN, Salvador, *Famille en thérapie*, Eres, 2007.
- NEUBURGER, Robert, *Le mythe familial*, ESF éditeur, 1995.
- ROUZEL, Joseph, *La supervision d'équipes en travail social*, Dunod, 2007.

- ROUZEL, Joseph, *Le travail d'éducateur spécialisé, éthique et pratique*, Dunod, 1997.

Revue :

Santé Mentale, « Dossier supervision, régulation, analyse des pratiques.... », Acte presse, Mai 2013.

 wondershare™

PDF Editor

 wondershare™

PDF Editor